U d'/of OTTAWA
39003011739066

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/essaisurlaphilos00heug

mo/DON

JACQUES HEUGEL

108-B-A1-MU-216
04

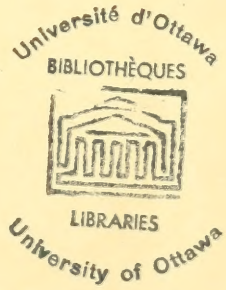
ESSAI

sur la

Philosophie de Victor Hugo,

du point de vue gnostique

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

1922

Droits de reproduction et de traduction réservés.

PQ
2301
.H49
1922

ESSAI

sur la Philosophie de Victor Hugo,

du point de vue gnostique

DU MÊME AUTEUR

Chez Calmann-Lévy, 3, rue Auber :

Andromède, poème dramatique (1921);
Le Souffle embrasé, poème (1920);

à la Librairie Henri Leclerc, 219, rue Saint-Honoré :

L'Ile Radieuse, poème (1918);
Visions et Rêves, poésies (1912).

JACQUES HEUGEL

ESSAI

sur la

Philosophie de Victor Hugo,

du point de vue gnostique

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

1922

Droits de reproduction et de traduction réservés.

AVANT-PROPOS

Cet essai n'est ni une étude critique approfondie ni un traité d'occultisme : c'est une promenade dans l'œuvre de Victor Hugo, faite par un « songeur » qui voit dans la gnose le couronnement de toutes les philosophies.

J. H.

La nature est l'encens, pur, éternel, sublime;
Moi je suis l'encensoir intelligent et doux.

(*Les Quatre Vents de l'Esprit*, III, 48.)

Médite. Tout est plein de jour, même la nuit.

(*Les Contemplations*, livre troisième, VIII.)

Tout est religion et rien n'est imposture.

(*Les Contemplations*, — *A celle qui est restée en France.*

Un penseur contemporain, — un « songeur », eût justement dit Victor Hugo, — que le caractère de ses pensées et de ses songes met en quelque sorte en marge de la littérature et de la philosophie modernes, Édouard Schuré, insiste dans plusieurs de ses ouvrages, si riches d'idées encore qu'un peu confus, sur ce fait que l'âme de la nation française est essentiellement une trinité dont le premier terme est le génie celtique, créateur de la conscience profonde de la France, les deux autres termes étant le génie latin, auquel la France doit son bon sens et son goût de la mesure, et le génie germanique, importé par les Francs, solide ossature physique. Dans *l'Ame celtique et le Génie de la France à travers les âges*, le songeur alsacien fait remarquer que c'est à ce génie primitif, à cet *awen*, pour employer l'expression des druides, que la France doit les inspirations merveilleuses qui l'ont guidée de siècle en siècle dans les trois chemins du sentiment, de la pensée et de l'action. Même après la Renaissance, dans ce XVIIe et ce XVIIIe siècles si magnifiquement latins, voire romains, si violemment négateurs du passé celtique de la France, c'est ce génie-là qui éveille dans les âmes d'élite le feu créateur ; c'est lui qui brille dans Descartes et Pascal,

dans Corneille, — ne retrouvons-nous pas dans son œuvre la générosité d'un Vercingétorix ou d'une Jeanne d'Arc? — dans Molière, qui sut aimer comme n'aima jamais aucun Latin, dans Voltaire et dans Beaumarchais, ces hardis destructeurs au grand rêve; c'est lui qui anima les Jean Bart et les Surcouf, les Kléber et les Marceau; c'est à lui que Napoléon doit le magnétisme qui auréole son nom; enfin, c'est lui qui, après la Révolution et l'Empire, ces formidables réactions contre « le siècle de Louis XIV », suscita l'admirable pléiade de nos grands lyriques, éperdus de pouvoir respirer enfin à pleins poumons, et directement, l'air vivifiant du ciel.

Le génie celtique! comme il a vibré dans toute notre histoire! comme il a éclaté aux moments sublimes où il fallait redonner au monde le ton oublié, le sens du rhythme! Edgar Quinet, faisant de Merlin l'Enchanteur la personnification du génie celtique, lui fait dire :

> O monde! je te défie! Tu étendras sur moi l'indifférence, puis la médisance, puis les dégoûts, les aversions, les reniements, les exils, les paroles sanglantes, comme un linceul troué par l'angle du sépulcre, dans une bruyère déserte. Après cela, tu ajouteras le silence plus pesant que la pierre. Tu ourdiras ensuite sur mes lèvres la toile de l'oubli, plus subtile que celle de l'araignée; tu t'assiéras alors sur ma froide dépouille. Et quand tu auras achevé ton œuvre, que tu m'auras enseveli et que tu auras dit en branlant la tête : « Il est mort, le devin, le rêveur, le songe-creux! » alors je me lèverai sur mon séant, avec un éclat de rire; je t'appellerai par ton nom. Les douces paroles d'espérance, longtemps retenues, sortiront de ma bouche, à flots pressés comme la neige. Et toi, tu me répondras par la haine,

> par la dérision, par l'injure, par la calomnie, par le blasphème, par l'épée, par la mort. Tu iras un peu plus loin, plein de colère, me creuser de tes ongles un autre abîme; je m'y laisserai complaisamment engloutir, sans peur, car je rirai de ton impuissance à m'y tenir enfermé; j'en sortirai presque aussitôt pour te railler [1].

Le génie celtique! ne l'avons-nous pas senti s'enflammer dans tous les cœurs français aux premiers jours d'août 1914, alors qu'il s'agissait, non pas seulement de sauver la France, non pas seulement de rester fidèle au devoir, mais de réaliser, par delà le conflit guerrier, le grand rêve de la fraternité universelle! Ah! comme, alors, il est sorti de son tombeau!

Les esprits secs, les élégants rêveurs, les efféminés et les maladifs ne le comprendront jamais et épuiseront à son sujet les trésors de leur fine ironie; libre et hardi, il irritera les fanatiques, tous les adorateurs d'idoles traditionnelles; le méconnaîtront aussi certains « délicats », pas assez subtils cependant pour distinguer de l'emphase la grandeur et de la rhétorique l'éloquence, vite lassés du moindre souffle, et qui prétendent enfermer l'art français dans je ne sais quelle pudique réserve, agréablement médiocre, soucieuse de ne jamais dépasser la mesure. A ces sceptiques du cœur, comme aux sceptiques de la pensée, le génie celtique, qui trouva sa parfaite expression dans le lyrisme dit romantique, apparaîtra toujours comme une risible folie; ils n'en verront jamais que l'envers, que le côté négatif.

C'est ainsi que, de nos jours, jours de fatigue et de transition, il est bienséant de ne prononcer qu'avec un

---

1) Edgar Quinet, *Merlin l'Enchanteur*, livre II, 13.

sourire le nom de celui qui fut le plus grand porte-parole de l'âme celtique. Par une de ces réactions dont l'esprit français est coutumier, l'époque à laquelle il vécut est sévèrement jugée du point de vue artistique, et lui-même, parce qu'il est le plus grand, porte la part la plus lourde de l'anathème. A cet anathème n'échappent guère que les écrivains qui furent le plus étrangers à la renaissance celtique, les esprits sans générosité, les hésitants, les critiques, les malades : Stendhal et Mérimée, Renan et Taine, Baudelaire... Et le vaste génie de Hugo reste presque entièrement caché par ses extraordinaires défauts, qui, cependant, a dit Leconte de Lisle, « par leur nature même, commandent encore une sorte de vénération (1) ». On ne veut plus voir en lui, comme dans le romantisme en général, que grandiloquence, divagation, facile sentimentalité; on lui reproche son abus de l'antithèse (2); on lui fait un grief de l'abondance parfois verbeuse et un peu puérile qui allonge de pages inutilement démesurées la prodigieuse beauté de ses romans et de certains de ses poèmes; on lui reproche encore ses drames, tout extérieurs, aux personnages peu vivants, bien qu'ils n'aient guère été que des erreurs de jeunesse, — car le génie celtique, essentiellement lyrique et épique, ne saurait ici l'emporter sur le génie gréco-latin, dont la puissance objective convient

(1) Leconte de Lisle, *les Poètes contemporains*, — *Victor Hugo*. Notons que cette étude et le *Discours sur Victor Hugo* contiennent la réfutation de la plupart des reproches si souvent adressés « au plus grand des Lyriques ».

(2) Mais, comme le dit Guyau (*l'Art au point de vue sociologique*, deuxième partie, III, 1), « il partage ce goût avec les grands esprits qui ont cherché à exprimer leur pensée d'une manière très saillante, dans des phrases courtes, en les avivant par des oppositions d'idées et même de mots d'autant plus sensibles que le son même des syllabes est plus semblable ».

si parfaitement au drame; — les profondes tendresses de son cœur largement ouvert, — n'en déplaise à ceux qui ne conçoivent point l'amour en dehors des boudoirs, — les élans jamais las de sa bonté victorieuse, ses enthousiasmes, beaux comme les coups d'épée de son Roland, lumineux comme le battement d'ailes de l'ange Liberté, surtout la magie de ses songes qui sont sur l'inconnu comme des porches de lumière, — et ceci est l'opinion de philosophes comme Guyau (1) et Renouvier (2). — Victor Hugo enfin, ce génie vaste comme la nature et qui semble avoir puisé

(1) Guyau a dit : « La diversité des jugements portés sur Hugo tient en grande partie à la diversité et à la complexité de l'œuvre du poète. Pour comprendre Musset, il suffit presque d'avoir aimé; pour comprendre Lamartine, il suffit, bien souvent, d'avoir rêvé au clair de lune, tantôt avec douceur, tantôt avec tristesse. C'est une chose autrement complexe que de pénétrer le génie d'Hugo. Pour saisir sa richesse de coloris, il faudra pouvoir sentir Chateaubriand, Flaubert; pour comprendre la sonorité de son langage, il faudra apprécier les artistes de mots comme ce même Flaubert, Théophile Gautier, les Parnassiens; seulement, sous les mots, il y a très souvent des idées élevées, tandis que, sous les vers ciselés des Parnassiens, il n'y a rien. Pour saisir enfin toute la force de certaines formules, ce n'est pas trop d'être quelque peu philosophe. Il y a sans doute bien des artifices de composition dans ses romans et ses drames; pourtant, dans les scènes particulières, dans les épisodes détachés de l'ensemble factice, il possède un sens du réel et arrive à une puissance lyrique dans la reproduction exacte de la vie que Zola, dans ses bonnes pages, a seul atteinte. Les admirateurs de Zola pourraient même, dans ces moments-là, comprendre Victor Hugo, si, à côté du réaliste, il n'y avait en lui un idéaliste aussi aile que l'Ariel de Renan. D'autre part, il faudrait des écrivains accoutumés à l'analyse des Stendhal et des Balzac pour saisir la finesse ou la profondeur de certaines observations psychologiques répandues en masse dans l'œuvre de V. Hugo et telles que celle-ci : « Comme » le souvenir est voisin du remords! » (*L'Art au point de vue sociologique*, deuxième partie, III, 4.)

(2) Voir : Charles Renouvier, *Victor Hugo, le poète*. — *Victor Hugo, le philosophe*.

à la source même de la puissance créatrice, est aujourd'hui méconnu, raillé, tel le Merlin d'Edgar Quinet, ou, chose pire, réduit au rôle de génial brailleur du tréteau républicain! Vienne un temps où il soit admiré et aimé comme il le mérite, c'est-à-dire comme l'éblouissant précurseur des aurores futures et le verbe même de l'esprit prophétique et celtique de la France.

*

Le mythique Merlin, cette fleur de l'âme celtique, était fils d'une sainte chrétienne et de Lucifer; il portait en lui la douceur, la tendresse, la bonté de sa mère, l'esprit chercheur et conquérant de son père, tout ce que la religion a de plus pur, tout ce que la science a de plus noble. Et c'est ainsi qu'il put devenir l'enchanteur de la nouvelle civilisation, comme Orphée avait été l'enchanteur de la civilisation gréco-latine; et, de même que le grand aède grec avait été le lien entre l'Orient et la Méditerranée, le barde breton fut le lien entre la Méditerranée et les mers septentrionales. Il ne renia point le passé, il n'oublia point les dieux kymriques, frères des dieux d'Hésiode, qui avaient donné à leurs fidèles la science, la philosophie et les arts : il sut accorder dans son cœur et sur sa harpe enchanteresse les dieux anciens et le dieu nouveau, tant prédit et tant attendu, qui apporte l'amour à tous les hommes. Merlin résolut l'énigme angoissante : il unit d'un nœud indissoluble la science et la religion, la terre et le ciel. Et c'est le rôle du génie celtique à travers les âges d'opérer au cœur de tous cette union magique, sans laquelle toute évolution ultérieure deviendrait impossible. Merlin, dit-on, fonda l'ordre du Graal et dressa la Table Ronde au centre du royaume d'Arthus, pour que tous les peuples, pour que tous les

hommes y pussent venir s'abreuver à la source de l'ineffable Amour. Fraternité, union des cœurs et des esprits, connaissance de toutes choses, terrestres et célestes, tel est le rêve, telle est la recherche obstinée du génie celtique.

Puisqu'il en est ainsi, si, réellement, comme nous l'avons affirmé, Victor Hugo peut être considéré comme le verbe de ce génie, nous devrons trouver dans son œuvre le reflet de cette recherche et, au moins comme un pressentiment, la réalisation de ce rêve. Je voudrais, ici, dégager de l'œuvre formidable du grand poète les quelques idées-mères qui sont comme les centres cachés et les lignes de force de ses merveilleuses créations, montrer qu'il n'a point usurpé ce titre de prophète et de mage qu'en son naïf orgueil il n'hésitait pas à se donner.

Chose difficile en vérité, car la pensée profonde des grands poètes se trouve en général diffusée en leur œuvre entier; elle s'incorpore, comme une essence subtile, à tous leurs poèmes, longs ou brefs, graves ou légers, et ne se concentre que rarement, sous une forme didactique, dans un ouvrage plus spécialement philosophique. L'œuvre des grands poètes ressemble à la nature : la vérité y luit partout, vêtue de robes diverses, demi-cachée sous les immenses feuillages de la vie; par endroits cependant, elle y apparaît, nue et splendide, dans tout l'éclat de sa sévère beauté; ainsi le Soleil se reflète dans un flot calme.

Dans l'œuvre de Victor Hugo, deux poèmes entre tous me semblent jouer ce rôle de miroir. L'un, qui porte le titre hautement suggestif de *Ce que dit la Bouche d'ombre*, fait partie des *Contemplations*, dont il couronne le sixième et dernier livre, *Au bord de l'Infini*; l'autre, intitulé *Dieu*, touffu comme la jungle, riche comme la mer, est un long poème indépendant qui, écrit durant les premières années

de l'exil, ne fut publié qu'après la mort du poète. Ces deux poèmes me serviront de points d'appui, dans la rayonnante tempête de son œuvre, pour étudier d'une façon un peu précise les pensées qui ont hanté cet esprit démesuré, les sentiments qui ont ému ce cœur immortellement jeune.

***

On a accusé Victor Hugo et, plus ou moins, tous les poètes, de n'avoir point d'idées originales, de revêtir d'une robe merveilleuse de rhythmes et de rimes de simples lieux communs. De prétendus penseurs, des critiques à la fois superficiels et pédants, ont traité de haut le grand songeur (1). Pour être original, suffirait-il donc de dire ce que nul n'a dit, d'exposer les paradoxes les plus absurdes sans broncher, comme les peintres dits futuristes s'efforcent de faire entrer quatre dimensions dans le plan de leur toile? La crainte du lieu commun! étrange maladie de notre âge névrosé! Comme si tout n'était pas lieu commun! Le monde, la vie, sont de gigantesques lieux communs; personne n'a l'honneur de vivre en un monde qui n'appartienne qu'à lui. Dans la préface des *Contemplations* Hugo dit :

> On se plaint quelquefois des écrivains qui disent « moi ». Parlez-nous de nous, leur crie-t-on. Hélas! quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. Comment ne le sentez-vous pas? Ah! insensé, qui crois que je ne suis pas toi.

(1) Ce sont ces mêmes « penseurs », — oh! que je crains pour eux l'éclat de rire de l'avenir! — qui ne voient dans l'œuvre de Richard Wagner qu'absurde enfantillage ou, tout au plus, que philosophie de primaire, — à moins qu'ils ne l'anathématisent comme instrument de la propagande pangermaniste.

Ce moi transcendantal qui est en chacun de nous n'est-il pas essentiellement toutes choses? Puisque rien n'existerait s'il n'était là pour percevoir, n'est-il pas, comme l'*âtmâ* des sages de l'Inde, l'origine de tout? C'est de lui que le songeur parle dans la *Conclusion* du poème intitulé *Religions et Religion* lorsqu'il dit :

Regarde en toi ce ciel profond qu'on nomme l'âme :
Dans ce gouffre, au zénith, resplendit une flamme.
Un centre de lumière inaccessible est là.
Hors de toi comme en toi cela brille et brilla.
... Cette clarté, ...
Elle est le formidable et tranquille prodige ;
L'oiseau l'a dans son nid, l'arbre l'a dans sa tige ;
Tout la possède, et rien ne saurait la saisir ;
Elle s'offre immobile à l'éternel désir,
Et toujours se refuse et sans cesse se donne.
... S'il est des cœurs puissants, s'il est des âmes fermes,
Cela vient du torrent des souffles et des germes
Qui tombe à flots, jaillit, coule, et, de toutes parts,
Sort de ce feu vivant sur nos têtes épars.

Est donc originale toute idée qui procède directement de ce centre « originel » de la vie, quel que soit le nombre de ses expressions antérieures. Chacune des fleurs du printemps n'est-elle pas originale? Il devient dès lors difficile de ne pas accorder aux poètes, aux vrais poètes, et, parmi ceux-ci, à Victor Hugo dans les premiers, ce don d'originalité si cher aux penseurs de seconde main qui ne l'ont jamais possédé.

★

Venant après le magnifique essor primordial d'*Ibo*, après les grands poèmes tristes, — premiers tâtonnements de

l'esprit dans les ténèbres, — qui ont pour titres *Pleurs dans la nuit*, *Aux anges qui nous voient* (1), *Horror, Dolor*, après les poèmes de crépuscule *Voyage de nuit*, *Religio, Spes*, *Ce que dit la Bouche d'ombre* est une sorte de première initiation au mystère de la vie universelle, ce gouffre où « l'homme descend en songeant ». Comme je l'ai dit, on trouve dans ce poème un nombre important d'idées-mères qui, telles des pierres philosophales, vont nous permettre de dégager l'or pur de la vérité épars dans toute la création du songeur. Toutefois, ce n'est là, notons-le bien, qu'une *première* initiation : une autre initiation, qui fera pénétrer l'esprit plus avant encore dans le mystère, nous sera contée ensuite dans le poème intitulé *Dieu*.

★

L'homme en songeant descend au gouffre universel.

Ce premier vers de *Ce que dit la Bouche d'ombre*, en une formule précise, atteste la foi du poète en ce qu'on pourrait appeler la science intérieure, qui a sa source dans l'âme elle-même, science à jamais vivante, science identique à l'être. Il ne s'agit plus ici d'expérimentation scientifique, pas plus qu'il ne s'agit de refléter quelque doctrine traditionnelle : il s'agit de pénétrer en soi-même, dans la solitude intérieure, jusqu'aux noumènes qui y reposent éternellement.

Dans *Magnitudo parvi* (2), un autre poème des *Contemplations*, Hugo développe cette idée en des strophes magnifiques.

---

(1) " So full of infinite sweetness and awe ", dit Algernon Charles Swinburne *(A Study of Victor Hugo)*.

(2) *Les Contemplations*, livre troisième, XXX.

Dans le désert, l'esprit qui pense
Subit par degrés sous les cieux
La dilatation immense
De l'infini mystérieux.

... Il sent croître en lui, d'heure en heure,
L'humble foi, l'amour recueilli,
Et la mémoire antérieure
Qui le remplit d'un vaste oubli.

Il a des soifs inassouvies;
Dans son passé vertigineux
Il sent revivre d'autres vies;
De son âme il compte les nœuds.

Il cherche au fond des sombres dômes
Sous quelles formes il a lui;
Il entend ses propres fantômes
Qui lui parlent derrière lui.

Il sent que l'humaine aventure
N'est rien qu'une apparition.
Il se dit : — *Chaque créature*
Est toute la création.

... Il sent plus que l'homme en lui naître;
Il sent, jusque dans ses sommeils,
Lueur à lueur, dans son être,
L'infiltration des soleils.

Ils cessent d'être son problème;
Un astre est un voile, il veut mieux;
Il reçoit de leur rayon même
Le regard qui va plus loin qu'eux.

Oui, car le monde physique est le premier champ d'action de l'esprit; c'est dans l'opposition brutale du moi et

du non-moi que l'homme prend d'abord conscience de lui-même; le Soleil crée l'œil. Mais, ensuite, le regard se porte sur de plus sublimes objets; et alors l'homme, délivré du doute,

. . . sent, faisant passer le monde
Par sa pensée à chaque instant,
Dans cette obscurité profonde
Son œil devenir éclatant;

Et, dépassant la créature,
Montant toujours, toujours accru,
Il regarde tant la nature,
Que la nature a disparu!

Car, des effets allant aux causes,
L'œil perce et franchit le miroir,
Enfant; et *contempler les choses,*
C'est finir par ne plus les voir.

Hugo nous apparaît donc aussitôt comme un de ces grands songeurs primitifs qui recherchent leur moi transcendantal sous la complexité des phénomènes, et nous sentons passer dans ses vers le grand souffle des poèmes védiques. Rien d'étonnant à ce qu'il reste incompris des disciples d'Auguste Comte et de ceux de Rémy de Gourmont! Le poète-mage va trouver l'instrument suprême de la connaissance dans une intuition qu'il affinera sans cesse par le grandissement de tout son être, sensible, intelligent et volitif, car

Le peu que nous savons tient au peu que nous sommes [1].

---

(1) *Religions et Religion*, IV. On lit déjà dans *les Voix intérieures* (XXVIII) :

Le peu que nous *croyons* tient au peu que nous sommes.

Mais reprenons notre premier texte.

J'errais près du dolmen qui domine Rozel,
A l'endroit où le cap se prolonge en presqu'île.
Le spectre m'attendait. . . . . .

Il nous faut noter en passant la présence fréquente dans les œuvres de Hugo de ce δαίμων, de cet instructeur à la « bouche d'ombre », —

L'être mystérieux qui me parle à ses heures,

dit ailleurs le poète (1).

Continuant notre lecture, nous rencontrons un premier paragraphe admirable où « l'être sombre et tranquille » nous enseigne

Que tout a conscience en la création,

que tout est animé, qu'il n'y a pas de vains bruits, que toute chose, recélant une âme, « sait » ce qu'elle dit, —

Une pensée emplit le tumulte superbe,
Dieu n'a pas fait un bruit sans y mêler le verbe, —

et qu'enfin la création objective et l'intelligence ne sont pas d'essence différente, mais répondent l'une à l'autre,

Car les choses et l'être ont un grand dialogue.

La création, objet de l'intelligence, est essentiellement intelligible. Ailleurs le poète a dit :

. . . Il n'est rien dans tout ce que peut sonder l'homme
Qui, bien questionné par l'âme, ne se nomme (2);

(1) *La Légende des Siècles*, XLIV.
(2) *Les Contemplations*, livre troisième, VIII.

et encore :

> Il n'est pas de brouillards, comme il n'est point d'algèbres,
> Qui résistent, au fond des nombres ou des cieux,
> A la fixité calme et profonde des yeux (1).

Nous voici loin du puéril matérialisme qui ne veut voir dans l'intelligence qu'un phénomène parmi les phénomènes! Ici, la conscience, dont l'intelligence est la manifestation active dans le monde des formes, est le centre même de la création, l'éternel noumène des innombrables phénomènes. Toute chose se rattache à ce centre et n'a d'existence que par lui, de telle sorte que les formes innombrables, toutes parentes, se complètent, s'interpénètrent, et qu'il n'y a pas entre elles de différence d'essence :

> . . . L'oreille pourrait avoir sa vision.

Ne passons pas légèrement sur ce dernier vers, car il contient cette vérité, connue de tous les psychiques, que les sons ont chacun une couleur particulière, et cette autre, sœur de la première, et révélée par la physique elle-même, qu'ils possèdent chacun une figure géométrique distincte.

Notons aussi dans le même paragraphe

> . . . . . Dieu, par qui la forme sort du nombre,

formule admirable de précision et de brièveté. Plus d'une fois, suivant la méthode de Pythagore, Hugo a exprimé sa métaphysique en des formules mathématiques.

> Le nombre où tout est contenu (2)

est justement pour lui la source de toute manifestation, le

(1) *La Légende des Siècles*, — *La Vision d'où est sorti ce livre.*

(2) *Les Contemplations*, livre sixième, XXIII.

paradigme de toute forme, l'archétype, l'idée abstraite d'où découle la représentation concrète; et qui dit nombre, dit rhythme, harmonie, musique :

La musique est dans tout, un hymne sort du monde (1) ;

toutes choses

Flottent dans un réseau de vagues mélodies (1).

★

Dans le paragraphe suivant, il est question de la genèse du monde objectif. Nous y trouvons cette remarque profonde que, pour être, la création « devait être imparfaite » (2),

. . . . . sans quoi, sur la même hauteur,
La créature étant égale au créateur,
Cette perfection, dans l'infini perdue,
Se serait avec Dieu mêlée et confondue,
Et la création, à force de clarté,
En lui serait rentrée et n'aurait pas été.

Cette dernière image fait songer à d'autres images employées par le poète pour exprimer que les extrêmes sont identiques.

On revient au néant par l'énormité même,

(1) *Les Contemplations*, livre troisième, XXI. On lit aussi dans *William Shakespeare* (première partie, livre III) : « Le profond mot Nombre est à la base de la pensée de l'homme... Le nombre se révèle à l'art par le rhythme, qui est le battement de cœur de l'infini... Il part de Deux et Deux font Quatre, et il monte jusqu'au lieu des foudres. »

(2) Il ne s'agit évidemment que d'une création spéciale, limitée dans le sein de l'Infini. Toute création, ainsi séparée du Tout, suppose un « choix » et est nécessairement imparfaite ; seul est parfait l'ensemble des créations.

écrit-il dans *Dieu* (II, 7) ; et, dans une autre pièce des *Contemplations* (livre sixième, VII) :

Il vit l'endroit sans nom dont nul archange n'ose
Traverser le milieu,
Et ce lieu redoutable était plein d'ombre, à cause
De la grandeur de Dieu.

Ombre et clarté, comme esprit et matière, ne sont que des termes relatifs.

Dans ce même paragraphe, nous voyons l'esprit se heurter une fois de plus à l'impossibilité totale de trouver une raison d'être à la création. Pourquoi le relatif dans l'absolu? pourquoi cette éternelle opposition de l'être et du non-être? Le *Rig Véda* nous dit depuis des siècles sans nombre, et nous ne pouvons que répéter après lui :

> Qui connaît le secret? qui l'a proclamé ici? D'où, d'où vint cette création multiple? Les dieux mêmes vinrent plus tard à l'existence. Qui sait d'où vint cette création immense? Qui connaît cela, d'où vint cette grande création, si Sa volonté créa ou s'abstint? Le plus haut voyant qui est au sommet des cieux le sait sans doute, — ou peut-être ne le sait-il pas, lui non plus.

Hugo ne peut donc que reconnaître le fait : la création.

Tu la vois, elle est là, la grande vision,
Elle monte, elle passe, elle emplit l'étendue... (1)

Autre problème : pourquoi les monades, ces « êtres impondérables », tombent-elles? Dans *Dieu*, le regard plus

(1) *L'Ane*, X.

aigu du voyant découvre la raison profonde de leur involution dans les formes. Ici, à ce premier degré de son initiation, le songeur trouve la raison de leur « chute » dans une « faute » originelle, née de l'imperfection même du monde, et laisse tout le processus dans une grande obscurité.

Donc, Dieu fit l'univers, l'univers fit le mal.
L'être créé, paré du rayon baptismal,
En des temps dont nous seuls conservons la mémoire,
Planait dans la splendeur sur des ailes de gloire...
. . . . . Or, la première faute
Fut le premier poids. . . . . .

Mais nous devons admirer avec quelle force et quelle précision le poète montre le parallélisme entre la déchéance progressive de l'âme et la densification progressive de la matière, cette double « aggravation » des choses, — constatation qui l'amène à identifier le mal avec la matière.

Et l'éther devint l'air, et l'air devint le vent;
L'ange devint l'esprit, et l'esprit devint l'homme.
... Le mal, c'est la matière. Arbre noir, fatal fruit.

Dans le paragraphe qui suit, il développe cette idée en quelques très beaux vers.

Ne réfléchis-tu pas lorsque tu vois ton ombre?
Cette forme de toi, rampante, horrible, sombre,
Qui, liée à tes pas comme un spectre vivant,
Va tantôt en arrière et tantôt en avant,
Qui se mêle à la nuit, sa grande sœur funeste,
Et qui contre le jour, noire et dure, proteste,
D'où vient-elle? De toi, de ta chair, du limon
Dont l'esprit se revêt en devenant démon;

De ce corps qui, créé par ta faute première,
Ayant rejeté Dieu, résiste à la lumière;
De ta matière, hélas! de ton iniquité.
Cette ombre dit : — Je suis l'être d'infirmité;
Je suis tombé déjà; je puis tomber encore. —
L'ange laisse passer à travers lui l'aurore;
Nul simulacre obscur ne suit l'être aromal;
Homme, tout ce qui fait de l'ombre a fait le mal.

L'« ombre » devient ainsi une sorte de double obscur de l'être lumineux primordial; elle est « l'être d'infirmité qui est tombé déjà, qui peut tomber encore »; elle est la partie inférieure de l'âme, celle qui, d'âge en âge et de forme en forme, devient les personnalités successives. L'occultisme oriental nous apprend que « les dieux ne projettent point d'ombre » (1), et par « ombre » il faut entendre ici une sorte de corps physique éthéré qui est dit avoir servi de moule au corps physico-chimique. Les êtres en qui s'est éveillée la conscience spirituelle, cessent de s'exprimer en une forme aussi limitée.

★

Continuons la lecture de notre poème. Après avoir rencontré l'idée, développée plus loin, que le monde physique est un lieu d'obscurité et de châtiment, nous trouvons maintenant la réponse anticipée à une question qu'on ne saurait manquer de se poser par la suite : Hugo admettait-il dans la nature deux principes distincts et antagonistes, l'un bon, l'autre mauvais? était-il grossièrement manichéen? Ces quelques vers suffiraient, si l'ensemble de son œuvre

(1) H. P. Blavatsky, *la Doctrine secrète*, — *Évolution de l'Homme*, stance V.

ne nous en apportait des preuves multiples, pour nous convaincre que, conformément à la véritable sagesse ésotérique, Hugo admettait *deux aspects d'un seul principe*. Que signifirait autrement cette affirmation de l'unité et de l'universalité divines :

Dieu, soleil dans l'azur, dans la cendre étincelle,
N'est hors de rien, étant la fin universelle;
L'éclair est son regard autant que le rayon;
Et tout, même le mal, est la création,
Car le dedans du masque est encor la figure?

Dæmon est deus inversus, dit un axiome kabbalistique.

Du côté de Satan il est, mais n'est plus Dieu,

lisons-nous dans *la Fin de Satan* (1). Et dans *Religions et Religion*, poème d'après l'exil, nous trouvons cette curieuse fable :

. . . . . Le cheval doit être manichéen.
Arimane lui fait du mal, Ormus du bien;
Tout le jour, sous le fouet il est comme une cible,
Il sent derrière lui l'affreux maître invisible,
Le démon inconnu qui l'accable de coups;
Le soir, il voit un être empressé, bon et doux,
Qui lui donne à manger et qui lui donne à boire,
Met de la paille fraîche en sa litière noire,
Et tâche d'effacer le mal par le calmant,
Et le rude travail par le repos clément;
Quelqu'un le persécute, hélas! mais quelqu'un l'aime.
Et le cheval se dit : Ils sont deux. — C'est le même (2)

(1) *La Fin de Satan*, — *Hors de la Terre*, IV.
(2) *Religions et Religion*, IV.

*

Quelle fresque inouïe que la première partie du paragraphe suivant! avec quelle puissance michel-angesque le poète nous peint la prodigieuse hiérarchie spirituelle des êtres!

... Crois-tu que cette vie énorme, remplissant
De souffles le feuillage et de lueurs la tête,
Qui va du roc à l'arbre et de l'arbre à la bête,
Et de la pierre à toi monte insensiblement,
S'arrête sur l'abîme à l'homme, escarpement?
Non, elle continue, invincible, admirable,
Entre dans l'invisible et dans l'impondérable,
Y disparaît pour toi, chair vile, emplit l'azur
D'un monde éblouissant, miroir du monde obscur,
D'êtres voisins de l'homme et d'autres qui s'éloignent,
D'esprits purs, de voyants dont les splendeurs témoignent,
D'anges faits de rayons comme l'homme d'instincts;
Elle plonge à travers les cieux jamais éteints,
Sublime ascension d'échelles étoilées,
Des démons enchaînés monte aux âmes ailées,
Fait toucher le front sombre au radieux orteil,
Rattache l'astre esprit à l'archange soleil,
Relie, en traversant des millions de lieues,
Les groupes constellés et les légions bleues,
Peuple le haut, le bas, les bords et le milieu,
Et dans les profondeurs s'évanouit en Dieu!

Dans la deuxième partie de ce paragraphe, où un « soleil noir » est opposé au soleil de lumière, je me refuse à voir autre chose qu'une magnifique image poétique de l'*apparente* dualité universelle, dualité dont l'être gardera la notion tant qu'il ne sera pas consciemment devenu l'Être Infini en qui toutes les oppositions sont fondues.

Et cette échelle vient de plus loin que la terre.
Sache qu'elle commence aux mondes du mystère,
Aux mondes des terreurs et des perditions...
...Car, au-dessous du globe où vit l'homme banni,
..Le mal, qui par la chair, hélas! vous asservit,
Dégorge une vapeur monstrueuse qui vit!
...Et l'on voit tout au fond, quand l'œil ose y descendre,
Au delà de la vie, et du souffle, et du bruit,
Un affreux soleil noir d'où rayonne la nuit!

Ce « soleil noir » est dans l'abîme comme le reflet de l'Être Resplendissant. La fin du poème intitulé *Dieu* éclaire, nous le verrons, de façon définitive la pensée profonde du songeur.

Il n'est d'ailleurs pas impossible de trouver à ce passage de *Ce que dit la Bouche d'ombre* plus d'un sens en harmonie avec la doctrine ésotérique. Dans un autre poème des *Contemplations* (1), Hugo qualifie la planète Saturne de « monde bagne »; sans doute cette planète est-elle pour lui un de ces « mondes des terreurs et des perditions » dont lui parle la bouche d'ombre. Les occultistes divisent les planètes en deux groupes, celles qui sont en retard et celles qui sont en avance sur le degré actuellement normal de l'évolution, lequel se trouve sur notre Terre, et ils considèrent en effet Saturne comme le plus inférieur des globes, — sorte de réincarnation, à un niveau plus dense, du premier état cosmique de notre système solaire.

Par la « vapeur monstrueuse qui vit » et que « dégorge le mal », Hugo n'entendrait-il pas la « lumière astrale » des alchimistes, cette matière subtile où se reflète l'activité, si souvent criminelle, des hommes et où

De tout ce qui vécut pleut sans cesse la cendre?

(1) *Les Contemplations*, livre troisième, III.

A l'homme de purifier, par des actes d'amour, cette lumière qui témoigne contre lui et que des mystiques ont appelée « le livre de Dieu ».

Dans un autre poème des *Contemplations* nous lisons ces vers :

> L'être éternellement montre sa face double,
> Mal et bien, glace et feu (1).

Un seul « être » essentiel, et toujours deux « aspects » manifestés. Le mal a pour rôle de révéler le bien, la souffrance a pour but de nous renseigner sur l'état de notre être, sur son degré d'évolution. Le Satan des religions exotériques est à Dieu ce que « l'être d'infirmité » est au moi spirituel; il permet à Dieu de se connaître. Que serait le positif sans le négatif, l'esprit sans la matière? Dieu, c'est le positif; c'est, dit Éliphas Lévi, « le mouvement libre »; le Diable, le négatif, c'est « le courant fatal »; l'un est représenté par un serpent blanc, l'autre par un serpent noir, — « taché de tous les crimes des hommes, écaillé de leurs mauvaises pensées, venimeux de tous leurs mauvais désirs », car ce sont les hommes qui ont fait le Diable (2).

Voyez comme la même doctrine naît naturellement et spontanément au cœur de tous les songeurs : nous lisons dans *la Chute d'un Ange*, de Lamartine :

> Le sage en sa pensée a dit un jour : « Pourquoi,
> Si je suis fils de Dieu, le mal est-il en moi?

(1) *Les Contemplations*, livre sixième, VI.

(2) Éliphas Lévi, *le Grand Arcane*, livre second, chapitre IV.

Si l'homme dut tomber, qui donc prévit sa chute?
S'il dut être vaincu, qui donc permit la lutte?
Est-il donc, ô douleur, deux axes dans les cieux,
Deux âmes dans mon sein, dans Jéhovah deux dieux? »

Or, l'esprit du Seigneur, qui dans notre nuit plonge,
Vit son doute et sourit; et l'emportant en songe
Au point de l'infini d'où le regard divin
Voit les commencements, les milieux et la fin,
Et, complétant les temps qui ne sont pas encore,
Du désordre apparent voit l'harmonie éclore :
« Regarde, » lui dit-il; et le sage éperdu
Vit l'horizon divin sous ses pieds étendu.
Par l'admiration son âme anéantie
Se fondit; par le tout il comprit la partie;
La fin justifia la voie et le moyen;
Ce qu'il appelait mal fut le souverain bien;
La matière, où la mort germe dans la souffrance,
Ne fut plus à ses yeux qu'une vaine apparence,
Un mode d'existence à l'autre contrasté,
Où la nature lutte avec la volonté,
Et d'où la liberté, qui pressent le mystère,
Prend, pour monter plus haut, son point d'appui sur terre.
Et le sage comprit que le mal n'était pas,
Et dans l'œuvre de Dieu ne se voit que d'en bas (1)!

Telle est bien aussi la pensée de Hugo, et il l'a exprimée de nouveau dans *Dieu* en des vers d'une beauté inégalée, nectar riche de vie auprès duquel, si remarquable soit-elle, la poésie lamartinienne fait un peu l'effet d'une tisane.

En résumé, le mal n'est qu'erreur, limitation, cristallisation, et ne peut jamais être que local, sur les globes d'« ombre »; le bien seul est réel.

---

1. Lamartine, *la Chute d'un Ange*. — *Huitième Vision*.

Le *réel* renaîtra, dompteur du *mal* immonde,

s'écrie le « satyre » de *la Légende des Siècles* (1). Comme l'Ahriman du mazdéisme, le mal est « ce qui veut ne pas être ».

★

Voici donc les monades involuées dans la matière, — laquelle n'est qu'une cristallisation de leurs erreurs, — et obligées, par une lente et douloureuse évolution, de se frayer un chemin qui les ramène à leur primitif état de pureté. Un nouveau problème se présente maintenant : quel est le mécanisme de cette évolution? quelle est la nature de la justice? comment la justice est-elle rendue dans l'univers? Le songeur, ouvrant sa libre intelligence et se laissant tout simplement initier par son guide, adopte immédiatement une doctrine qui, depuis quelques années, est souvent désignée par le mot sanscrit de *karma*.

L'être créé se meut dans la lumière immense.

Libre, il sait où le bien cesse, où le mal commence ;
Il a ses actions pour juges.
Il suffit
Qu'il soit méchant ou bon ; tout est dit. Ce qu'on fit,
Crime, est notre geôlier, ou, vertu, nous délivre.
L'être ouvre à son insu de lui-même le livre ;
Sa conscience calme y marque avec le doigt
Ce que l'ombre lui garde ou ce que Dieu lui doit.
On agit, et l'on gagne ou l'on perd à mesure ;
On peut être étincelle ou bien éclaboussure,

(1) *La Légende des Siècles*, XXII.

Lumière ou fange, archange au vol d'aigle ou bandit;
L'échelle vaste est là. Comme je te l'ai dit,
Par des zones sans fin la vie universelle
Monte et par des degrés innombrables ruisselle,
Depuis l'infâme nuit jusqu'au charmant azur.
L'être en la traversant devient mauvais ou pur.
En haut plane la joie; en bas l'horreur se traîne.
Selon que l'âme, aimante, humble, bonne, sereine,
Aspire à la lumière et tend vers l'idéal,
Ou s'alourdit, immonde, au poids croissant du mal,
Dans la vie infinie on monte et l'on s'élance,
Ou l'on tombe; et tout être est sa propre balance.

Dieu ne nous juge point. Vivant tous à la fois,
Nous pesons, et chacun descend selon son poids.

Cette doctrine est si clairement exposée ici que tout commentaire est à peu près inutile. Le mot sanscrit *karma* signifie d'abord « activité ». L'être pur agit librement et se détermine lui-même; par son activité, il crée autour de lui des rhythmes de toutes sortes qui le limitent, le cachent sous des personnalités successives, — la personne est un masque, — et, dès lors, il est lié par son activité passée, par son *karma*. Mais, comme il est l'unique cause de sa limitation, l'être demeure le maître de son avenir et, faisant un meilleur usage de son énergie créatrice, peut toujours se libérer du lien des activités passées. Ces activités se sont cristallisées dans les formes imparfaites qu'il est obligé d'habiter; mais, sa sagesse et son pouvoir grandissant d'épreuve en épreuve, en dépit d'inévitables réactions, il parvient peu à peu à modifier ces formes fatales, à les remplacer par d'autres en lesquelles il s'exprime mieux, jusqu'au jour où, devenu un dieu maître de toutes les forces, il n'est plus déterminé par aucune des

formes que ses premières erreurs lui avaient imposées (1).

Hugo avait profondément assimilé cette doctrine de la bouche d'ombre. Dans *Dieu* (II, 7) il y revient, disant notamment :

> L'*action* pend à l'âme. Avec tout ce qu'il sème,
> Chaque être à son niveau se compose lui-même
> Son poids mystérieux.

Ainsi saint Paul a dit (*Épître aux Galates*, VI, 7) :

> Ne vous y trompez point, on ne se moque pas de Dieu, car ce que l'homme aura semé, il le moissonnera.

Mais Hugo, écoutant son cœur, va plus loin encore. Nous lisons dans notre poème :

> L'homme marche sans voir ce qu'il fait dans l'abîme.
> *L'assassin pâlirait s'il voyait sa victime;*
> *C'est lui.* L'oppresseur vil, le tyran sombre et fou,
> En frappant sans pitié sur tous, forge le clou
> Qui le clouera dans l'ombre au fond de la matière.

Et, dans *les Malheureux* (2), il s'écrie avec l'âpre accent d'un prophète hébreu :

---

(1) Du paragraphe ici commenté rapprocher ces vers de Lamartine :

> Et son sens immortel, par la mort transformé,
> Rendant aux éléments le corps qu'ils ont formé,
> Selon que son travail le corrompt ou l'épure,
> Remonte ou redescend du poids de sa nature!
> Deux natures ainsi combattant dans son cœur,
> Lui-même est l'instrument de sa propre grandeur;
> Libre quand il descend, et libre quand il monte,
> Sa noble liberté fait sa gloire ou sa honte.
> Quand il a dépouillé ce corps matériel,
> Descendre ou remonter, c'est l'enfer ou le ciel.
>
> (*La Chute d'un Ange, — Huitième Vision*)

(2) *Les Contemplations*, livre cinquième, XXVI.

Et j'ai vu tressaillir ces hommes et ces femmes;
Leur visage riant comme un masque est tombé,
Et leur pensée, un monstre effroyable et courbé,
Une naine hagarde, inquiète, bourrue,
Assise sous leur crâne affreux, m'est apparue.
Alors, tremblant, sentant chanceler mes genoux,
Je leur ai demandé : Mais qui donc êtes-vous?
Et ces êtres n'ayant presque plus face d'homme
M'ont dit : — Nous sommes ceux qui font le mal; et, comme
C'est nous qui le faisons, c'est nous qui le souffrons.

Hélas! oui, l'homme, longtemps ignorant des grandes lois cosmiques dont la justice et la justesse sont parfaites, uniquement préoccupé de satisfaire ses désirs égoïstes, fait le mal, impose aux êtres qui l'entourent les caprices de sa dévorante personnalité, sans se douter qu'il est la seule victime réelle de son manque d'amour.

Personne n'est méchant, et que de mal on fait (1)!

Comment ne pas avoir pitié de tous ces ignorants? comment ne pas vouloir les éclairer, les relever, se sacrifier à eux? Nous touchons ici à la partie la plus sublime de l'œuvre du poète, et nous entrevoyons la genèse des *Misérables*, de *la Pitié suprême* et de tant de poèmes si débordants d'active bonté, épars dans *la Légende des Siècles* et dans la plupart des livres d'après l'exil. Dans la pensée de Hugo, « si grande qu'elle ne peut plus être que douce », comme il le dit lui-même de la pensée d'un de ses héros (2), la justice et la pitié finissent par ne plus faire qu'une seule et même chose, la véritable justice n'ayant d'autre

(1) *L'Année terrible*, — Juin, XIII.

(2) L'évêque Myriel (*les Misérables*, première partie, livre premier, XIII).

but que l'enseignement et le relèvement de l'être déchu.

Un jour, je vis passer une femme inconnue.
Cette femme semblait descendre de la nue;
Elle avait sur le dos des ailes, et du miel
Sur sa bouche entr'ouverte, et dans ses yeux le ciel.
A des voyageurs las, à des errants sans nombre,
Elle montrait du doigt une route dans l'ombre,
Et semblait dire : On peut se tromper de chemin.
Son regard faisait grâce à tout le genre humain;
Elle était radieuse et douce; et, derrière elle,
Des monstres attendris venaient, baisant son aile,
Des lions graciés, des tigres repentants,
Nemrod sauvé, Néron en pleurs; et par instants
A force d'être bonne elle paraissait folle.
Et, tombant à genoux, sans dire une parole,
Je l'adorai, croyant deviner qui c'était.
Mais elle, — devant l'ange en vain l'homme se tait, —
Vit ma pensée, et dit : Faut-il qu'on t'avertisse?
Tu me crois la pitié; fils, je suis la justice (1).

★

Mais, revenant à la bouche d'ombre, voyons ce qu'elle nous enseigne des voies de *karma*, quels sont les effets de *karma* sur ceux qu'enchaîne l'immense lien des causes secondes.

Ici, tout étudiant des doctrines ésotériques se trouve embarrassé et se demande : Hugo a-t-il bien écouté son instructeur? n'a-t-il pas faussé le sens de ses paroles par le souvenir de la doctrine tout exotérique de la métempsycose? Cela est à craindre; mais rassurons-nous : outre

(1) *L'Art d'être grand-père*, XVIII, 4.

qu'il y a de bien curieuses remarques à faire sur ce passage, une autre fois le grand songeur sut mieux écouter, mieux comprendre. Le poème intitulé *Dieu* nous en apportera la preuve.

Puis, il ne faut pas oublier que les idées de *karma*, de réincarnation, d'évolution humaine et psychique, n'étaient pas exposées du temps de Victor Hugo sous leur forme intégrale, comme elles l'ont été depuis peu parmi nous. Durant l'antiquité, jugées trop éblouissantes par les guides de l'humanité et inaccessibles, non seulement à la masse, mais même à la plus grande partie de l'élite intellectuelle, ces vérités avaient pris la forme étrange que nous leur trouvons dans Platon. Se gardant bien d'en mettre à nu les lignes formidables, le grand initié les revêtit d'images symboliques, comme dans ce passage de *la République* (livre dixième) :

> ... C'était un spectacle curieux de voir de quelle manière les âmes faisaient leur choix; rien n'était plus étrange, ni plus digne à la fois de compassion et de risée. La plupart étaient guidées dans leur choix par les habitudes de la vie précédente. Il avait vu, disait-il [Er l'Arménien, un homme ressuscité], il avait vu l'âme qui avait appartenu autrefois à Orphée choisir la condition de cygne, en haine des femmes qui lui avaient donné la mort, ne voulant devoir sa nouvelle naissance à aucune d'elles, et l'âme de Thamyris choisir la condition de rossignol. Il avait vu aussi un cygne, ainsi que d'autres oiseaux musiciens, adopter la condition de l'homme. Une autre âme, appelée la vingtième à choisir, avait pris la nature d'un lion : c'était celle d'Ajax, fils de Télamon... L'âme du bouffon Thersite... revêtit le corps d'un singe.

Platon revient plusieurs fois sur ces bizarres métempsycoses. Dans *Phèdre*, il fait remarquer que

> l'âme d'un homme peut animer une bête sauvage, et l'âme d'une bête animer un homme, pourvu que celle-ci ait été homme dans une existence antérieure. Car l'âme qui n'a jamais entrevu la vérité ne peut revêtir la forme humaine.

Comme on le voit, l'exposé de la doctrine reste volontairement confus, et il semble bien que Hugo se soit laissé impressionner par le souvenir qu'il en avait.

Est-ce à dire, cependant, qu'on ne puisse en aucune façon concilier ce passage de *Ce que dit la Bouche d'ombre* avec les enseignements du véritable occultisme? Je ne le pense pas. Dans *les Misérables*, qui parurent peu d'années après *les Contemplations*, le poète considère les animaux comme les ombres vivantes de nos vertus et de nos vices.

> Dans notre conviction, dit-il, si les âmes étaient visibles aux yeux, on verrait distinctement cette chose étrange, que chacun des individus de l'espèce humaine correspond à quelqu'une des espèces de la création animale; et l'on pourrait reconnaître cette vérité à peine entrevue par le penseur, que, depuis l'huître jusqu'à l'aigle, depuis le porc jusqu'au tigre, tous les animaux sont dans l'homme, et que chacun d'eux est dans un homme. Quelquefois même plusieurs d'entre eux à la fois.
>
> Les animaux ne sont autre chose que les figures de nos vertus et de nos vices, errantes devant nos yeux, les fantômes visibles de nos âmes. Dieu nous les montre pour nous faire réfléchir. ... Les animaux ne sont que des ombres...
>
> ... Ceci soit dit, bien entendu, au point de vue restreint de la vie terrestre apparente, et sans préjuger la question profonde de la personnalité antérieure ou

ultérieure des êtres qui ne sont pas l'homme. *Le moi visible n'autorise en aucune façon le penseur à nier le moi latent* (1).

Je me rappelle avoir lu dans *la Doctrine secrète* une note où Mme Blavatsky, à propos des transes provoquées par l'hypnotisme, parle de la soumission du corps éthérique, siège des énergies vitales, aux « monstres animaux verts et rouges qui sont en nous (2) ». Hugo, qui pressentait tant de choses invisibles à l'œil physique, n'aurait-il pas deviné que nos désirs et nos pensées d'ordre inférieur prenaient, dans le plan de matière qui leur est propre, des formes monstrueuses, apparentées, selon leur nature, à tel ou tel type d'animal physiquement existant? L'âme humaine, qui, pendant sa vie terrestre, n'a cessé d'engendrer des formes psychiques de toutes sortes, n'est-elle pas, après la mort du corps physique, pour ainsi dire incarnée en ces formes et n'y souffre-t-elle pas? Interprétons, — leur sens fréquemment symbolique nous y autorise, — interprétons ces vers de Hugo comme ayant trait à la vie posthume dans le monde « astral », et nous aurons un magnifique tableau des souffrances des méchants après leur mort physique.

. . . . . Tout méchant
Fait naître en expirant le monstre de sa vie,
Qui le saisit. L'horreur par l'horreur est suivie (3).

(1) *Les Misérables*, première partie, livre cinquième, V. Voir aussi *les Travailleurs de la Mer*, deuxième partie, livre quatrième, II.

(2) H. P. Blavatsky, *la Doctrine secrète*, — *Quelques Instructions*, II, *Couleurs, Sons et Formes*. Les « monstres » verts sont des objectivations de nos pensées égoïstes, les rouges de nos désirs et de nos passions.

(3) Rapprocher de ces vers le passage de *la Divine Comédie* (*l'Enfer*, chant XXV) où Dante nous décrit ce qu'on pourrait appeler l'osmose d'un damné et d'un serpent infernal.

... L'âme que sa noirceur chasse du firmament
Descend dans les degrés divers du châtiment,
Selon que plus ou moins d'obscurité la gagne.
... Nous avons, nous, voyants du ciel supérieur,
Le spectacle inouï de vos régions basses.
... A travers la matière, affreux caveau sans portes,
L'ange est pour nous visible avec ses ailes mortes.

*

Mais abordons d'autres idées.

O châtiment! dédale aux spirales funèbres!
... L'homme qui plane et rampe, être crépusculaire,
En est le milieu.
L'homme est clémence et colère;
Fond vil du puits, plateau radieux de la tour,
Degré d'en haut pour l'ombre, et d'en bas pour le jour.
L'ange y descend, la bête après la mort y monte;
Pour la bête, il est gloire, et, pour l'ange, il est honte;
Dieu mêle en votre race, hommes infortunés,
Les demi-dieux punis aux monstres pardonnés.

Nous avons déjà rencontré cette idée de la dualité humaine, l'être pur, l'être lumineux, se trouvant doublé d'une ombre qui tombe et retombe sans cesse. Les anciens avaient figuré cette grande vérité dans le mythe de Castor et Pollux. Pollux était le dieu de lumière, Castor l'ombre terrestre, et tous les deux étaient jumeaux. Par le moyen de son ombre qui évolue dans les mondes d'épreuves, l'être lumineux acquiert graduellement la pleine conscience de soi-même, et, en retour, il illumine l'être inférieur et le rend beau comme lui-même en vue de leur réunion finale. En Orient, et même, avant la Renaissance, en Europe, cette aventure des deux moitiés de l'être

humain a pris l'aspect d'une grande aventure amoureuse où, l'une sur la terre et l'autre dans le ciel (1), la bien-aimée et le bien-aimé s'efforcent de se joindre à travers mille et une épreuves; c'est là la suprême aventure amoureuse et le modèle divin de tous les amours dignes de ce nom.

L'homme est donc le lien entre les règnes inférieurs et les royaumes angéliques; il est dans l'évolution le point d'équilibre, et nul ne peut atteindre aux sublimes hauteurs de l'Esprit s'il n'a d'abord passé par la condition humaine, cet axe qui relie l'un à l'autre les deux pôles de l'univers.

Comme tous les grands songeurs, poètes ou philosophes, qui à une intelligence hardie joignirent un cœur ouvert à toutes les souffrances et à toutes les splendeurs du monde, Hugo a profondément senti cette dualité de la nature humaine, fille de la terre et du ciel, de l'esprit et de la matière. Ici, dans un poème philosophique où, contre son habitude, il semble s'être interdit presque toute envolée lyrique, nous avons de cette doctrine un exposé clair, précis et merveilleusement vivant, mais quelque peu dépourvu d'émotion mystique. Cette émotion, nous la trouvons en d'autres poèmes, par exemple dans ces dernières strophes d'*A celle qui est voilée* (2) :

Avant d'être sur cette terre,
Je sens que j'ai jadis plané;
J'étais l'archange solitaire,
Et mon malheur, c'est d'être né.

... Oui, mon malheur irréparable,
C'est de pendre aux deux éléments,
C'est d'avoir en moi, misérable,
De la fange et des firmaments!

(1) Ou le contraire, comme dans *la Divine Comédie*.
(2) *Les Contemplations*, livre sixième, XV.

Hélas! hélas! c'est d'être un homme;
C'est de songer que j'étais beau,
D'ignorer comment je me nomme,
D'être un ciel et d'être un tombeau!

C'est d'être un forçat qui promène
Son vil labeur sous le ciel bleu;
C'est de porter la hotte humaine
Où j'avais vos ailes, mon Dieu!

C'est de traîner de la matière;
C'est d'être plein, moi, fils du jour,
De la terre du cimetière,
Même quand je m'écrie : Amour!

★

Dans les paragraphes suivants, la bouche d'ombre parle de la liberté humaine, qui fait en quelque sorte équilibre à l'ignorance humaine, et ici encore le poète trouve les formules les plus heureuses.

L'homme est une prison où l'âme reste libre.
... Et, pour que, dans son vol vers les cieux, rien ne lie
Sa conscience ailée et de Dieu seul remplie,
Dieu, quand une âme éclôt dans l'homme au bien poussé,
Casse en son souvenir le fil de son passé;
De là vient que la nuit en sait plus que l'aurore.
Le monstre se connaît lorsque l'homme s'ignore.
Le monstre est la souffrance, et l'homme est l'action.
L'homme est l'unique point de la création
Où, pour demeurer libre en se faisant meilleure,
L'âme doive oublier sa vie antérieure.
Mystère! au seuil de tout l'esprit rêve ébloui.

L'homme ne voit pas Dieu, mais peut aller à lui,
En suivant la clarté du bien, toujours présente;
Le monstre, arbre, rocher ou bête rugissante,
Voit Dieu, c'est là sa peine, et reste enchaîné loin.

Pour comprendre ce que Hugo entend par la liberté de l'homme, il nous faut lire plus avant. Ici, ce qui est indiqué, c'est surtout l'ignorance de l'homme. L'homme, être actif, ignore, tandis que l'animal, être passif, sait. N'est-ce pas là un étrange paradoxe? Dans un très vieux texte d'Extrême-Orient j'ai lu cette phrase : « Le mental est le grand destructeur du réel » (1), et je l'ai interprétée ainsi : tant d'images sont formées, par l'intermédiaire des sens, sur la « substance mentale », que l'esprit, enveloppé dans cette fantasmagorie, ne peut plus percevoir directement les vibrations spirituelles des êtres; de ceux-ci il ne prend plus connaissance qu'indirectement, et la notion qu'il en a ne peut être que partielle et déformée. Uniquement attaché à ces formes imparfaites du mental, s'il tente de résoudre les grands problèmes de l'être et de la destinée, il n'a pour objets d'étude que ces images inexactes; la réalité n'est plus pour lui qu'une pauvre chose morte qu'il dissèque et qui se réduit en poudre sous ses mains grossières. C'est ainsi que sont nées et les religions exotériques et la science matérialiste, — faibles efforts de l'homme sur les vaines ombres qui hantent son mental!

Hommes, tout le mal vient de la forme des dieux (2) !

C'est ainsi, si nous nous plaçons au point de vue du

(1) Dans un livre intitulé *la Voix du Silence* (première partie).
(2) *La Légende des Siècles*, XXII.

macrocosme, que sont nés les mondes aux formes multiples et complexes. Le mental cosmique, c'est Saturne, — Satan; — c'est lui qui divise, qui mutile l'unité primitive de l'Esprit (Uranus, Dieu); c'est lui qui fait de la durée éternelle jaillir la succession des âges. Dans l'homme, microcosme, la naissance du mental rompt la béatitude primitive; dès lors, l'homme prend conscience de l'illusoire diversité des choses, Adam dénombre les êtres; cessant de pouvoir suivre passivement les lois naturelles, comme le font les animaux, dépourvus d'individualité intelligente, il s'exerce à choisir librement; il se trompe, souffre de ses erreurs; oublieux de la vie supérieure, se limitant de plus en plus dans ce qu'on pourrait appeler le moi du moment, il ne croit plus qu'à la seule vie physique, et la mort devient pour lui une réalité. Tels sont les premiers effets produits par l'intelligence naissante. Mais le mental a deux faces, l'une qui regarde la terre, l'autre qui regarde le ciel; c'est grâce à cette dernière qu'un jour l'homme parviendra à embrasser consciemment l'universalité des choses et retrouvera l'unité et le bonheur perdus. Pour l'instant, retenons ceci : le mental est le grand destructeur du réel; l'homme, entraîné par les illusions mentales, s'écarte plus de la vérité que l'animal dirigé par le seul instinct.

Autour de l'homme pourtant, mystérieusement, prenant parfois, pour se manifester, la figure même des objets inanimés, une foule d'êtres respire, veillant sur sa destinée; mais l'homme ne les perçoit point. Des entités de toutes sortes, depuis les vagues élémentaux, qui ne font que refléter les états de conscience des êtres évolués, jusqu'aux maîtres sublimes qui se sont sacrifiés à l'humanité, vivent dans ce monde astral que Hugo a plus d'une fois deviné et pressenti.

> Dans le cosmos que la vision épie et qui échappe à nos organes de chair, dit-il dans son livre sur Shakespeare, les sphères entrent dans les sphères, sans se déformer, la densité des créations étant différente; de telle sorte que, selon toute apparence, à notre monde est inexprimablement amalgamé un autre monde, invisible pour nous, invisibles pour lui (1).

« Incliné du côté du mystère » (2), Hugo parle souvent de présences splendides, comme aussi parfois de présences obscures et terribles. Nul plus que lui n'a ressenti « l'horreur sacrée » devant les grands spectacles de la nature ou de l'âme. Il faudrait relire en entier le chapitre des *Travailleurs de la Mer* intitulé *Sub umbra*. En voici quelques passages. Le songeur contemple éperdument l'Inconnu, l'« Ombre ».

> L'obscurité est indivisible. Elle est habitée. Habitée sans déplacement par l'absolu, habitée aussi avec déplacement. On s'y meut, chose inquiétante. Une formation sacrée y accomplit ses phases. Des préméditations, des puissances, des destinations voulues, y élaborent en commun une œuvre démesurée. Une vie terrible et horrible est là-dedans. Il y a de vastes évolutions d'astres, la famille stellaire, la famille planétaire, le pollen zodiacal, le *quid divinum* des courants, des effluves, des polarisations et des attractions; il y a l'embrassement et l'antagonisme, un magnifique flux et reflux d'antithèse universelle, l'impondérable en liberté au milieu des centres; il y a la sève dans les globes, la lumière hors des globes,

(1) *William Shakespeare*, livre cinquième, II.

(2) *Les Contemplations*, livre quatrième, XIII.

l'atome errant, le germe épars, des courbes de fécondation, des rencontres d'accouplement et de combat, des profusions inouïes, des distances qui ressemblent à des rêves, des circulations vertigineuses, des enfoncements de mondes dans l'incalculable, des prodiges s'entrepoursuivant dans les ténèbres, un mécanisme une fois pour toutes, des souffles de sphères en fuite, des roues qu'on sent tourner...

Partout l'incompréhensible; nulle part l'inintelligible.

Et à tout cela ajoutez la question redoutable : cette Immanence est-elle un Être?

On est sous l'ombre. On regarde. On écoute.

... L'ombre est un silence; mais ce silence dit tout. Une résultante s'en dégage majestueusement : Dieu. Dieu, c'est la notion incompressible. Elle est dans l'homme. Les syllogismes, les querelles, les négations, les systèmes, les religions, passent dessus sans la diminuer. Cette notion, l'ombre tout entière l'affirme. Mais le trouble est sur tout le reste.

... C'est la contemplation suprême, doublée de la suprême méditation. C'est toute la réalité, plus toute l'abstraction. Rien au delà. On se sent pris. On est à la discrétion de cette ombre. Pas d'évasion possible. On se voit dans l'engrenage, on est partie intégrante d'un Tout ignoré, on sent l'inconnu qu'on a en soi fraterniser mystérieusement avec un inconnu qu'on a hors de soi. Ceci est l'annonce sublime de la mort. Quelle angoisse, et en même temps quel ravissement! Adhérer à l'infini, être amené par cette adhérence à s'attribuer à soi-même une immortalité nécessaire, qui sait? une éternité possible, sentir dans le prodigieux flot de ce déluge de vie universelle l'opiniâtreté insubmersible du moi! regarder les astres et

dire : Je suis une âme comme vous ; regarder l'obscurité et dire : Je suis un abîme comme toi !

Et le poète ajoute : « Ces énormités, c'est la Nuit (1). » C'est dans cet Ignoré, c'est dans cette Ombre de l'univers qu'il sentait vivre et se mouvoir

Les êtres inconnus et bons, les providences
Présentes dans l'azur où l'œil ne les voit pas,
Les anges qui de l'homme observent tous les pas,
Leur tâche sainte étant de diriger les âmes
Et d'attiser, avec toutes les belles flammes,
La conscience au fond des cerveaux ténébreux... (2)

Dans la contemplation de l'univers l'intelligence trouve à la fois « son éclipse et sa preuve » (1). L'intelligence est un voile avant d'être un flambeau, et c'est avec son intelli-

(1) *Les Travailleurs de la Mer*, deuxième partie, livre deuxième, V. Rapprocher de ce passage ces lignes des *Misérables* (quatrième partie, livre troisième, III) : « Les éléments et les principes se mêlent, se combinent, s'épousent, se multiplient les uns par les autres, au point de faire aboutir le monde matériel et le monde moral à la même clarté. Le phénomène est en perpétuel repli sur lui-même. Dans les vastes échanges cosmiques, la vie universelle va et vient en quantités inconnues, roulant tout dans l'invisible mystère des effluves, employant tout, ne perdant pas un rêve de pas un sommeil, semant un animalcule ici, émiettant un astre là, oscillant et serpentant, faisant de la lumière une force et de la pensée un élément, disséminée et indivisible, dissolvant tout, excepté ce point géométrique, le moi ; ramenant tout à l'âme atome (*atma*), épanouissant tout en Dieu ; enchevêtrant, depuis la plus haute jusqu'à la plus basse, toutes les activités dans l'obscurité d'un mécanisme vertigineux, rattachant le vol d'un insecte au mouvement de la terre, subordonnant, qui sait ? ne fût-ce que par l'identité de la loi, l'évolution de la comète dans le firmament au tournoiement de l'infusoire dans la goutte d'eau. Machine faite d'esprit. Engrenage énorme dont le premier moteur est le moucheron et dont la dernière roue est le zodiaque. »

(2) *La Légende des Siècles*, LXIII, *Plein Ciel*.

gence que le poète s'écrie, interrompant le discours de a bouche d'ombre :

. . . . . Quel deuil! la bête est peu,
L'homme n'est rien. O loi misérable! ombre! abîme!

★

Voyons ce que répond l'instructeur à cette exclamation douloureuse.

O songeur! cette loi misérable est sublime.
Il faut donc tout redire à ton esprit chétif!
A la fatalité, loi du monstre captif,
Succède le devoir, fatalité de l'homme.
Ainsi de toutes parts l'épreuve se consomme,
Dans le monstre passif, dans l'homme intelligent,
La nécessité morne en devoir se changeant
Et l'âme, remontant à sa beauté première,
Va de l'ombre fatale à la libre lumière.
Or, je te le redis, pour se transfigurer
Et pour se racheter, *l'homme doit ignorer.*
Il doit être aveuglé par toutes les poussières.
Sans quoi, comme l'enfant guidé par des lisières,
L'homme vivrait, marchant droit à la vision.
Douter est sa puissance et sa punition.
Il voit la rose, et nie; il voit l'aurore, et doute.
Où serait le mérite à retrouver sa route,
Si l'homme, voyant clair, roi de sa volonté,
Avait la certitude, ayant la liberté?
Non. Il faut qu'il hésite en la vaste nature,
Qu'il traverse du choix l'effrayante aventure,
Et qu'il compare au vice agitant son miroir,
Au crime, aux voluptés, l'œil en pleurs du devoir;
Il faut qu'il doute, hier croyant, demain impie;
Il court du mal au bien; il scrute, sonde, épie,

Va, revient, et, tremblant, agenouillé, debout,
Les bras étendus, triste, il cherche Dieu partout;
Il tâte l'infini jusqu'à ce qu'il l'y sente;
Alors, son âme ailée éclate frémissante;
L'ange éblouissant luit dans l'homme transparent;
Le doute le fait libre, et la liberté, grand.
La captivité sait; la liberté suppose,
Creuse, saisit l'effet, le compare à la cause,
Croit vouloir le bien-être et veut le firmament,
Et, cherchant le caillou, trouve le diamant.
C'est ainsi que du ciel l'âme à pas lents s'empare.

Dans le monstre, elle expie; en l'homme, elle répare.

Que devons-nous donc entendre par la liberté de l'homme? Si nous avons bien compris la doctrine de *karma*, cette liberté, absolue dans le principe et, pour ainsi dire, en dehors du temps, nous apparaîtra comme seulement relative dans les mondes où les êtres évoluent dans le temps. Un philosophe hindou contemporain, J.-C. Chatterji, a écrit :

> Dans les règnes inférieurs où la Volonté individuelle n'est pas encore développée, l'être est irrévocablement poussé selon la ligne tracée par ses activités antérieures; il est lié par le Destin. Mais la Volonté naissante de l'homme suffit déjà pour changer ce Destin en Liberté, car, dès son apparition, elle lui donne la faculté de modifier à chaque instant la direction résultant du Karma passé.
>
> ... Nous entrevoyons ici la solution du problème troublant, si complexe en apparence, du fatalisme et du libre arbitre. L'opposition de ces deux termes n'est qu'apparente, tous deux sont *relativement* vrais. La nécessité est le partage des êtres qui n'ont point de volonté propre : ils sont fatalement destinés à faire

> certaines choses. Ceux qui ont une volonté peuvent modifier plus ou moins la nécessité selon la force de cette volonté et l'usage qu'ils *savent* en faire. Les Êtres, enfin, en qui la Volonté et la Sagesse sont toutes deux entièrement développées, ceux-là sont totalement libres. Ainsi toutes les solutions si diverses que le problème peut recevoir sont *vraies, chacune à sa place* [1].

Il n'y a donc pas d'autre liberté pour l'homme que de connaître la vérité et, la connaissant, de la « réaliser » dans le monde objectif. Est libre l'homme qui obéit à sa conscience profonde, car sa conscience profonde recèle toute la vérité. Au contraire, toutes les fois qu'un homme cède aux tentations de sa nature animale, il retombe sous la « loi du monstre captif », la fatalité.

Le dernier vers de ce paragraphe est la conséquence même de la théorie de la chute dans les formes inférieures. Plus tard, dans le poème intitulé *Dieu*, le songeur, écoutant mieux son δαίμων, dira à peu près : Dans le monstre l'âme est en germe ; dans l'homme elle éclôt.

★

Dans le paragraphe suivant, Hugo revient sur l'horreur

(1) J.-C. Chatterji (Brâhmacharin Bodhabhikshou), *la Philosophie ésotérique de l'Inde*, VIII.

A ceux qui ignorent tout des doctrines ésotériques nous recommandons la lecture de cet excellent petit livre. Certes, l'ésotérisme chrétien contient tout ce que contiennent les formes plus anciennes de l'occultisme, *avec quelque chose de plus ;* mais il est bon, si l'on veut en connaître les arcanes, de remonter jusqu'aux philosophies vénérables de l'Inde, car c'est aux Hindous de la première civilisation aryenne (pré-védique) que fut donnée par les grands sages appelés rishis l'essence même de ces doctrines.

Dans *l'Inde (sans les Anglais)* (VI, 13) M. Pierre Loti cite un passage du livre de J.-C. Chatterji.

et la laideur du monde physique. Il est curieux de trouver de semblables paroles dans la bouche d'un poète qui a dû beaucoup de ses plus belles inspirations au monde physique lui-même et qui en a si souvent rendu, d'une façon tour à tour exquise et grandiose, les admirables spectacles. C'est que le monde physique n'est pas laid par lui-même : tout dépend du regard qu'on jette sur lui. Certes, la Terre est lugubre si nous pensons qu'elle porte tant d'erreurs et de haines, tant d'injustices. Mais ce ne sont là que des ombres, — des ombres que bien souvent nous avons contribué à créer et par lesquelles nous apprenons à connaître la nature essentielle de la justice, de l'amour et de la vérité. Et d'ailleurs elles disparaîtront aussitôt que la leçon qu'elles étaient chargées de nous enseigner aura été apprise.

> Le devoir de l'obstacle est de se laisser vaincre (1).

Pour qui sait contempler, pour qui sait « lire », toute chose révèle la beauté primitive et divine. Pour celui-là,

> *L'éternel est écrit dans ce qui dure peu;*
> Toute l'immensité, sombre, bleue, étoilée,
> Traverse l'humble fleur, du penseur contemplée;
> On voit les champs, mais *c'est de Dieu qu'on s'éblouit;*
> Le lys que tu comprends en toi s'épanouit;
> Les roses que tu lis s'ajoutent à ton âme.
> Les fleurs chastes, *d'où sort une invisible flamme,*
> Sont les conseils que Dieu sème sur le chemin;
> C'est l'âme qui les doit cueillir, et non la main (2).

(1) *L'Art d'être grand-père*, XVIII, 2.
(2) *Les Contemplations*, livre troisième, VIII.

Pour qui sait voir, il y a de la divinité en toute chose; l'ensemble des choses

Compose en se croisant ce chiffre énorme : DIEU (1).

L'univers physique est pour Hugo une expression de l'univers spirituel.

★

Passons sur le paragraphe suivant où, en d'étonnantes images, nous voyons les âmes perverses tomber de tous les astres sur la Terre. Du point de vue de l'occultisme, cette théorie n'est juste que dans des cas tout à fait particuliers, car il est dit que chaque planète est le champ d'une évolution spéciale et doit donner sa propre floraison d'âmes. Ce n'est d'ailleurs là qu'un détail de cette formidable cosmogonie.

Jusqu'ici, nous n'avons rencontré dans ce poème aucune vaste envolée lyrique. Les vers, merveilleusement expressifs et lumineux, sont, dit justement Guyau, « le modèle de la poésie philosophique. Exacte en ses formules et cependant colorée, ce n'est plus une traduction, c'est une incarnation d'idées, où la vie vient du dedans pour éclater au dehors (2). » Mais l'œuvre d'un poète en qui le cœur et l'esprit étaient aussi étroitement unis ne pouvait se terminer ainsi, sans quelque magnifique effusion. Victor Hugo s'est bien des fois élevé contre les philosophies dont

(1) *Les Contemplations*, livre troisième, VIII.

(2) Guyau: *l'Art au point de vue sociologique*, deuxième partie, III, 3.

l'unique but est de satisfaire les aspirations de l'intelligence, car, dit-il,

> L'homme est un point qui vole avec *deux* grandes ailes,
> Dont l'une est la *pensée* et dont l'autre est l'*amour* [1].

Nous lisons dans *les Misérables* (deuxième partie, livre septième, VI) :

> Voir et montrer, cela même ne suffit pas. La philosophie doit être une énergie; elle doit avoir pour effort et pour effet d'améliorer l'homme. ... Tendre la pensée à la soif des hommes, leur donner à tous en élixir la notion de Dieu, *faire fraterniser en eux la conscience et la science* [2], les rendre justes par cette confrontation mystérieuse, telle est la fonction de la philosophie réelle. *La morale est un épanouissement de vérités.* Contempler mène à agir. L'absolu doit être pratique. Il faut que l'idéal soit respirable, potable et mangeable à l'esprit humain. C'est l'idéal qui a le droit de dire : *Prenez, ceci est ma chair, ceci est mon sang. La sagesse est une communion sacrée.* C'est à cette condition qu'elle cesse d'être un stérile amour de la science pour devenir le mode un et souverain du ralliement humain, et que de philosophie elle est promue religion.
>
> *La philosophie ne doit pas être un encorbellement bâti sur le mystère pour le regarder à son aise, sans autre résultat que d'être commode à la curiosité.*

---

(1) *Les Quatre Vents de l'Esprit*, III, 48.

(2) « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme », lisons-nous dans Rabelais (*la Vie de Gargantua et de Pantagruel*, livre second, chapitre VIII).

Hugo n'a jamais été de ces penseurs qui « oublient d'aimer » et à qui la vue du soleil fait négliger la souffrance universelle (1). Son cœur est un immense réservoir de pitié pour les souffrants, pour les méchants, pour tous les « misérables ». Aussi est-ce d'espérance et de miséricorde que sont pleines les dernières paroles de la bouche d'ombre.

Hugo, — et c'est là ce qui donne à son œuvre une telle force et ce qui fait aussi, hélas! qu'il n'est plus guère compris de nos jours, — Hugo, comme l'esprit celtique dont il fut le porte-parole, a toujours été un affirmateur. Par l'affirmation, par la foi, aussi par la joie et l'amour, il savait qu'on pouvait créer un monde nouveau sur les ruines de l'ancien. Dieu, ici-bas, semble douteux;

> Mais moi, le croyant de l'aurore,
> Je forcerai bien Dieu d'éclore
> A force de joie et d'amour (2)!

Et, ailleurs, se dégageant de sombres et douloureuses pensées, il s'écrie :

> Ne doutons pas. Croyons. Emplissons l'étendue
> De notre confiance, humble, ailée, éperdue.
> *Soyons l'immense Oui.*
> Que notre cécité ne soit pas un obstacle;
> A la création donnons ce grand spectacle
> D'un aveugle ébloui.
>
> Car je vous le redis, votre oreille étant dure :
> *Non est un précipice.* . . . . . (3)

(1) *Les Misérables*, cinquième partie, livre premier, XVI.

(2) *L'Art d'être grand-père*, XVIII, 5.

(3) *Les Contemplations*, livre sixième, VI. On lit aussi dans *les Misérables* (deuxième partie, livre septième, VI) : « ... Aucune voie n'est ouverte pour la pensée par une philosophie qui fait tout aboutir au

★

Donc, rien ne pouvant anéantir l'indivisible Dieu qui est au cœur de tout être et, d'ailleurs, le temps n'étant qu'illusion, un jour viendra nécessairement où tous les êtres s'en reviendront « vers l'étoile éternelle (1) ». Que dis-je? ils n'ont jamais cessé, même ceux d'entre eux qui paraissent le plus déchus, d'être essentiellement Dieu. N'y a-t-il pas des moments de repos dans la nature elle-même où toutes choses semblent déjà pardonnées?

Parfois on voit passer dans ces profondeurs noires
Comme un rayon lointain de l'éternel amour...

Rien de plus beau que ce chant d'apaisement qui sort de la bouche d'ombre, si ce n'est peut-être celui qui termine tout le recueil des *Contemplations*, et qui commence par ces vers :

Paix à l'ombre! Dormez! dormez! dormez! dormez!
Êtres, groupes confus lentement transformés!
Dormez, les champs! dormez, les fleurs! dormez, les tombes!
Toits, murs, seuils des maisons, pierres des catacombes,
Feuilles au fond des bois, plumes au fond des nids,
Dormez! dormez, brins d'herbe, et dormez, infinis (2)!

Mais rien de plus beau assurément que les dernières strophes du poème que nous venons de parcourir. Et que d'images, que d'expressions inouïes!

---

monosyllabe Non. ... *Il n'y a pas de néant.* Zéro n'existe pas. Tout est quelque chose. Rien n'est rien. L'homme vit d'affirmation plus encore que de pain. »

(1) *La Légende des Siècles*, LV.

(2) *Les Contemplations*. — *A celle qui est restée en France.* Dans beaucoup de poèmes de Hugo, notamment dans *Éclaircie des Contemplations*, livre sixième, X, on retrouve ce sentiment d'apaisement universel, mais sans la note tragique.

Les bonnes actions sont les gonds invisibles
De la porte du ciel.

... Quand, devant Jéhovah,
Un vivant reste pur dans les ombres charnelles,
La mort, ange attendri, rapporte ses deux ailes
A l'homme qui s'en va.

. . . . . Quiconque est juste
Travaille au paradis.

... Le sombre univers, froid, glacé, pesant, réclame
La sublimation de l'être par la flamme,
De l'homme par l'amour.

Déjà, dans l'océan d'ombres que Dieu domine,
L'archipel ténébreux des bagnes s'illumine;
Dieu, c'est le grand aimant;
Et les globes, ouvrant leur sinistre prunelle,
Vers les immensités de l'aurore éternelle
Se tournent lentement.

... La clarté montera dans tout comme une séve...

... Ils viendront! ils viendront! tremblants, brisés d'extase,
Chacun d'eux débordant de sanglots comme un vase,
Mais pourtant sans effroi;
On leur tendra les bras de la haute demeure,
Et Jésus, se penchant sur Bélial qui pleure,
Lui dira : C'est donc toi!

Et vers Dieu par la main il conduira ce frère;
Et, quand ils seront près des degrés de lumière
Par nous seuls aperçus,
Tous deux seront si beaux, que Dieu dont l'œil flamboie
Ne pourra distinguer, père ébloui de joie,
Bélial de Jésus!

Tout sera dit. Le mal expirera; les larmes
Tariront; plus de fers, plus de deuils, plus d'alarmes;
L'affreux gouffre inclément
Cessera d'être sourd, et bégaiera : Qu'entends-je?
Les douleurs finiront dans toute l'ombre; un ange
Criera : Commencement!

*

En résumé, et si nous négligeons certains détails difficiles à concilier avec l'enseignement ésotérique, la bouche d'ombre expose, dans une forme claire, précise, magnifique et moderne, — car les questions métaphysiques sont posées par elle comme les pose la pensée moderne, — la bouche d'ombre expose, dis-je, les quatre grandes vérités qui ont toujours constitué le fond de la science occulte et ont été exprimées partiellement, suivant les besoins des époques et des peuples, dans toutes les grandes religions du monde : 1° l'existence de vastes hiérarchies spirituelles évoluant dans les mondes objectifs; 2° l'universelle loi de *karma*, dont l'idée domine le poème entier; 3° la double nature de l'homme; 4° enfin, le retour à la beauté primitive, à l'originelle pureté.

***

J'ai dit que certaines idées d'origine extérieure à lui-même, non directement inspirées par son δαίμων, ont été plus tard abandonnées par le grand songeur. Il serait plus exact de dire que, dans une révélation plus complète, Hugo assimila mieux tous les enseignements de son génie et cessa de les déformer par des idées préconçues, héritages ou souvenirs d'anciennes doctrines exotériques.

Cette nouvelle révélation, cette seconde initiation, forme le sujet du poème qui a pour titre *Dieu*. Nous reconnaîtrons sans peine, en étudiant ce poème, que le δαίμων de Victor Hugo exposait à son disciple la plus pure doctrine ésotérique, — celle dont, depuis une trentaine d'années, les grandes lignes ont été graduellement découvertes aux hommes, mûrs enfin pour un semblable enseignement.

En général, on considère *la Légende des Siècles* comme le chef-d'œuvre de Hugo ; et l'on a raison, car, assurément, au-dessus des *Contemplations*, des *Châtiments*, de *Dieu*, des *Misérables*, des *Travailleurs de la Mer*, elle est une des toutes premières merveilles du monde intellectuel ; mais on oublie trop que, suivant l'idée du poète, elle forme une trilogie avec deux autres importants poèmes, *la Fin de Satan* et *Dieu*. Tout lettré, s'il ne l'admire pas toujours, connaît du moins *la Légende des Siècles ; la Fin de Satan* et *Dieu* sont plus ignorés. Peut-être faut-il en chercher la raison dans ce fait que les critiques littéraires, vite effrayés de toute métaphysique dépassant l'enseignement scolastique, ne se sont guère inquiétés d'ouvrages de cet ordre, se contentant d'adopter paresseusement la formule imbécile, consacrée pour un temps par Brunetière, Faguet et Jules Lemaître : Victor Hugo ne pense pas, il n'a jamais cherché que des thèmes pour ses improvisations brillantes. D'autre part, il est généralement admis que la poésie ne doit pas se mêler de philosophie, que seules lui conviennent les douces rêveries, les molles élégies, les descriptions, l'expression des sentiments tendres, ou alors l'épopée, la satire. On oublie que les plus grands philosophes du monde ont aussi compté parmi les plus grands poètes, aux temps bienheureux où la pensée ne s'était pas encore séparée du cœur. Je sais bien que notre civilisation occidentale a changé

toutes choses; mais le jour n'est peut-être pas loin, — tout semble l'annoncer, — où, le cœur et l'esprit s'unissant de nouveau, la poésie reprendra sa vraie place dans les sociétés humaines. Qui sait si, alors, chacun à son rang, Hugo, Lamartine, tel prosateur comme Michelet, ne seront pas considérés comme les grands précurseurs de l'ère nouvelle ?

Avant d'aborder le troisième des poèmes qui la composent, jetons un coup d'œil général sur l'ensemble de la trilogie voulue par Hugo.

Dans la préface à la première série publiée de *la Legende des Siècles*, le poète nous dit

> qu'il a esquissé dans la solitude une sorte de poème d'une certaine étendue où se réverbère le problème unique, l'Être, sous sa triple face : l'Humanité, le Mal, l'Infini; le progressif, le relatif, l'absolu; en ce qu'on pourrait appeler trois chants, *la Légende des Siècles, la Fin de Satan, Dieu.*

En effet, dans chacun des trois « chants » nous trouvons la même idée, vue sous trois angles différents. *La Légende des Siècles*, selon les propres paroles de Hugo, c'est

> l'épanouissement du genre humain de siècle en siècle, l'homme montant des ténèbres à l'idéal, la transfiguration paradisiaque de l'enfer terrestre, *l'éclosion lente et suprême de la liberté,* droit pour cette vie, responsabilité pour l'autre; une espèce d'hymne religieux à mille strophes, ayant dans ses entrailles une foi profonde et sur son sommet une haute prière; le drame de la création éclairé par le visage du créateur... (1)

(1) *La Légende des Siècles*, préface à la première série. Il va sans dire que nous devons lire *la Légende des Siècles* sous sa forme définitive, c'est-à-dire les trois séries fondues en une seule.

La Fin de Satan s'empare du même sujet, mais, tandis que *la Légende des Siècles* chante le progrès de l'humanité tout entière en des poèmes épiques de longueurs diverses, entrecoupés de chants lyriques grandioses, *la Fin de Satan* fait au mythe une place beaucoup plus large. C'est, comme dans les antiques poèmes de l'Inde, comme dans Hésiode et dans Eschyle, l'histoire du genre humain enchâssée dans un mythe. Satan est l'esprit même du monde objectif, l'ange des ténèbres extérieures, l'ombre de Dieu, auquel il s'est opposé dans son désir de se connaître. Une forme limitée étant indispensable à toute connaissance positive, il s'est englouti dans la matière, où il est devenu la grande puissance négative, le « mal ». Mais, la bouche d'ombre nous l'a enseigné, rien n'est « hors de Dieu complètement », et toute séparation d'avec lui ne peut être qu'illusoire, car, comme Satan lui-même le dit ici,

> . . . l'essence de Dieu, c'est d'aimer. L'homme croit
> Que Dieu n'est comme lui qu'une âme, et qu'il s'isole
> De l'univers, poussière immense qui s'envole
> Mais moi, l'ennemi triste et l'envieux moqueur,
> Je le sais. Dieu n'est pas une âme, c'est un cœur.
> Dieu, *centre aimant du monde*, à ses fibres divines
> Rattache tous les fils de toutes les racines,
> Et sa tendresse égale un ver au séraphin :
> Et c'est l'étonnement des espaces sans fin
> Que ce cœur, blasphémé sur terre par les prêtres,
> Ait *autant de rayons que l'univers a êtres*.
> Pour lui, créer, penser, méditer, animer,
> Semer, détruire, faire, être, voir, c'est aimer.
> Splendide, il aime, et c'est par reflux qu'on l'adore (1).

(1) *La Fin de Satan*, — *Hors de la Terre*, IV.

Satan ne peut donc être que Dieu, lui aussi ; il est *Deus inversus*. Comme il tombait dans l'abîme, au bord du gouffre une des plumes de ses ailes est restée accrochée, et cette plume, sous le regard animateur de Dieu, devient un ange, l'ange Liberté, qui, le jour venu, délivrera Satan et, avec lui, le monde.

> Dieu me fit Liberté ; toi, fais-moi Délivrance (1) !

s'écrie cet être, qui doit son existence à la double « paternité sublime » de Satan et de Dieu ; et, après que Satan, tour à tour rebelle et suppliant, telle l'âme humaine, a gémi vers Dieu :

> Grâce ! pardonne-moi ! rappelle-moi ! prends-moi !
> Grâce !
> Ne sens-tu pas qu'*il faut* que toute chaîne
> Se rompe, et que le mal finisse, et que la haine
> S'éteigne, évanouie en ta sérénité (2) ?

quand le temps de l'épreuve est révolu, Dieu « efface la nuit sinistre » et fait du sombre archange renaître le

---

(1) *La Fin de Satan*. — *Hors de la Terre*, III, 2.

(2) *Ibidem*, *Hors de la Terre*, III, 1. Notons que, si *la Fin de Satan*, restée inachevée, manque quelque peu d'unité, le poète n'a cependant rien écrit de plus beau que les quatre parties où l'action se passe « hors de la terre », ayant de plus admirable, notamment, que les trois derniers vers cités. Ce ne sont pas les mots qui en font la splendeur inouïe : c'est le rhythme. Trois mots sont mis en évidence par le rhythme, — relat par-dessus l'hémistiche ou sur le vers suivant, — les mots *se rompe*, *finisse*, *s'éteigne* ; on dirait trois appels à la délivrance. La troisième fois, l'appel est entendu, et le rhythme, au lieu de s'arrêter, comme précédemment, devant quelque mur invisible, se prolonge enfin et meut se perdre dans l'infinie sérénité de Dieu.

« Lucifer céleste », dispensateur de la connaissance et de la beauté (1).

***

Des deux premiers poèmes de la grande trilogie hugolienne, le premier, *la Légende des Siècles*, est donc plus spécialement épique, le deuxième, *la Fin de Satan*, surtout mythique.

Le troisième poème, *Dieu*, est presque uniquement lyrique et mystique. L'âme, ici, parle en son propre nom, nous conte sa propre histoire, ses initiations successives au mystère de la divinité, et nous fait assister à l'éclosion graduelle, à la divinisation de son moi. Ici, plus de support terrestre : l'âme du songeur se meut dans un espace abstrait, qui est sa propre pensée.

*

Tout d'abord, le poète rencontre une légion d'esprits, collectivement appelée Humanité, qui l'accueille favorablement et qui le questionne.

Que demandes-tu ? parle. . . . . .

Et cet être « moyen », qui est « Tous, l'ennemi mysté-

(1) Dieu se nommant Bonté, tu t'appelais Beauté,
dit à Satan l'ange Liberté (*Hors de la terre*, III, 2). Lucifer est pour les Rose-Croix l'ange déchu de la planète Vénus, centre du mystère de la sexualité, qui trouve l'amour dans la connaissance, et sa chute est pour eux un symbole de la déchéance du pouvoir créateur, souillé par l'égoïsme des plaisirs sensuels. Captif à l'intérieur de la Terre, Lucifer remontera jusqu'à son astre le jour où plus rien ne souillera les joies fécondes de l'amour.

rieux de Tout », offre au poète les merveilles sans nombre du monde physique. Mais le songeur répond :

Non, rien de tout cela.
— Que demandes-tu?
— Lui.
— Hein? dit l'esprit.
Et tout disparut. . . . .

Cependant, après un grand éclat de rire, l'Humanité se montre de nouveau, fantôme « dilaté par l'infini », —

Et des formes, sortant du monstre, me parlèrent.

Cette sorte de prologue et tout ce que disent ensuite les voix de l'Humanité forment la première partie du poème, *Ascension dans les ténèbres*. Il est impossible de noter toutes les expressions, toutes les images qui éclatent, fusent, sonnent, ricanent, gémissent, dans cette extraordinaire symphonie. On se croit dans une forêt magique où chaque feuille d'arbre donne sa note et sa syllabe. Parmi les plus belles pages, je veux citer celle qui commence par ce vers :

Et d'abord de quel Dieu veux-tu parler? Précise [1].

Est-ce, demande la voix moqueuse, du Dieu de Rome, « espèce d'empereur »? ou du Dieu « bon vivant » qui hante les cabarets? ou du Dieu majestueux et « bien né » qui « monte à Versailles aux carrosses du roi »? ou du Dieu « militaire »? ou du Dieu « jugeur »?

(1) Chose utile, en effet, car le sens du mot Dieu est trouble. Rien de plus sot que la question : Croyez-vous en Dieu? Relire, dans *l'Année terrible*, le poème intitulé *A l'évêque qui m'appelle athée* (Novembre, IX).

Tous ces Dieux, quel que soit le nom dont on les nomme,
Sont tout, excepté Dieu. . . . . .

Notons encore ce passage admirable :

Tais-toi! Ce nom déborde, inouï, réfractaire,
Quelque être que ce soit, au ciel et sur la terre !

passage où se trouvent ces vers :

Le printemps et l'automne et l'hiver et l'été
Sont quatre accents divers de ce grand nom qui gronde;
La syllabe du vent n'est pas celle de l'onde;
Chaque être dit la sienne et la murmure à part,

aucune créature ne pouvant prononcer intégralement

Ce nom mystérieux, énorme, illimité... (1)

Puis encore, notons le paragraphe suivant, où il est dit :

Tu ne le vaincras pas! Quand même tu serais
Une espèce d'esprit des monts et des forêts,
Un cœur sentant en soi la nature bruire,
Un homme traversé par une énorme lyre!

Et enfin les pages sur la puissance créatrice d'une goutte d'eau.

Le songeur ne se laisse point intimider par ces conseils pleins de pitié ou de raillerie. Il s'écrie :

Quoi! tout aboutirait à du néant suprême!
... L'aurore, ô cieux profonds, serait une ironie!
. . . . . Cela ne se peut pas!

---

(1) Nous lisons cependant dans *les Quatre Vents de l'Esprit* (III, 48) :

Tous les objets créés, feu qui luit, mer qui tremble,
Ne savent qu'à demi le grand nom du Très-Haut.
Ils jettent vaguement des sons que seul j'assemble;
Chacun dit sa syllabe, *et moi je dis le mot.*

*

Le poète, ayant ainsi vaincu l'esprit humain que limite la raison terrestre, aborde successivement tous les degrés de l'initiation et va des ténèbres de la négation (l'athéisme) à la clarté de l'affirmation raisonnable (le rationalisme), puis, de là, jusqu'à une conception « qui n'a pas encore de nom » et qui unit en elle toutes les opinions contraires. Ces révélations successives constituent la deuxième partie du poème.

Chaque degré est représenté par un être allégorique qui a tout d'abord l'aspect d'un point noir semblable à une mouche.

Le poète rencontre en premier lieu une chauve-souris, porte-parole de l'athéisme.

> Quand donc serai-je hors de l'ombre ? . . . . .

s'écrie-t-elle. Pour elle, tout n'est qu'une lugubre confusion; on ne peut rien savoir, rien dire; le monde n'est qu'un immense champ de bataille livré au hasard. Je suis allé, dit l' « oiseau »,

> Jusqu'au fond de cette ombre. Et je n'ai vu personne.
> ... Dans cette obscurité, personne ne dit : Moi !
> ... Ni volonté, ni loi, ni pôles, ni milieu;
> Un chaos composé de néants; — pas de Dieu.
> ... J'entends crier en bas : Jéhovah, Christ, Allah !
> Tout n'est qu'un sombre amas d'apparitions folles ;
> Rien n'existe; et comment exprimer en paroles
> La stupéfaction immense de la nuit ?
> ... Si quelque chose vit, ce n'est pas encor né.
> ... Le monde est à tâtons dans son propre néant.

★

Le songeur laisse passer cette forme et, s'élevant, rencontre un hibou, le scepticisme, qui s'écrie :

. . . . . QUELQU'UN est là. J'ai senti remuer.
... Quelqu'un est là. Mais qui? . . . . . .
. . . . . Je guette Dieu !

Dieu! D'où vient une telle idée, si difficile à saisir, si difficile à garder ?

On sent de toutes parts des fuites d'infini.

Le hibou attend, ne sachant ce qui va naître, l'aube ou le soir, et oscille sans cesse entre le désespoir et la foi. Des blancheurs passent dans l'ombre. Mais à quoi bon toutes choses?

Qu'est-ce que le destin? qu'est-ce que la nature?
N'est-ce qu'un même texte en deux langues traduit?

Tout « hésite » et sans cesse « se dément ». Pourtant il semble bien par moments qu'il y ait « dans cette masse informe et frémissante comme un besoin d'hymen et de paix ». Et puis, à d'autres moments, on a l'impression, tant toute chose semble dénuée de pensée, que

L'être éternel est fait d'atomes idiots.

N'y a-t-il pas aussi le Mal, qui « nie » Dieu? Hermès est venu et a dit des choses assez surprenantes; mais il est passé. Et, depuis cela, on dirait que « la nuit punit de vouloir la connaitre ». Hermès a dit : Cherche ! Et le hibou cherche avec un désespoir acharné.

Oh! percer la matière horrible d'outre en outre!
... Oh! serais-je tout seul dans l'infini hideux?

*

Cet oiseau passe à son tour et fait place au corbeau, le manichéisme, qui dit : « Ils sont deux. » Viennent alors des pages saisissantes sur la dualité de toute chose. Partout on trouve Arimane en lutte avec Ormus, l'ombre en contestation avec le jour. Le monde n'est qu'une guerre perpétuelle, ininterrompue, et le hasard domine les deux combattants.

. . . Tout grandit en grâce, en puissance, en vertu,
Ou dans le flot du mal tout naufrage et tout sombre,
Selon que le hasard, roi de la lutte sombre,
Précipite Arimane ou voile Ormus terni,
Et fait pencher, au fond du livide infini,
L'un ou l'autre plateau de la balance énorme.

Que sortira-t-il de cet effroyable duel? Hélas! tout fait prévoir qu'un jour, pendant qu'Ormus dormira, Arimane viendra

De ce crâne éternel arracher les étoiles;

et, le lendemain, le monde se réveillera aveugle.

*

Mais le songeur continue son ascension. Un vautour se présente, qui figure le paganisme aux divinités multiples. Rien de plus beau que ce tableau de la nature formidable, impudique et farouche, appelant à elle toutes les bêtes, tous les esprits,

L'ours, l'hyène et le tigre et la louve échauffée,
Et, derrière ce groupe affreux, le pâle Orphée!

... Elle chante, appuyant à sa hanche écaillée
Ses coudes de branchage et ses mains de feuillée :
— Viens! je suis la Nature! — Et, charmés, palpitants,
Vaincus, de tous les points du monde en même temps,
Les bergers, les songeurs, les voyeurs, les colosses,
Les mornes dieux de l'Inde aux têtes de molosses,
Les lourds typhons d'en bas, le peuple hydre et géant,
Pullulant, fécondant, multipliant, créant,
Frémissant d'approcher peut-être de leur mère,
Fixent leurs fauves yeux sur l'obscène chimère!
Et l'écume embrassant le roc sauvage et brut,
Les baisers de l'orage et des vagues en rut
L'entourent, et son souffle émeut la bête immonde,
Et sans cesse, à jamais, dans l'air, la flamme et l'onde,
A travers l'éternelle et livide vapeur,
La prunelle des nuits regarde avec stupeur,
Et l'ouragan flagelle et l'océan caresse
La prostitution de la sombre déesse.

Nul comme Victor Hugo n'a communié avec la nature, nul comme lui n'a senti battre dans ses artères l'amoureuse pulsation de la vie. Relisez les pages dionysiaques de *William Shakespeare* (livre cinquième, II) qui commencent ainsi : « Non, tu n'es pas fini. Tu n'as pas devant toi la borne, la limite, le terme, la frontière »; relisez, dans le dernier chapitre des *Travailleurs de la Mer*, l'adorable page sur le printemps naissant, et les deux premiers livres des *Contemplations*, — intitulés *Aurore* et *l'Ame en fleur* (1), — ainsi que *Mugitusque boum*, dans le cinquième livre, et, dans *la Légende des Siècles*, *la Terre*, *le Sacre de la Femme*,

(1) Et, par-dessus tout peut-être, dans le premier livre, la pièce XXI, en laquelle palpite toute la vie féconde de la nature. Du dernier chapitre des *Travailleurs de la Mer* rapprocher le chapitre XVI du livre premier de la cinquième partie des *Misérables*.

Booz endormi, *le Satyre*... Quel poète unit jamais à christianisme plus profond plus magnifique paganisme? Que celui-ci est bien le verbe de l'âme celtique et, comme Merlin, le fils de la terre et du ciel!

La nature, immonde et splendide, exécrable et adorable, peuplée des dieux passionnés de l'imagination humaine! Car chacun des dieux païens fut tout d'abord, dans la pensée des sages, la représentation d'une idée pure, vivante, un rayon de la totale divinité; mais, peu à peu, les hommes, déchus de leur pureté primitive, ne se sont plus attachés qu'à l'ombre des dieux. Ainsi, Jupiter, la volonté organisatrice, est devenu la capricieuse tyrannie; Mercure, la sagesse qui pratiquait l'échange des pensées, est tombé au rang du marchand frauduleux; Vénus, l'amour créateur, s'est muée en sensualité destructrice; Saturne, la conscience individuelle, n'a plus été que l'égoïsme replié sur soi-même; Mars, la force de résistance, l'abnégation, s'est transformé en conquérant cruel et inexorable... Quand de tels dieux disparaîtront-ils de la conscience humaine? quand feront-ils place aux grandes vérités vivantes (1)? Le vautour ne le sait pas. Toutefois, dit-il,

Orphée en me quittant m'a dit cette parole :

Être ailé, l'aile monte aux cieux. Rappelle-toi
» Que vouloir est la force et qu'atteindre est la loi.
» L'obstacle est là; sans doute il attend qu'on le brise.
Ce qu'a fait Promethée est fait; la flamme est prise.

---

(1) Cf. *le Satyre*, dans *la Légende des Siècles* (XXII) :

Dieux, vous ne savez pas ce que c'est que le monde
Dieux, vous avez vaincu, vous n'avez pas compris.
Vous avez au-dessus de vous d'autres esprits,
Qui, dans le feu, la nue, et l'onde et la bruine,
Songent, en attendant votre immense ruine.

» Elle est sur terre ; elle est quelque part ; l'homme peut
» La retrouver ; grandir, vivre, exister, s'il veut !
» ... S'il se souvient qu'il peut, puisque l'idée a lui,
» Allumer quelque chose en lui de plus que lui... »

La flamme ravie par Prométhée est le moi individuel et intelligent, nous dit la sagesse ésotérique. Si l'homme libère ce moi du lien des désirs inférieurs, s'il en fait le maître sage et puissant de son âme, il échappera à la « loi du monstre captif » dont nous a parlé la bouche d'ombre, pour devenir l'être surnaturel qu'il est en puissance.

★

Et cette forme de la pensée s'efface à son tour. Elle est remplacée par le mosaïsme, qui a pour figure un aigle.

Comme lorsque la lune au fond des brouillards sombre,
Une vague lueur flottait, l'immensité
Blanchissait . . . . . .
... Le vide était moins noir et le vent moins mauvais.

L'aigle raille ceux qui disent : Il n'est pas ! ils sont deux ! ils sont mille ! Non, s'écrie-t-il,

. . . . . il est seul. Seul, vous dis-je !

L'aigle a suivi Moïse sur le sommet du Sinaï, il a vu Dieu, et cette vision l'a laissé pour toujours ébloui. Sa doctrine est dure comme celle de tous les fanatiques qui rejettent *a priori* tout ce qui n'est pas leur croyance limitée. L'aigle a surtout été frappé de la grandeur, de la puissance de Jéhovah, qui dans sa main

. . . prend Léviathan comme on prend un oiseau !

Dans sa sphère, cependant, l'aigle a des vues profondes; ainsi, il sait que

Le temps sans fin était avant le temps qui passe;
Avant le monde immense était l'immense espace [1];
Avant tout ce qui parle était ce qui se tait;
Avant tout ce qui vit le possible existait;
L'infini sans figure au fond de tout séjourne.

Et il sait aussi que Dieu tour à tour veille et dort.

. . . . . La durée, ainsi qu'une couleuvre,
Se roule et se déroule autour de lui.

(Ce serpent ne rappelle-t-il pas curieusement celui de *la Genèse*, Satan, l'esprit des mondes qui évoluent à travers la succession des âges?)

Son œuvre,
C'est le monde; il l'a fait; l'œuvre faite, il s'endort.

Alors partout s'épand comme une nuit de mort
Où les créations flottent abandonnées.
Après avoir dormi des millions d'années,
L'être incommensurable à qui rien n'est pareil,
Dont l'œil en s'entr'ouvrant luit comme le soleil,
Se réveille au milieu d'une extase profonde
Et de son premier souffle il crée un nouveau monde,
Création splendide, univers lumineux,
Où l'atome étincelle, où se croisent des feux,
Clair, vivant, traversé par des astres sans nombre,
Qui tourbillonne autour de sa bouche dans l'ombre.
Et puis il se rendort, et ce monde s'en va.

(1) Les occultistes considèrent l'espace, — l'espace « immense », sans dimensions, — comme l'origine, le « Père-Mère » des mondes. C'est le Chaos des anciens, qui contient en soi Ouranos et Gaïa, l'esprit et la matière, le sujet et l'objet.

Ceci rappelle la doctrine hindoue « des Jours et des Nuits de Brahmâ », doctrine qui n'est elle-même qu'un reflet de la sagesse ésotérique. En effet, l'énergie une est tour à tour active et dormante, et l'évolution se fait par cycles alternatifs de repos et d'activité. Mais l'aigle, cinquième degré de l'initiation, ne dépassant pas encore les formes objectives, ne peut saisir le lien profond de parenté qui unit entre elles ces manifestations séparées et successives de la puissance créatrice, lien sans lequel toute vie devient cependant illusoire, inutile. La notion de la continuité de la vie sous les apparences changeantes ne naîtra dans l'âme qu'à un degré supérieur d'initiation.

Donc,

Un monde évanoui, qu'importe à Jéhova?
Il est. Lui seul existe, et l'homme est un fantôme.
Pas plus que le soleil ne s'occupe du chaume
Après la moisson faite et les épis coupés,
L'être ne prend souci des mondes dissipés.

Et l'aigle, parlant toujours de Dieu, ajoute cette étonnante parole :

Il dit : Je suis. C'est tout. C'est en bas qu'on dit : J'ai.
L'ombre croit posséder, d'un vain songe animée,
Et tient des biens de cendre en des doigts de fumée.
Dieu n'a rien, étant tout . . . . . .

★

Nouvelle transformation : l'aigle disparaît, et le poète aperçoit un griffon. Cet être est le porte-parole du christianisme, — non pas du christianisme universel et pur enseigné par le Christ, mais du christianisme tel que les hommes l'ont compris, en l'altérant. L'aigle ne venait que

du Sinaï; le griffon vient du Golgotha; et « Christ en sait plus que Moïse », parce qu'il s'est sacrifié. Le griffon reproche à l'aigle de ne voir en Dieu qu'un maître indifférent et qui n'a point donné l'immortalité à l'âme humaine. Car, dit-il,

> Dieu, le monde étant fait, reconnut que cela
> N'était rien, puisque rien n'y disait : Me voilà;
> Puisque rien n'y pensait et n'y parlait; de sorte
> Que la création en naissant était morte.
>
> Or l'incréé voulut engendrer l'immortel.
>
> Il fit l'âme, et la mit dans l'homme, son autel.

Ceci est absolument conforme à la doctrine ésotérique : l'être ayant évolué de forme en forme, depuis la matière minérale brute jusqu'à l'animal hautement organisé, et atteignant enfin la forme humaine, l'âme intelligente, individuelle, naît en lui et constitue dès lors le lien entre la forme matérielle, — composée du sentiment développé par la bête, de l'énergie vitale développée par la plante, des réactions chimiques développées par le minéral, — et l'esprit, qui en toutes choses est à l'état latent et qui va maintenant pouvoir se développer grâce à l'activité intelligente et libre du moi *(karma)*. Malheureusement, Adam, ivre d'être seul à posséder une âme, dérobe la science avant d'avoir dompté sa nature animale et, dirigé par le seul désir, tombe d'erreur en erreur. « Depuis ce jour-là, »

> Sous la faute d'Adam tout le genre humain plie.
> ... L'enfantement du mal déchire le flanc d'Ève,

et tous les maux sont sur la terre, tandis qu'au-dessous,

> L'enfer éternel guette et s'ouvre, vaste embûche.

Car le griffon s'en tient à l'interprétation exotérique des écritures chrétiennes et admet l'irrévocable opposition du ciel et de l'enfer. Cependant,

> Dieu pense, et la douleur lentement le désarme.
> Dieu s'appelle pardon, l'homme se nomme larme;
> *Dieu créa la pitié le jour où l'homme est né.*
> ... Le pardon dit tout bas à l'homme : Recommence,
> Redeviens pur. Remonte à ta source. Essayons.
> Rentre au creuset. Ton Dieu t'offre dans les rayons,
> Pour refaire ton âme obscurcie et difforme,
> Le cercueil, ce berceau de la naissance énorme.

Ces vers ne semblent-ils pas contenir le premier germe, bien faible encore, de la doctrine des incarnations successives? En tous cas,

> Pour que la peine tombe immuable et tardive,
> Il faut du dernier cri l'horrible récidive...

La pitié de Dieu est donc presque illimitée. Pour sauver l'humanité, condamnée par ses fautes à errer lamentablement dans les ténèbres extérieures, le Fils de Dieu, son Verbe, est venu sur la terre; et il a enseigné aux hommes, par l'exemple de sa vie, que seul le sacrifice peut donner la vie éternelle.

> Les routes des vivants, hélas! ne sont pas sûres,
> Mais Christ, sur le poteau du fatal carrefour,
> Montre d'un bras la nuit et de l'autre le jour!

Ce « fatal carrefour » est bien connu des étudiants de la sagesse ésotérique. L'homme, au cours de son évolution, rencontre un moment où il lui faut définitivement choisir. Si, tel Hercule, il choisit le sentier du devoir et du renoncement, il marchera d'épreuve en épreuve jusqu'au bûcher

suprême, — le Golgotha chrétien, — qui le délivrera de sa forme mortelle et fera de lui un dieu; si, au contraire, il prend le sentier de l'égoïsme et de la volupté, il perdra, par une lente régression, tous les pouvoirs qu'il a acquis d'âge en âge et, réduit à l'état passif d'où il est parti, devra recommencer dans un cycle ultérieur toute sa longue et pénible évolution. C'est là l'un des sens ésotériques de la damnation. Le Christ est l'esprit de vie, la lumière sur le sentier, la sagesse qui éclaire l'entrée des deux voies. Mystiquement, il habite dans le cœur de tout être, attendant d'y pouvoir naître enfin, comme, historiquement et mythiquement, il est né dans l'humble étable, parmi les bergers et les animaux qui sont les pensées douces et les désirs soumis, entre Marie et saint Joseph, images des deux principes, féminin et masculin, de la divinité, et adoré par les rois-mages, les grands initiés qui ont reconnu en lui l'idéal suprême auquel se rattachent tous les idéals, quelque éloignés que soient leurs points de départ.

Le griffon a les expressions les plus heureuses pour glorifier

> Ce grand Dieu du pardon sur la terre levé.

Dieu, au fond, ne sait que pardonner. L'enfer lui-même, selon la pensée ésotérique, n'est-il pas un énorme creuset purificateur (1)?

> Le pardon est plus grand que Caïn, et le couvre.
> ... Dieu serait le puni s'il ne pardonnait point.
> ... L'homme n'a qu'à pleurer pour retrouver son père.

---

(1) Et, même dans l'enfer, c'est l'amour qui punit,
dit Lamartine dans l'admirable *Huitième Vision* de *la Chute d'un Ange*,

D'ailleurs, en puissance l'homme est Dieu :

. . . . La sainteté de l'âme humaine est telle
Qu'au fond du ciel suprême où la clarté sourit,
Où le Père et le Fils se mêlent dans l'Esprit,
Il semble que l'azur égalise et confonde
Jésus, l'âme de l'homme, et Dieu, l'âme du monde!

Et le mot suprême qui tombe de la bouche de Dieu, c'est : « Je pardonne. »

*

Cependant, l'âme, encore insatisfaite, vole vers une figure nouvelle, — un ange ayant une aile blanche et une aile noire. Et cet ange est le rationalisme. Au-dessus du bon plaisir de la clémence, il y a, dit-il, la justice.

. . . . . Être clément, c'est être
Injuste pour tous ceux qu'on ne pardonne pas.

Mais la justice, par ce seul fait qu'elle est la justice, ne peut admettre d'enfer éternel, car une faute nécessairement limitée ne saurait recevoir une peine illimitée, « l'être aux instants courts » ne saurait être « enchaîné pour toujours » ; et puis, comment supposer que Dieu, ce père, puisse « avoir faim »

De l'angoisse sans borne et du tourment sans fin?

comment supposer que les supplices des damnés réjouissent les bienheureux dans le paradis? car,

. . . comme les damnés, hier, demain, aujourd'hui,
Toujours, brûlent au feu qui ne doit pas s'éteindre,
Et comme ce serait blâmer Dieu que les plaindre,
— Ce serait supposer qu'il pût être meilleur, —
En outre, comme, étant larme, angoisse et douleur,

La pitié ferait tache au paradis, et, comme
Dieu ne doit rien cacher de sa justice à l'homme,
A l'âme, à l'ange, aux saints, et que l'éternel feu,
L'enfer, est un côté de la vertu de Dieu,
Comme, alors, les élus devant voir la géhenne,
Il faut qu'elle les charme, et que pour eux la peine
Se résolve en bonheur, et qu'avec son tourment
L'enfer soit pour le ciel un assaisonnement,
Et que l'ange se plaise au sanglot qui s'élève. —
Le paradis n'est plus qu'un balcon de la Grève
Où l'on vient voir, avec un sourire serein,
Brûler la Brinvilliers et rouer vif Mandrin,
Où l'on vient contempler l'agonie âpre et lente,
Et voir l'effet que font l'huile et la poix bouillante
Sur Caïn, et Judas hurler, et Lucifer
Rugir à chaque coup de la barre de fer!

Comme l'a enseigné la bouche d'ombre, qui semble d'ailleurs un *alter ego* de l'ange, il ne peut donc y avoir dans le monde qu'une stricte justice, et une justice qui vienne, non d'un juge extérieur à l'être, mais du fond même de l'être, c'est-à-dire qui soit l'expression de son propre *karma*. Que l'homme ne craigne donc pas d'agir librement; il faut qu'il cherche, même au risque de se tromper; l'audace est une vertu.

Va, marcheur! Mal et Bien portent à leurs deux bouts
L'effroi. . . . . .

Mais l'ange, jusqu'ici, n'a parlé que la tête tournée vers son aile blanche; il tourne maintenant les yeux vers l'aile noire et s'écrie :

Oui, c'est vrai, l'ombre.—Hélas! quand donc l'éden, l'hymen,
L'aube? . . . . . .

Ce qui surtout est triste, « c'est que les hommes font Dieu sombre ». Ils se l'imaginent comme une sorte de tyran implacable. Puis, que l'homme est peu fraternel aux autres êtres! Ne les torture-t-il pas? ne les asservit-il pas à toutes ses passions? Ici vient un surprenant passage sur « l'autel vil du ventre et du plaisir charnel », où tant de bêtes sont journellement immolées à la sensuelle gloutonnerie des hommes.

L'ange est pleinement d'accord avec la science occulte qui, si elle ne trouve point chez les êtres inférieurs à l'homme une âme individuelle immortelle, un moi pensant et soi-conscient, reconnaît à chaque espèce animale ou végétale, à chaque catégorie minérale même, — car, comme l'a proclamé la bouche d'ombre, « tout est plein d'âmes », — une âme collective qui pénètre toutes les formes de l'espèce, chaque être en apparence séparé étant immortel en cette âme collective. C'est cette âme collective qui, le jour venu, ayant passé par tous les degrés des trois règnes inférieurs sur différentes planètes, devient, par son association active avec des monades spirituelles encore vierges, une multitude d'âmes humaines, séparées les unes des autres, non plus seulement dans les mondes physique et astral, mais jusque dans le monde mental, le premier des mondes spirituels, âmes dont l'individualité persistera jusqu'à sa fusion, après des æons d'activité, dans une unité supérieure.

L'homme, loin de donner aux autres règnes l'exemple de la douceur et de la charité, se complaît dans la lutte, la haine, la souffrance. Hélas!

> Partout les bois ont peur; partout la bête tremble
> D'un frisson de colère ou d'épouvante; il semble

A celui qui ne voit l'être que d'un côté
Qu'une haine inouïe emplit l'immensité.

Sous prétexte qu'il est seul à penser, l'homme se donne le droit de vie et de mort sur tous les animaux! et, dans sa pensée égoïste, il va jusqu'à ne pas même leur accorder une âme qui puisse les payer des souffrances endurées!

O loi dont frémirait même un livre de fer,
Qui, par Néron dictée en un éclat de rire,
Ferait pleurer le bronze où l'on voudrait l'écrire!

Et, pourtant, qu'est-ce que l'homme? est-il tellement loin de la bête? Il est à mi-chemin entre la bête et l'ange, car la vie universelle va d'une forme à l'autre sans qu'il y ait rupture.

L'ange commence à l'homme et l'homme au chimpanzée;
L'orang-outang, ton frère, est un homme à tâtons.
Tu peux bien l'accepter, puisque nous t'acceptons (1) !

s'écrie l'ange, qui fait au songeur un triste tableau du genre humain et qui, reprenant les idées de la bouche

(1) Ailleurs, dans *la Légende des Siècles* (LX), le poète s'indigne contre le darwinisme, qui fait descendre l'homme du singe. Cette contradiction, comme les autres, n'est qu'apparente, et Victor Hugo est d'accord dans les deux cas avec les enseignements de l'occultisme. En effet, *spirituellement*, comme le dit l'ange, la *conscience* humaine n'est que le développement sublime de la *conscience* simiesque; mais, *matériellement*, la *forme* humaine ne descend pas de la *forme* simiesque, comme le croient les darwinistes : celle-ci, nous dit l'occultisme, est née de l'union de la première forme véritablement humaine, — c'est-à-dire animée par une intelligence, — avec une forme humaine pré-adamique, — dénuée de mental. Ces formes simiesques sont dites appartenir, non à des âmes animales, mais à des âmes humaines retardataires, encore privées du moi pensant. (La différence essentielle entre les âmes humaines et les âmes animales, c'est que celles-là ont commencé leur involution dans la matière en un cycle plus ancien que celles-ci.)

d'ombre, affirme l'identité et l'égalité fondamentales de tous les êtres.

> Non! tous les êtres sont, et furent, et seront.
> ... Tous les êtres sont Dieu; tous les flots sont la mer.
> . . . . Toute souffrance est un sillon. Prière
> Et pleurs défont toujours quelque chose en arrière
> Et font, ô cieux sereins, quelque chose en avant.
> ... Tout vit. *Création couvre métempsycose.*

Et, plus loin, l'ange s'écrie :

> Prends garde, esprit! recule au seuil du mal, arrête!
> L'arbre t'attend, le roc te guette, esprit! La bête
> Est une chausse-trape où l'homme peut tomber.

L'heure n'est pas encore venue où le songeur, dépassant l'idée exotérique et mythique de la métempsycose, s'élèvera à la notion ésotérique et mystique de l'involution de l'esprit dans les formes et de son évolution hors des formes. Cette notion, c'est la « lumière » qui la lui donnera.

Avant ce passage, qui rappelle si parfaitement le grand poème des *Contemplations* que nous avons étudié, se trouve une très belle page sur ce que l'homme eût dû être pour l'animal, la plante, la pierre.

> Si pour la vie infime il eût été meilleur...
> L'homme, en butte à cette heure aux aboiements de l'ombre,
> Eût été l'aîné roi de la famille sombre.

Les êtres seraient venus à lui, apprivoisés, aimants, comme, dans la fable, on les voit entourer le grand enchanteur Orphée. Il eût apaise leurs querelles. Il n'eût pas senti sans cesse à ses côtés l'hostilité, sourde ou déclarée, craintive ou haineuse, de la nature à tout moment meurtrie, offensée. O fatale réaction d'une activité tyrannique!

sombre *karma* de l'humanité! L'homme ne peut s'en prendre qu'à lui de l'attitude effarouchée des bêtes; mieux que cela : il est la cause profonde des grands cataclysmes qui désolent la Terre, car les fléaux, — éruptions, tremblements de terre, déluges, sécheresses, épidémies, — ne sont que les reflux des rhythmes naturels qu'ont rompus son égoïsme et sa méchanceté; l'équilibre physique est fonction de l'harmonie morale et spirituelle (1). S'il l'avait voulu,

Toute l'obscurité l'eût baisé doucement,

et, au lieu de voir « les fléaux lui faire la guerre du désordre », il eût connu

. . . le secours profond des sombres éléments.

L'ange, alors, comme la bouche d'ombre, aborde la théorie de la dualité humaine.

Tout être a deux aspects, ténèbres et rayons;
Et la justice sort des confrontations
Du côté misérable avec la face auguste.

---

(1) Dans *Toute la Lyre (les Sept Cordes*, III, 39), le poète définit ainsi cet entrelacement des deux mondes :

Le grand Un, le grand Tout, l'être où Thalès songeait,
Entre-croise le monde esprit au monde objet,
Et mêle, en l'unité de ses lois inflexibles,
Des orbites moraux aux orbites visibles.

Et il montre

Comment il est un monde abstrait, terrible et doux,
Que vous ne voyez pas et qui se mêle au vôtre,
Ainsi que, branche à branche, un arbre entre dans l'autre;
Comment l'univers lie, en un ordre éternel,
L'engrenage moral au rouage charnel;
Comment aux faits vivants qui pleurent, chantent, grondent,
D'autres faits dans l'idée et l'esprit correspondent...

Et il émet cette idée :

L'être est un hideux tronc qui porte un divin buste;
Mais — à la conscience heureux qui s'est fié! —
Tout, même ce tronc vil, sera glorifié!

— idée que nous avons déjà rencontrée, car le « tronc vil » n'est autre que l'« ombre », cet « être d'infirmité » que l'esprit a pour tâche d'illuminer. L'homme doit faire de son corps le temple où l'âme divinisée pourra se manifester pleinement (1).

Autre idée à noter en passant :

... Tous les êtres profonds qui passent dans l'abîme
Sont du parti de ceux qu'on foule et qu'on opprime;
Et, luttant pour le droit et pour la vérité,
Le faible a dans ses reins toute l'immensité.
De là l'auguste foi du cœur simple et robuste.
Vivants, tous les cheveux de la tête du juste,
Par des fils que nul bras n'a pu briser encor,
Sont liés aux rayons de tous les astres d'or.

Et enfin celle-ci, que la bouche d'ombre a déjà développée dans les strophes finales de sa révélation : tout, un jour, redeviendra pur, tout connaîtra le bonheur;

. . . . . toute terre
Doit devenir éden et tout ciel paradis.
...Une Athène au front pur naîtra de Tombouctou.
...L'univers Châtiment monte à l'univers Joie.
...Point de déshérité! Non! point de paria!

(1) C'est là le sens ésotérique du dogme chrétien de la résurrection de la chair. Sur la dualité de l'être humain, cf. *Homo duplex*, dans *la Légende des Siècles* (XVII), et, dans *Toute la Lyre*, *les Sept Cordes*, III, le poème qui porte le numéro 45.

Et, après l'exclamation :

O profondeurs, voilà que ce passant s'étonne!

vient cette chose sublime :

. . . . . Qui te dit
Que, le jour où la mort enfin te fera naître,
Tu ne verras pas, homme, au seuil des cieux paraître
Un archange plus grand et plus éblouissant
Et plus beau que celui qui te parle à présent,
Ayant des fleurs soleils, des astres étincelles,
Et tous les diamants du gouffre sur ses ailes,
Qui viendra vers toi, pur, auguste, doux, serein,
Calme, et qui te dira : C'est moi qui fus Caïn?

Le discours de l'ange, ainsi que celui de la bouche d'ombre, s'achève en strophes, pleines, comme toujours, d'images inouïes, d'abord sur l'égalité essentielle de tous les êtres, puis sur la sainteté de la douleur :

Rayons, soyez témoins, soyez témoins, sourires,
Que les pleurs sont sacrés!

sur l'immensité de Dieu, qui dépasse l'idée même de mesure, car

L'infiniment petit, l'infiniment grand, songes!

et

L'être est prodigieux à ce point — j'en frissonne! —
Qu'il ressemble au néant; et Tout par moments donne
Le vertige de Rien!

Dieu « est le fond de l'être »;

L'athée au sombre vœu,
En se précipitant, avec son hideux schisme,
La tête la première, au fond de l'athéisme,
Brise son âme à Dieu!

. . . . . L'âme unique est dans tout, et traverse
L'âme individuelle, en chaque être diverse...

La justice, enfin, domine le monde; Dieu,

Ce n'est pas le pardon, c'est la justice auguste;
C'est, après le rachat, la délivrance juste,
L'équitable retour...

... Dieu n'est pas moins en bas qu'en haut . . . . .
... Et c'est le cœur de Dieu que sent l'être unanime
Dans les deux battements énormes de l'abîme,
Profondeur et Hauteur.

Ces deux pulsations de la vie éternelle
Jettent l'âme innocente et l'âme criminelle
L'une aux cieux, l'autre aux nuits;
Chacun va dans la sphère où sa pesanteur tombe.
Dieu, pour noircir l'orfraie et blanchir la colombe,
N'a qu'à dire : Je suis.

...Dieu laisse à tous le poids qu'ils ont. Coupable ou sainte,
L'action est un pied qui marque son empreinte.
Dieu laisse au mal le mal.
Dieu, choisir! l'absolu n'a pas de préférence;
Le cercle ne peut rien sur la circonférence;
Le parfait est fatal.

Oui, Dieu, c'est l'équilibre. . . . . .

...Toutes les équités forment cette âme immense;
Elle est le grand niveau de l'être; et la clémence
Y serait un faux poids (1).

---

(1) La progression du polythéisme au monothéisme et du monothéisme au panthéisme spiritualiste, qui forme le sujet même de *Dieu*, se retrouve dans *la Légende des Siècles* :

. . . . . O dieux, il est un Dieu!

(IV, *le Titan.*)

*

Avant d'aborder la révélation suprême « qui n'a pas encore de nom », jetons un coup d'œil d'ensemble sur les sept étapes que nous venons de franchir.

Par suite de quelle merveilleuse intuition, — car, certes, intellectuellement parlant, Victor Hugo ignorait les doctrines ésotériques, — les sept étapes qu'il a imaginées correspondent-elles dans leurs grandes lignes aux sept principes qui constituent le macrocosme et le microcosme? c'est là le secret même du génie.

Le principe le plus limité, le plus éloigné de la puissance positive, qui est l'esprit, est le *principe physique*. C'est à lui que l'homme doit la matière chimique qui lui sert, pour ainsi dire, de piédestal. Créateur du règne minéral, il est l'opposé du principe divin et se manifeste en tant que la « terre » (1), appelée par certains mystiques l'« escabeau de Dieu ». Cette « terre » est un premier essai d'organisation de l'abime chaotique, du grand zéro où toutes choses reposent à l'état potentiel; mais tout, à ce degré, n'est encore que « ténèbres ». Ce sont ces ténèbres

---

Place à Tout! Je suis Pan! Jupiter, à genoux!

(XXII, *le Satyre.*)

(Voir à ce propos le remarquable ouvrage consacré par M. Joseph Baruzi à Victor Hugo et à Richard Wagner et intitulé *le Rêve d'un Siècle.*)

(1) Par *terre*, *eau*, *air*, il faut entendre les états solide, liquide et gazeux. Ces états et les états subtils de la matière sont perçus à trois dimensions dans le monde physique; dans les mondes supérieurs (astral, mental, etc.), l'esprit les perçoit sous un nombre plus grand de dimensions. Ajoutons que la terre, l'eau et l'air sont comme des reflets, dans le miroir du feu, de l'essence divine, de la substance vierge et de l'éther.

que l'esprit cherche en quelque sorte à féconder lorsqu'il rencontre la chauve-souris, l'athéisme (1).

Le deuxième principe, qui a l' « eau » pour véhicule matériel, est le *principe vital*, créateur du règne végétal; l'homme lui doit l'énergie, constituée en corps éthérique, qui fait de son corps physique un organisme vivant. A ce stade, l'esprit, c'est-à-dire Dieu, est encore profondément endormi. Cependant, déjà les ténèbres ne semblent plus aussi fatales : on sent vaguement qu'il y a là « quelqu'un » en puissance, idée confuse encore et qui laisse sceptique l'homme évoluant, mais qui, pourtant, s'oppose déjà au règne absolu du matérialisme.

Le troisième principe, qui a pour agent matériel l' « air » avec la lumière, peut être appelé *principe émotif*. Créateur du règne animal, c'est à lui que l'homme doit son corps astral, siège de la vie animale, avec tous ses désirs, tous ses rêves passionnés, et l'éternelle lutte entre les tendances contraires. Dans la pensée du voyant, cette lutte prend l'aspect symbolique du grand duel entre Arimane et Ormus. Mais Dieu est trop faible encore, et sa contre-partie obscure finit par triompher. Le chiffre 3 figure la manifestation abstraite de l'esprit, qui ne domine pas encore la matière.

Le quatrième principe se manifeste dans le « feu » obscur et chaud qui pénètre toute chose; c'est le *principe intellectif*, ravi par Prométhée, principe qui, dans l'homme, s'organise en moi pensant. Mais, bien que sa volonté commence à s'affirmer, le moi ne peut encore, à ce stade, maîtriser les éléments sans nombre qui constituent l'être humain.

---

(1) Le chiffre 1 est un symbole de la puissance masculine; 0 est un symbole de la réceptivité féminine.

Les passions animales, loin de s'affaiblir, trouvent même en lui un point d'appui et deviennent la multitude des dieux capricieusement tyranniques. Hugo représente cet état par le vautour. Le chiffre 4 figure l'ensemble des innombrables manifestations de l'esprit dans la matière, — soit la nature.

Le cinquième principe, qui correspond à l' « éther », source de l'énergie créatrice, peut, pour cette raison, recevoir le nom de *principe créateur*. L'homme lui doit son véritable Moi (le *manas* des Hindous), son génie immortel, la partie lumineuse et spirituelle de son être, — les quatre principes inférieurs constituant l' « ombre », l' « être d'infirmité ». L'homme en qui ce Moi spirituel est entièrement développé, devient l'homme parfait, l'ange. Le chiffre 5 est le symbole de l'individualité créatrice. Quand le songeur atteint ce stade, il conçoit donc Dieu comme un gigantesque Individu qui domine l'illusoire tourbillon des mondes, — le Jéhovah de Moïse (1).

Le sixième principe est le *principe de vie spirituelle* et a pour véhicule un état de matière, plus subtil que l'éther, que l'on peut appeler la « substance vierge ». L'homme lui doit son Esprit de Vie (le *bouddhi* des Hindous), rayon de l'universelle sagesse. Le chiffre 6 est le chiffre du Christ, le pouvoir solaire qui relie entre elles toutes choses et les fait évoluer de la parfaite inconscience, 0, à la toute-conscience, 10. L'homme, à ce degré, adore en Dieu le rédempteur qui sauve tous les êtres, excepté ceux qui se sont désespérément engloutis dans le mensonge de la matière.

(1) Chose curieuse : au début du cinquième chant, il est parlé de la clarté lunaire qui, à ce moment, envahit le ciel; or Jéhovah, le Dieu de Moïse, est l' « Ange de la Lune », générateur des formes, et Sinaï signifie « montagne de la Lune ».

Le septième principe, enfin, qui a l' « essence divine » pour véhicule, est le *principe divin:* l'homme lui doit son éternel Soi l'*âtmâ* des Hindous, unique réalité, manifestée dans le monde sous le voile des six principes inférieurs. Le chiffre 7, attribué au Père, est le chiffre de la perfection objective, laquelle présuppose l'absolue liberté et l'absolue justice; c'est là le « trône de Dieu ». Le Père est la Volonté législatrice; le Christ ou Fils, la Sagesse qui, jugeant tous les êtres, sépare les bons des mauvais; Jéhovah ou l'Esprit-Saint, l'Activité créatrice qui exécute la loi du Père interprétée par le Fils. Le voyant, lorsqu'il atteint ce stade, conçoit Dieu comme l'Être Parfait, duquel tous les êtres sont nécessairement issus et dans lequel tous reviendront se fondre un jour, même ceux qu'on pouvait croire irrévocablement rejetés, — car « même le tronc vil sera glorifié ».

Ainsi, de degré en degré, l'âme est allée des ténèbres chaotiques à la lumière cosmique parfaite. Il lui faut maintenant se dégager du monde des formes et rejeter jusqu'à l'idée de dualité, — sans laquelle aucun kosmos ne pourrait exister, — afin de s'immerger dans la lumière incréée. Le chiffre 8, signifiant mort et renaissance, est le symbole de l'évolution illimitée qui, dès qu'un cycle est terminé, s'engage dans un nouveau cycle supérieur. Le huitième chant sera donc l'abandon de toutes les formules successivement adoptées; l'âme ne conservera d'elles que leur essence intime, c'est-à-dire ce que chacune d'elles enfermait de vérité, et se laissera flotter dans un infini de clarté et de béatitude.

Malgré son prodigieux génie, malgré la profondeur de ses intuitions, pas plus qu'Eschyle et Dante, pas plus que Wagner, Hugo n'était un initié. L'eût-il été, ou, plus sim-

plement, eût-il pu connaître et assimiler les enseignements de la sagesse ésotérique tels qu'ils sont de nos jours offerts à l'intelligence des hommes, qu'il eût sans doute composé un neuvième chant, dans lequel, avec son incomparable lyrisme, il aurait exposé les grandes lignes de la science occulte, non plus sporadiquement, mais en suivant un ordre logique et continu. Ce « chant de l'initiation » aurait justement précédé l'accession au grand silence et la divinisation de l'âme, appelée par certains mystiques « l'union avec Dieu » et représentée par le nombre 10 (1). On ne peut douter cependant, lorsqu'on lit le « chant de la lumière », que Victor Hugo ne se soit trouvé, au moins intellectuellement, sur le seuil même de l'initiation aux grands mystères.

★

Dès les premières paroles de la lumière, nous voyons disparaître toute allusion à la dualité des choses. Cette lumière, — qui n'avait semblé tout d'abord obscure, un point noir, qu'en raison de l'immense rayonnement du ciel au-dessus d'elle, — cette lumière a *deux ailes blan-*

(1) Certaines personnes jugeront puéril le fait d'attribuer aux nombres une semblable importance. Pour moi, je suis au contraire persuadé qu'on doit trouver dans les jeux des nombres un schéma très complet de tous les jeux de l'univers. Les dix premiers nombres représentent Dieu et le Monde; tous les autres nombres ou fractions de nombre ne sont que des multiples ou des fractions de ces dix premiers nombres. Ainsi, le nombre 12 est 3 fois 4, c'est-à-dire les quatre manifestations matérielles (la nature) dans leurs rapports avec les trois manifestations spirituelles (sensibilité, intelligence, volonté), et le nombre 24 est 2 fois 12, une série étant positive, masculine, l'autre série étant négative, féminine. Rappelez-vous le mot de Hugo cité plus haut : le nombre « part de Deux et Deux font Quatre, et il monte jusqu'au lieu des foudres ».

ches. En quelques mots brefs, elle fait justice de toutes les oppositions admises par le songeur alors qu'il se mouvait dans le monde des formes.

. . . . . Pas de droite et de gauche;
Pas de haut ni de bas; . . . . . .
Point de temps; point d'ici, point de là; point d'espace;
Pas d'aube et pas de soir; . . . . . .
Pas de Satan caché dans les plis de la robe;
Pas de robe; pas d'âme à la main; pas de mains;
Et vengeance, pardon, justice, mots humains.

Notons en passant que la « robe » de Dieu, c'est la matière, c'est le septuple voile d'Isis; à ce degré de l'initiation, la matière ne peut plus être considérée que comme un pur néant (1).

Ayant ainsi fait table rase de toutes les anciennes formules, la lumière va-t-elle en créer à son tour? Non; elle va tout simplement, avec des mots qui seront eux-mêmes de la lumière, tenter d'éveiller dans l'esprit du néophyte l'idée de la divinité sans forme. Dieu « est ».

. . . . . Qu'est-il? Renonce!

L'Universelle Réalité, voilà Dieu (2). Mais

L'essai de la louange est presque le blasphème.
Pas d'explication donc! Fais mettre à genoux
Ta pensée, et deviens un regard, comme nous.

---

(1) La matière tombe détruite
Devant l'esprit aux yeux de lynx,

lit-on dans *les Contemplations* (livre troisième, XXX).

(2) Dans *Religions et Religion* (II) Hugo donne à l'homme ce conseil :

Renonce à fatiguer le réel de tes songes.

Cf., dans *la Légende des Siècles* (XLII), le poème ayant pour titre *A l'Homme*.

Pourquoi chercher les mots où ne sont plus les choses?
Le vil langage humain n'a plus d'apothéoses.

Même le langage d'outre-tombe serait impuissant à « peindre Dieu ». Il est tellement ineffable qu'à la pensée il apparaît comme « inadmissible », comme toujours « imprévu », comme « impossible ». L'amour seul, en ce qu'il a de suprême, peut comprendre et nommer Dieu (1).

Ici, la lumière conseille au songeur de s'en retourner.

. . . . . Si tu m'en crois,
Va-t'en. Car les rayons brûlants dont tu t'accrois
Pourraient te consumer, frémissant, avant l'heure.
L'homme meurt d'un excès de flamme intérieure...

Mais :

Parle! oh! parle! criai-je à la forme de feu.

Alors :

O curieux du gouffre, Empédocle de Dieu,
Je parlerai, dit l'être, et même ton langage;
Car, lorsqu'en l'infini près de vous on s'engage,
Hommes, on ne peut plus toucher à ses rameaux
Sans en faire tomber vos misérables mots.

Donc, tout ce que va dire la lumière ne sera qu'approximatif de la vérité. Je n'en renonce pas moins à tenter de donner une idée de la symphonie inouïe qui suit et dont la splendeur va grandissant jusqu'à la fin du poème. La beauté en est d'un tel ordre qu'elle ne saurait être ana-

(1) Cf. les quatre derniers vers de *la Divine Comédie* :

All'alta fantasia qui mancò possa;
Ma già volgeva il mio desiro e il velle,
Sì come ruota ch'igualmente è mossa,

L'Amor che muove il sole e l'altre stelle.

lysée. C'est un flottement bienheureux au sein d'un espace lumineux que traversent par moments de grandes vagues de lumière plus intense. Je ne sais que les derniers chants de *la Divine Comédie* pour donner de même cette impression d'immatérielle lumière; mais l'âme, ici, semble se mouvoir dans un ciel plus pur que celui qu'imagina Dante. On dirait que Hugo reprend au point où le grand visionnaire du moyen âge s'était arrêté et qu'il trouve encore des mots là même où Dante avait dû renoncer à la parole. Fort humblement, je ne puis que noter au passage certains vers qui me semblent, mieux que d'autres, devoir compléter et couronner la métaphysique du songeur.

D'abord ces quelques vers sur Dieu, où l'on retrouve le goût transcendant du poète pour les mathématiques :

Le tout éternel sort de l'éternel atome.
De l'équation Dieu le monde est le binôme.
Dieu, c'est le grand réel et le grand inconnu.
Il est; et c'est errer que dire : Il est venu.
Quoique l'impénétrable énigme le vêtisse,
Quoiqu'il n'ait ni lever, ni coucher, ni solstice,
Être bornés, il marque, au fond du ciel sans bord,
Vos quatre angles, levant, occident, midi, nord;
Il est X, élément du rayonnement, nombre
De l'infini, clarté formidable de l'ombre,
Lueur sur le coran comme sur le missel,
Eternelle présence à l'œil universel !
C'est lui l'autorité d'où jaillit l'âme libre,
C'est lui l'axe invisible autour duquel tout vibre,
Et l'oscillation dans l'immobilité...
L'être sans cesse en lui se forme et se dissout;
Il est la parallèle éternelle de tout...
Et toute cette algèbre en tendresse se fond...

Et, se dressant visible aux yeux morts ou déçus,
Il est croix sur la terre et s'appelle Jésus.
Hors de la terre il est l'innomé. *Chaque sphère*
Le nomme en frissonnant du nom qu'elle préfère,
Mais tous les noms sur Dieu sont des flots insensés.

Puis ces vers sur l'homme :

...L'homme est l'être sacré que la terre révère,
Mais l'arbre est quelque chose et la bête est quelqu'un...
L'être est une famille où l'homme est le grand frère...
L'homme, malgré sa haine et malgré sa démence,
Est le commencement de la lumière immense.

Puis ce passage admirable sur l'amour éternel de Dieu :

Ame! être, c'est aimer. Il est. C'est l'être extrême.
. . . Quand on dit justice, on suppose mesure.
Il n'est point juste; il est. Qui n'est que juste est peu.
La justice, c'est vous, humanité; mais Dieu
Est la bonté. Dieu, branche où tout oiseau se pose!
Dieu, c'est la flamme aimante au fond de toute chose.
Oh! tous sont appelés et tous seront élus.
Père, il songe au méchant pour l'aimer un peu plus.

Puis ces vers sur la nature profonde de la justice :

L'infini qui dans l'homme entre, devient justice,
La justice n'étant que le rapport secret
De ce que l'homme fait à ce que Dieu ferait.
...Justice est le profil de la face de Dieu.

Il est la justice, et il est aussi l'amour.

Vous voyez un côté, vous ne voyez pas l'autre

A vous, hommes, il vous faut des rapports;

Mais lui, l'être absolu, qu'est-ce qu'il pourrait faire
D'un rapport? L'innombrable est-il fait pour chiffrer?
Non, tout dans sa bonté calme vient s'engouffrer.
...On s'abîme éperdu dans cet immense cœur!
Dans cet azur sans fond la clémence étoilée
Elle-même s'efface, étant d'ombre mêlée!
L'être pardonné garde un souvenir secret,
Et n'ose aller trop haut; le pardon semblerait
Reproche à la prière, et Dieu veut qu'elle approche;
N'étant jamais tristesse, il n'est jamais reproche,
Enfants. Et maintenant, croyez si vous voulez!

Suit un morceau de toute beauté sur les dangers de la négation :

Devant le sacrifice et les cieux constellés,
Devant l'aigle effaré, devant les forêts vertes,
Devant les profondeurs dans tout être entr'ouvertes,
Hommes, on peut nier, mais l'inconvénient,
C'est que l'esprit décroît et noircit en niant.
L'être fait pour l'extase et la soif infinie
Devient sarcasme, rire, ignorance, ironie;
Il n'a plus rien de saint, il n'a plus rien de cher;
Et sa tête de mort apparaît sous sa chair.

Puis de nouveau la lumière parle de l'ineffabilité de Dieu :

Je t'ai parlé ta langue, homme que je rencontre.
Et que veux-tu de plus? faut-il qu'on te le montre?
O regardeur aveugle et qui te crois voyant,
Comment te montrer Dieu, cet informe effrayant?
Comment te dire : ici finit, ici commence?
Fin et commencement sont des mots de démence.
Fin et commencement sont vos deux grands haillons.
... *L'idée à peine éclôt que les mots la défont.*
Comment se figurer la forme du profond,

Le contour du vivant sans borne, et l'attitude
De la toute-puissance et de la plenitude » (1).

Et puis, après un arrêt pendant lequel le songeur nous dit que sa vie et ses sens « s'en allaient hors de lui comme une eau se répand », la lumière affirme l'universelle réalité du jour.

O ténèbres! sachez ceci : La nuit n'est pas.
Tout est azur, aurore, aube sans crépuscule,
Et fournaise d'extase où l'âme parfum brûle.
Le noir, c'est non; et non, c'est rien. Tout est certain.
Tout est blancheur, vertu, soleil levant, matin,
Placide éclair, rayon serein, frisson de flamme.
... Tout est clarté. Le ver rampant, l'ange ébloui,
Tout, les immensités où se perdent les sondes,
Tout, ces vagues de Dieu que vous nommez les mondes,
L'apparent, le réel, le lever, le déclin,
Homme, enfant, cieux et mers, espaces, *tout est plein*
D'un resplendissement d'éternité tranquille.
... Ténèbres, il n'est pas, devant les firmaments,
De ténèbres; *il n'est que des aveuglements.*

Et alors, en paroles sublimes qui sont de la musique et de l'arc-en-ciel, la lumière chante la gloire future déjà en germe dans le présent, et la grandiose évolution des monades, non plus suivant les lois d'une étrange métempsycose, mais suivant les lois de l'éclosion graduelle, de forme en forme, de tous les pouvoirs que chacune d'elles possède de toute éternité.

(1) Notons dans *la Légende des Siècles* (III, le beau poème intitulé *Suprématie*, où Victor Hugo oppose aux dieux « formels », — ici, Agni, Vayou, Indra, — le Dieu informe et innomé dont la seule image approximative est la « lumière ». Ce poème est tiré de la *Kénopanishad (Sâma Véda)*, que le songeur a dû connaître au moins indirectement.

Des aveugles! Pourquoi?
Pourquoi la loi, la règle,
Le gland avant le chêne et l'œuf sombre avant l'aigle?
L'aveugle est l'embryon du voyant; le voyant
Se change en lumineux, qui devient flamboyant;
C'est la loi. . . . . .
Devoir être, c'est être. Oui, la fange est cristal.
Chrysalide du bien qu'on appelle le mal,
Ne te plains pas; un fil à Dieu même te noue.
Le réel, c'est la roue, et non le tour de roue.
... Puisque le paradis qui doit être rayonne,
. . . . . l'enfer n'existe point.
A la vie à venir le sort présent se joint.
L'être, *qui n'est vivant que complet*, se déploie
Composé d'aucune ombre et de toute la joie,
Ne gardant du passé que l'extase, et rempli
D'un souvenir céleste et d'un divin oubli.

L'univers, — c'est un livre, et des yeux qui le lisent.
Ceux qui sont dans la nuit ont raison quand ils disent :
Rien n'existe! Car *c'est dans un rêve qu'ils sont.*

Rien n'existe que lui, le flamboiement profond,
Et les âmes, — les grains de lumière, les mythes (1),
Les moi mystérieux, atomes sans limites (2),
Qui vont vers le grand moi, *leur centre et leur aimant* (3) ;
Points touchant au zénith par le rayonnement.

---

(1) Curieuse expression, très belle si l'on songe que les âmes individuelles ne sont, dans l'océan de la substance vierge, que des images, que des fictions de la Grande Ame, — tels les innombrables reflets du Soleil sur les flots.

(2) C'est-à-dire « dont l'action est illimitée ».

(3) Dieu, dit le poète dans *l'Année terrible* (Novembre, IX), c'est l'être

Par qui, manifestant l'unité de la loi,
L'univers peut, ainsi que l'homme, dire : Moi.

On lit aussi dans *les Misérables* (première partie, livre premier, X) :

Ainsi qu'un vêtement subissant la matière,
Traversant tour à tour dans l'étendue entière
La formule de chair propre à chaque milieu,
Ici la sève, ici le sang, ici le feu;
Blocs, arbres, griffes, dents, fronts pensants, aureoles,
Retournant aux cercueils comme à des alvéoles (1) ;
Mourant pour s'épurer, tombant pour s'élever,
Sans fin, *ne se perdant que pour se retrouver,*
Chaîne d'êtres qu'en haut l'échelle d'or réclame,
Vers l'éternel foyer volant de flamme en flamme,
Juste éclos du pervers, bon sorti du méchant,
Montant, montant, montant sans cesse et le cherchant,
Et l'approchant toujours, mais sans jamais l'atteindre (2),
Lui, l'être qu'on ne peut toucher, ternir, éteindre,

« Si l'infini n'avait pas de moi, le moi serait sa borne; il ne serait pas infini; en d'autres termes, il ne serait pas. Or il est. Donc il a un moi. Ce moi de l'infini, c'est Dieu. »

(1) De même que les abeilles, après avoir butiné, s'en reviennent aux alvéoles de la ruche pour transformer en miel le suc des fleurs, de même les âmes, après leur vie terrestre, s'en retournent aux mondes supérieurs afin d'y transformer leurs actions passées en facultés pour leur prochaine existence. Notons que ce n'est pas la *personnalité* qui se réincarne : après les abandons successifs des trois corps inférieurs, le moi pensant se fond dans le Moi spirituel, sa source, et c'est ce Moi spirituel qui, enrichi des expériences de son ombre le moi pensant, émet, l'heure venue, une personnalité nouvelle, un nouveau moi pensant, dont il devient la conscience profonde. « La conscience, dit Hugo dans *les Misérables*, un peu avant le passage cité dans la note précédente, c'est la quantité de science innée que nous avons en nous. » La doctrine chrétienne exotérique néglige la question de la réincarnation parce qu'elle veut ne considérer que la personnalité. Le dogme de la résurrection des morts est toutefois une très claire allusion au réveil de ses personnalités successives dans la conscience entièrement développée du Moi spirituel.

(2) Tant que l'être n'a pas réalisé sa parfaite identité avec Dieu, tant que sa conscience, évoluant sur une des « circonférences » de la vie, reste en dehors du centre, il lui semble qu'il diffère de l'Unique Réalité. Le nirvâna des bouddhistes lui-même n'est l'absolu que pour

Le voyant, le vivant, sans mort, sans nuit, sans mal,
L'idée énorme au fond de l'immense idéal!

La matière n'est pas et l'âme seule existe.

Rien n'est mort, rien n'est faux, rien n'est noir, rien n'est tri
Personne n'est puni, personne n'est banni.
Tous les cercles qui sont dans le cercle infini
N'ont que de l'idéal dans leurs circonférences.

Et maintenant la conclusion est proche, car la lumière ne va plus trouver de mots pour s'exprimer. Une dernière fois elle affirme l'éternelle splendeur de l'esprit et la souveraineté de l'amour.

Astres, mondes, soleils, étoiles, apparences,
Masques d'ombre ou de feu, faces des visions,
Globes, humanités, terres, créations,
Univers où jamais on ne voit rien qui dorme,
Points d'intersection du nombre et de la forme,
Chocs de l'éclair puissance et du rayon beauté,
Rencontres de la vie avec l'éternité,
O fumée, écoutez!
Et vous, écoutez, âmes,
Qui seules resterez, étant souffles et flammes,
Esprits purs qui mourez et naissez tour à tour :

Dieu n'a qu'un front : Lumière! et n'a qu'un nom : Amour!

Je tremblais; comme si, prêt à changer de forme,
J'eusse été foudroyé par un baiser énorme.

---

nos intelligences limitées. Absolu, relatif, — mystère! A la fin de son grand poème, Dante cherche à voir « comment l'image s'unit au cercle », c'est-à-dire comment sont liés le formel et l'informe, la matière objective et l'esprit insaisissable; mais « à la haute imagination ici manqua le pouvoir... »

La clarté flamboyait, transparente et debout.
Et je criai :
— Lumière, ô lumière, est-ce tout ?

Et la clarté me dit :
— Silence! Le prodige
Sort éternellement du mystère, te dis-je.
Aveugle qui croit lire et fou qui croit savoir!

*

Troisième partie, *le Jour*. L'âme, maintenant, si elle veut poursuivre sa course vers Dieu, doit mourir à tout ce qui est relatif, transitoire, irréel, et accomplir son identification avec la divinité. Le songeur frissonne au seuil du formidable changement. Mais une voix se fait entendre celle d'un Être obscur vêtu d'un linceul. Cette figure, — que Hugo ne décrit pas autrement, car elle est

Un de ces êtres noirs sur qui la nuit se tait, —

est celle du Suprême Initiateur, appelé Satan par quelques-uns (1). C'est lui, dit *la Doctrine secrète*, qui, « assis au seuil de la clarté... veut montrer la route vers cette région de lumière et de liberté, dont il est l'exilé volontaire, à tout prisonnier qui se libère des liens de la chair et de l'illusion » (2). Et le grand Tentateur, dont le rire avait retenti

(1) Voir dans le poème intitulé *Satan ou le Mystère du Temps* (*Towards Democracy*, part III) comment le grand philosophe et poète anglais Edward Carpenter conçoit « le Prince du Monde ».

(2) H. P. Blavatsky, *la Doctrine secrète*, — *Évolution cosmique*, stance VI.

au début de l'« ascension dans les ténèbres », met une dernière fois à l'épreuve le courage du néophyte.

. . . . . Passant,
Ecoute. — Tu n'as vu jusqu'ici que des songes...
Mais maintenant veux-tu, d'une volonté forte,
Entrer dans l'infini, quelle que soit la porte?
Ce que l'homme endormi peut savoir, tu le sais.
Mais, esprit, trouves-tu que ce n'est pas assez?
Ton regard, d'ombre en ombre et d'étage en étage,
A vu plus d'horizon... — en veux-tu davantage?
... Veux-tu derrière toi laisser tous les décombres,
Temps, espace, et, hagard, sortir des branches sombres?
... Front où s'abat l'essaim tumultueux des rêves,
Doutes, systèmes vains, effrois, luttes sans trêves,
Te plaît-il de savoir comment s'évanouit
En adoration toute cette âpre nuit?
... *Veux-tu planer plus haut que la sombre nature?*
Veux-tu dans la lumière inconcevable et pure
Ouvrir tes yeux, par l'ombre affreuse appesantis?
Le veux-tu? Réponds.
— Oui! criai-je.
Et je sentis
Que la création tremblait comme une toile.

Alors, levant un bras et, d'un pan de son voile,
Couvrant tous les objets terrestres disparus,
Il me toucha le front du doigt.
Et je mourus.

Telle est la conclusion de ce poème titanique. Le lecteur reconnaîtra qu'à des vers d'une telle beauté, d'une telle splendeur, d'une telle plénitude, tout commentaire est inutile.

*
* *

J'ai dit au début de cette étude que l'œuvre de Victor Hugo portait la marque des grandes préoccupations de l'âme celtique : la réalisation de la fraternité, l'union des cœurs et des esprits, la compréhension des choses terrestres et célestes ; et j'espère, avec l'aide toute-puissante du maître lui-même, avoir réussi à défendre victorieusement ce point de vue. Il me reste à reprendre certaines des idées-mères que j'ai tenté de dégager et à montrer leurs rapports dans l'esprit du poète avec des faits comme la religion, la patrie, l'humanité. Mais auparavant, par manière de délassement avant la dernière étape, je voudrais, en quelques lignes, indiquer dans quelle proportion le fleuve de pensée ésotérique qui traverse d'un bout à l'autre l'œuvre de Hugo et dont notre renaissance celtique semble avoir ouvert les écluses, a baigné de ses flots vivifiants l'œuvre des autres grands poètes français du XIXe siècle (1).

Après Hugo, Lamartine plus que tout autre a été un poète inspiré. La *Huitième Vision* de *la Chute d'un Ange* contient la plupart des grandes idées que nous avons rencontrées dans les poèmes hugoliens, et souvent enchâssées en d'excellentes formules, — j'en ai donné plusieurs exemples. Mais, malheureusement, à part de rares passages pleins et vigoureux, la poésie de Lamartine est trop molle,

(1) Pour qu'une telle étude fût complète, il faudrait aussi parler de prosateurs comme Balzac, que Mme Blavatsky appelle dans *la Doctrine secrète* (*Évolution cosmique*, stance III) « l'Occultiste inconscient de la littérature française » (*Séraphita*, *Louis Lambert*), Michelet (*la Mer*, *l'Oiseau*), Quinet (*Merlin l'Enchanteur*), Lamennais (*Paroles d'un Croyant*), etc.

trop lymphatique; les idées profondes ou hardies ne trouvent dans ce terrain aucun des sucs nécessaires à leur complète et vivante éclosion; et, trop souvent, pour reprendre les expressions de Guyau, la noble et généreuse philosophie du grand élégiaque, au lieu d'être *incarnée* dans la substance poétique, n'est qu'habilement *traduite* en vers. Dès lors, ce n'est plus la lumière vivante du Soleil, mais la lueur morte de la Lune, — douce, il est vrai, aux yeux tendres qu'offense la splendeur de midi.

Vigny, lui, n'a jamais su exprimer plus de trois ou quatre idées dignes de ce nom, — idées nobles d'ailleurs et auxquelles il donna une forme sévère et pâle pleine parfois d'un grand charme; mais le comparer à Victor Hugo, c'est comparer Méhul à Wagner ou Poussin à Rembrandt! Citons de lui cette strophe assez néo-platonicienne :

Mais notre esprit rapide en mouvements abonde,
Ouvrons tout l'arsenal de ses puissants ressorts.
L'invisible est réel. Les âmes ont leur monde
Où sont accumulés d'impalpables trésors.
Le Seigneur contient tout dans ses deux bras immenses,
Son Verbe est le séjour de nos intelligences,
Comme ici-bas l'espace est celui de nos corps (1).

L'œuvre de Leconte de Lisle est autrement riche de pensée. Si le superbe auteur des *Poèmes barbares* avait su rester libre vis-à-vis du matérialisme despotique, il eût sans doute compris le bouddhisme, cet aspect extrême-oriental du gnosticisme, en ce qu'il a de plus subtil et de plus profond. Peut-être même eût-il réussi à combiner

(1) Alfred de Vigny, *les Destinées*, — *la Maison du Berger*.

dans son cœur, dans ce cœur qu'il plaçait si haut au-dessus du monde, les deux grandes formes du renoncement, le bouddhisme et le christianisme, sans d'ailleurs pour cela perdre cette adoration du beau qu'il avait pris aux Hellènes. Comment ne pas le croire, à lire les vers suivants, si magnifiques en leur inflexibilité (1)?

Pour qui sait pénétrer, Nature, dans tes voies,
L'illusion t'enserre et ta surface ment :
Au fond de tes fureurs, comme au fond de tes joies,
Ta force est sans ivresse et sans emportement.

Tel, parmi les sanglots, les rires et les haines,
Heureux qui porte en soi, d'indifférence empli,
Un impassible cœur sourd aux rumeurs humaines,
Un gouffre inviolé de silence et d'oubli!

La vie a beau frémir autour de ce cœur morne,
Muet comme un ascète absorbé par son Dieu;
Tout roule sans écho dans son ombre sans borne,
Et rien n'y luit du ciel, hormis un trait de feu.

Mais ce peu de lumière à ce néant fidèle,
C'est le reflet perdu des espaces meilleurs!
C'est ton rapide éclair, Espérance éternelle,
Qui l'éveille en sa tombe et le convie ailleurs (2)!

---

(1) Les vers de Leconte de Lisle sont tout l'opposé de ceux de Lamartine : autant ceux-ci sont invertébrés, — les partisans de la désolante asexualité du vers libre saluent en Lamartine leur ancêtre, — autant ceux-là sont rigidement construits. A égale distance de ces deux extrêmes, les vers de Victor Hugo, unissant à une parfaite cohésion une souplesse véritablement prodigieuse, sont comme une chair vivante où circule un sang chaleureux.

(2) Leconte de Lisle, *Poèmes barbares*, — *la Ravine Saint-Gilles*. Voir aussi *le Bernica*, *In Excelsis*, *le Nazaréen*.

Sully Prudhomme, le poète philosophe, manque évidemment d'inspiration spontanée; mais, doué d'un esprit généreux, il parvient, grâce à un labeur opiniâtre, à donner de certaines grandes idées, familières aux étudiants de l'occultisme, une expression complète et lumineuse. Il a aussi des cris sublimes, comme certains sonnets des *Épreuves* et, dans *les Vaines Tendresses*, *Ce qui dure*, *l'Étranger*.

Des cris sublimes, c'est tout le génie de Musset, intuitif comme un petit enfant; mais, si émouvants qu'ils puissent être, ces cris d'enfant ne dépassent guère une région de l'esprit assez peu élevée.

On peut en dire autant des aspirations du maladif Albert Samain (1).

Dans l'œuvre des deux poètes névrosés Baudelaire et Verlaine on trouve sans doute, comme chez tous les demi-déséquilibrés, de fort remarquables pensées qui, par leur mysticisme, se rapprochent des données de la science occulte; mais ce ne sont guère là que de larges éclairs flous dans une atmosphère insalubre et fiévreuse.

Enfin, nous ne demanderons pas la manne spirituelle aux maîtres orfèvres Gautier, Banville, Heredia; ce serait absurde. Remarquons toutefois que, par leur beauté si riche, si satisfaisante, les œuvres de ces poètes engendrent en nous, comme la vue d'un grand paysage aux lignes lumineuses, une multitude de pensées nobles et sereines. Et cela encore est divin, car, comme l'a dit notre Hugo, n'est-ce pas Dieu

Qui donne la beauté pour forme à l'absolu (2)?

---

(1) Voir cependant *Réveil*, dans *le Chariot d'or* (I, *Intérieur*).

(2) Victor Hugo, *l'Année terrible*, — Juillet, XII.

Que cette citation ferme la parenthèse, puisqu'elle me ramène au poète-mage de qui Éliphas Lévi, un maître occultiste du siècle dernier, a parlé en ces termes :

> Il a la foi universelle de Gœthe et l'immensité philosophique de Spinoza. Il est Rabelais et Shakespeare. — Victor Hugo, vous êtes un grand magicien sans le savoir et vous avez trouvé... l'arcane de la vie éternelle (1).

***

En plusieurs endroits de son livre sur *Victor Hugo, le philosophe*, Charles Renouvier relève dans l'œuvre du grand songeur des contradictions qui ne laisseraient pas d'être fort graves. Je ne parle pas des contradictions dues au développement de la pensée même du poète, comme le sentiment de la « pitié suprême » faisant suite aux « châtiments ». C'est comme si l'on disait que le printemps contredit l'hiver, — antithèse facile qu'un esprit pondéré ne devrait point se permettre. Renouvier, d'ailleurs, après avoir consacré à une pareille contradiction plusieurs pages, conclut qu'il faut y voir « le développement naturel d'une âme grande et bonne dans la méditation du problème du mal ». Mais Renouvier croit trouver d'autres contradictions plus sérieuses, notamment dans *Ce que dit la bouche d'ombre*, dans *Dieu*, dans *la Légende des Siècles*. Comment, dit-il, concilier l'idée de progrès indéfini dû à l'effort libre de l'homme, idée développée par la bouche d'ombre, par l'ange et dans *Plein Ciel* (*la Légende des Siècles*, LVIII), avec celle de jugement dernier, développée dans cette

(1) Éliphas Lévi, *le Grand Arcane*, livre troisième, chapitre XVI.

même *Légende* peu après *Plein Ciel*, ou avec celle de pardon général, développée par cette même bouche d'ombre? Ces contradictions, si grossières en apparence, tombent à la lumière du gnosticisme. Oui, le progrès de l'homme est dû au développement dans son âme de l'amour, de la sagesse et de la volonté, et, certes, il n'existe aucun Dieu *extérieur* à l'être, il n'y a en dehors de l'être que des reflets de Dieu; mais, de même que les globes où se poursuit l'évolution sont limités dans l'espace *et dans le temps* et que chacun connaît successivement naissance, vie active et mort, pour renaître plus tard sous une forme nouvelle, de même l'évolution de l'homme, étroitement liée d'ailleurs à l'évolution de la planète, a un commencement, un milieu et une fin, — commencement relatif qui n'est que la continuation d'une évolution antérieure, fin relative qui n'est que le prélude à une évolution nouvelle. En d'autres termes, toute évolution est *cyclique*. La doctrine ésotérique nous enseigne qu'à part certains individus exceptionnellement avancés et quelques groupes retardataires, tous les hommes se trouvent *à peu près* au même niveau d'évolution. Il arrivera donc un temps où les hommes atteindront collectivement le « fatal carrefour » dont nous a parlé le griffon; chacun d'eux devra choisir alors entre le sacrifice de la vie inférieure à la vie « éternelle » et l'égoïsme impénitent, et son choix ne pourra être déterminé que par le *karma* qu'il aura lui-même développé au cours de ses incarnations successives. Selon qu'il choisira l'un ou l'autre sentier, il verra s'ouvrir devant lui une vie nouvelle, une terre nouvelle, un ciel nouveau, avec d'infinies possibilités, ou, prisonnier de ses illusions et de son égoïsme, il s'enfoncera peu à peu dans une profonde léthargie. Le « jugement dernier »

n'est donc pas un jugement arbitraire, en contradiction avec l'évolution libre et logique des êtres : précédé d'un grand nombre de sélections de moindre importance, il est tout simplement la grande sélection qui se produira naturellement au sein de l'humanité quand la plus grande partie des hommes aura atteint le moment du « choix », et il n'est pas plus une rupture dans le progrès indéfini de l'âme que les équinoxes, ces points critiques de la vie annuelle de notre planète, ne sont une rupture dans son évolution.

Reste la contradiction entre ce même progrès et le pardon final de Dieu, — pardon qui, en dernière analyse, ne serait dû qu'à la sublime indifférence de l'Être Absolu. Si nous avons bien compris que le mal ne peut être que local et passager, ne peut avoir l'existence positive que lui prêtent les religions exotériques, nous aurons compris par là même que le « pardon de Dieu » est accordé de toute éternité. Le mal n'étant que limitation et toute limite devant nécessairement tomber un jour, — car, comme l'a dit Hugo,

> Tout ce qui tourbillonne appartient à la tombe (1),

et tout être, étant essentiellement Dieu, contient la force qui dissoudra ses chaînes, — le mal n'a, en dehors des formes limitées par le temps et l'espace, aucune existence réelle; comment, dès lors, le châtiment en aurait-il une? Voilà pourquoi, chaque fois que l'esprit du poète s'élève au-dessus du tourbillon cosmique soumis au temps, à la limitation (Saturne, Satan), il rencontre l'idée de l'amour universel, du pardon total et éternel, qui est l'Être même.

(1) *Les Quatre Vents de l'Esprit*, III, 10.

Comme nous le verrons plus loin, car nous aurons à revenir sur ces questions, c'est dans de semblables communions avec l'essence intime de toutes choses que Victor Hugo puisait sa « pitié suprême » et ses infinies tendresses, ses espoirs en un avenir lumineux, sa confiance inébranlable dans l'harmonie divine.

L'aube est une parole éternelle donnée,

s'écriait-il, certain que

L'éternel, l'infini, Dieu, n'est pas insolvable (1).

Y a-t-il dans son œuvre d'autres contradictions? Rien de plus probable, cette œuvre ayant la richesse et l'ampleur de la nature, qui abonde en contradictions. Hugo, il faut sans cesse s'en souvenir, n'est pas à proprement parler un philosophe, et nous ne saurions attendre de lui une exposition logique et ordonnée de ses convictions. Tout poète procède par intuitions; ses pensées sont amalgamées à la foule des images, des sentiments, des réminiscences; les mots n'ont pas pour lui de sens absolu, — en ont-ils d'ailleurs toujours un pour le philosophe? — et, pour comprendre ce que veut dire le poète, la raison ne suffit pas : il faut, comme en musique, deviner, communier. La compréhension d'un poète de l'ordre de Victor Hugo est de même sorte que la compréhension de la nature : il y faut apporter un peu de la divination des Képler et des Newton (2).

Voici une contradiction à laquelle Renouvier ne semble

(1) *L'Année terrible*, — Juillet, XII.

(2) Sur les contradictions et les excès de Dieu dans la nature, relire certaines pièces amusantes de *l'Art d'être grand-père*, dans la partie intitulée *le Poëme du Jardin des Plantes*.

pas avoir songé. Dans une des plus belles pièces des *Quatre Vents de l'Esprit* (III, 10), le poète s'écrie :

Il faut dans le grand tout tôt ou tard s'absorber,

— assertion chère au panthéisme, mais qui ne semble pas pouvoir s'accorder avec les affirmations réitérées du poète touchant l'immortalité de l'âme individuelle. Ici encore la science occulte va nous venir en aide. Le bouddhisme appelle la croyance à l'âme individuelle « la plus grande des illusions » ; cela signifie, non pas, comme se le sont imaginé certains esprits simplistes, qu'il n'y a point d'immortalité pour l'individu, mais que le fait de se croire un « moi » *séparé* de la multitude des autres « moi » est le fruit de toutes les illusions nées du *karma* même de l'être. Comme toute forme, l'individualité n'est que relative; chaque « moi », en réalité, *est* Tout, et, lorsque enfin il s'est dégagé des illusions anciennes, le « moi » ne peut plus se considérer comme une entité séparée : en toute conscience il est identique à l'Être Universel. Mais, naturellement, cette absorption en Tout, cette « nirvânisation », ne peut être que graduelle : elle ne saurait se produire tant que l'être se débat dans le tourbillon de ses propres créations, tant que son « moi » ne s'est pas élevé au-dessus des dimensions cosmiques. La question se lie ainsi au problème du mal : le mal initial, c'est *l'illusion de la séparation*, c'est, intellectuellement, le fait d'accorder une valeur absolue aux formes, aux formules, aux catégories. Mythiquement, Satan, — identique au Saturne des Latins, — est considéré comme l'auteur de ce mal primordial; n'est-il pas appelé « le père du mensonge » ? Il est l'Esprit qui, rebelle à l'unité divine, divise, sépare, emprisonne, et dévore ses propres enfants. Mais c'est aussi lui

qui, sous la forme de Lucifer, le porte-lumière, donne à l'homme le désir de la connaissance et de la liberté, grand courant montant de terre à la rencontre du courant de l'amour, issu des profondeurs du Verbe. L'homme parfait doit naître de l'union de ces deux puissances.

Notons que, — pour ne parler que des religions le mieux connues, — nous retrouvons l'enseignement du bouddhisme dans les religions brahmanique et chrétienne. Le brahmanisme incite l'homme à renoncer à l'illusion du « moi » afin de pouvoir s'immerger dans l'Ineffable qui, sous le nom d'*âtmâ*, repose au fond de tout être. C'est « Cela » qui donne du prix même aux formes relatives. Comme le dit la *Brihadaranyakopanishad*, rattachée au *Yajour Véda*, « ce n'est pas en vérité, oui, pour l'amour du mari que le mari est cher : c'est pour l'amour de l'*âtman* [neutre d'*âtmâ*, *âtmâ* considéré en tant que principe universel] que le mari est cher; ce n'est pas en vérité, oui, pour l'amour de la femme que la femme est chère; c'est pour l'amour de l'*âtman* que la femme est chère... c'est pour l'amour de l'*âtman* que la richesse est chère... c'est pour l'amour de l'*âtman* que les dieux sont chers... »(1). Pas d'amour donc, sublime ou vil, qui n'ait sa racine en ce grand amour immuable et central. De même, quand le Christ prie ainsi : « O Père... la gloire que tu m'as octroyée, je la leur ai octroyée, à l'effet qu'ils soient un comme nous sommes un, — moi en eux et toi en moi; — qu'ils soient parfaits en l'unité, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé moi-même » (2), n'indique-t-il pas clairement

1 *Brihadaranyakopanishad*, 4e lecture, 5e brahmana.

2 *Évangile selon saint Jean*, XVII.

que le but de l'évolution du « moi », c'est l'union avec un Moi supérieur, un Moi universel, qui n'est autre que le Verbe dont il est lui-même la terrestre expression? L'individualité grandit d'épreuve en épreuve; l'homme devient un ange, un archange, un archée; à chaque degré son « moi » se dilate, et il devient enfin le Moi universel qui peut dire en parlant des formes ancestrales dont il s'est dégagé : « Avant qu'Abraham fût, JE SUIS (1). »

*

Ces considérations nous amènent naturellement à nous demander quelle était l'attitude de Victor Hugo en face des diverses religions et de la religion en général. Si nul n'a plus violemment critiqué les erreurs, les excès, les monstruosités des religions révélées, nul cependant n'a été plus profondément religieux, et, dès qu'il se fut dégagé des doutes de sa jeunesse, —

Tout corps traîne son ombre et tout esprit son doute,

écrivait-il alors (2), — nul n'a mieux « adoré Dieu », nul ne s'est plus ébloui du divin épars en toutes choses, physiques, morales et intellectuelles. Comme tout gnostique, de la lettre qui tue il libérait l'esprit et voyait dans les religions révélées des images de la religion suprême, mise ainsi à la portée de l'intellect humain :

Tous les cultes ne sont, à Memphis comme à Rome,
Que des réductions de l'éternel sur l'homme (3),

(1) *Evangile selon saint Jean*, VIII.
(2) *Les Voix intérieures*, XXVIII.
(3) *Religions et Religion*, II.

et, dans son désir d'être comprise de l'homme imparfait,

Pas de religion qui ne blasphème un peu (1).

Et les religions, avec leurs dieux, passent l'une après l'autre, quand elles ont accompli leur œuvre. Mais, lorsque la pensée purifiée se sera élevée à la contemplation de l'idée pure, toutes ces anciennes religions apparaîtront comme unies dans la religion universelle, qui n'aura d'autre livre que la conscience et d'autre temple que l'âme (2). Tout au plus alors pourra-t-on admettre la construction d'un vaste lieu de recueillement collectif, pur de symboles et d'images (3). En attendant cette ère bénie, comme

L'homme a besoin, dans sa chaumière,
Des vents battu,
D'une loi qui soit sa lumière
Et sa vertu (4),

le songeur estime avec raison qu'il serait dangereux de retirer à l'homme l'énergie bienfaisante qu'il puise dans sa religion, quelque incomplète qu'elle puisse être, avant qu'en lui-même il ait développé amour, sagesse et volonté. Mieux vaut même, s'écrie-t-il, la croyance en un enfer éternel que la croyance à la seule matière, que la négation de l'esprit :

(1) *Religions et Religion*, I, 2.

(2) Jésus n'a-t-il pas dit que du « temple » extérieur il ne resterait pas pierre sur pierre? Par contre, enseignait-il, « ne savez-vous pas que vous êtes des dieux? » (*Évangiles, passim*). Saint Paul disait de même (*Première Épître aux Corinthiens*, III) : « Ne savez-vous donc pas que vous êtes un sanctuaire de Dieu et qu'en vous réside l'esprit de Dieu? »

(3) Voir *le Temple*, dans *la Légende des Siècles* (XLIII).

(4) *Les Contemplations*, livre sixième, II.

. . . Oh ! reprends ce Rien, gouffre, et rends-nous Satan [1] !

Cette attitude de Victor Hugo est celle même du gnostique. D'après l'enseignement ésotérique, on peut diviser l'activité humaine en trois grandes branches : l'activité qui a pour idéal la perception du beau et pour moyen la sensibilité, l'activité qui a pour idéal la compréhension du vrai et pour moyen l'intelligence, l'activité qui a pour idéal la réalisation du bien et pour moyen la volonté. Il fut un temps, avant que l'homme eût songé à mettre son intelligence personnelle au service de ses désirs, où l'art, la science et la religion étaient pour ainsi dire partie intégrante de son être. En cette époque paradisiaque, tout désir était un désir de beauté, toute vie était baignée de vérité, tout acte était un acte de bonté. La religion, la science et l'art ne naquirent vraiment que le jour où le moi personnel s'affirma indépendant du Moi cosmique représenté jusque-là par les dieux. Les êtres supérieurs à l'homme disparurent du champ de son regard, plein des seules visions de la terre, et il dut dès lors se contenter de souvenirs. Il ne resta des dieux que des images fabuleuses qui servirent aux peuples d'idées directrices, bientôt réduites, hélas! à la taille des passions humaines. Religion, science, art, sont des souvenirs, — d'abord graduellement effacés de la mémoire des hommes, puis peu à peu ranimés par le génie de certains hommes exceptionnels, — des souvenirs de l'ancienne communion avec les dieux.

La science occulte nous apprend encore que la religion passe par trois grandes phases, lesquelles, on va s'en rendre compte, correspondent assez exactement aux trois révélations qui, dans le poème intitulé *Dieu*, précèdent celle

(1) *Religions et Religion*, III.

de la lumière : les révélations de l'aigle, du griffon et de l'ange.

Tout d'abord, la religion cherche à émouvoir ; elle agit sur la sensibilité, sur l'imagination ; elle ordonne des cérémonies grandioses ; aussi l'art lui est-il d'un précieux secours ; elle exige de ses fidèles des sacrifices de biens matériels et leur impose des rites qui doivent être observés rigoureusement ; divisée en autant de cultes qu'il y a de peuples, voire même de tribus, elle est rude, brutale, guerrière ; ses dieux sont des dieux de vengeance, des dieux jaloux, des dieux des armées, son but étant d'apprendre aux hommes, par de brusques alternatives de plaisir et de douleur, à maîtriser les passions de leur âme animale. Ces religions sont nommées par l'ésotérisme chrétien religions de Jéhovah. Jéhovah, forme cosmique de l'Esprit-Saint, est le Dieu Lunaire qui donne à toute chose un nom et une figure stables ; aussi ces religions sont-elles essentiellement mythiques. Toutes les religions révélées, à l'exception du christianisme, appartiennent à cette phase, bien qu'il y ait en chacune d'elles, à l'usage de certains êtres d'élite, un enseignement ésotérique contenant tout l'essentiel des formes supérieures de religion. De plus, par la voix des grands initiés, elles annoncent la venue du Verbe Solaire et l'ouverture d'une ère nouvelle.

Toutes ces religions procèdent de Jéhovah, à l'exception du christianisme, ai-je dit. Ceci n'est exact que du christianisme pur, tel qu'il fut enseigné par Jésus lui-même et par des disciples comme Jean et Paul. Car, sous l'influence des hommes, le christianisme est peu à peu retombé au niveau des religions antérieures, et c'est dans les seuls *Évangiles*, comme le voulait Hugo, qu'il nous faut chercher la véritable sagesse chrétienne. Cette sagesse constitue la religion du Verbe Solaire, forme cosmique du Fils, qui donne

la vie à la lettre morte, qui unit toutes choses en son universelle splendeur, qui « accomplit la loi et les prophètes » de la première dispensation. Elle agit intérieurement, sur la vie même de l'homme individuel, tandis que les religions précédentes n'agissaient que sur les collectivités et comme une force extérieure. Peu à peu, l'écorce « jéhovistique » du christianisme tombera ; déjà la sagesse « christique » naît, en dehors des temples et des églises, affranchie des frontières nationales et sociales, dans le cœur même des hommes. Toutes les luttes qui se poursuivent de nos jours ont pour cause profonde la réaction de l'ancienne loi, celle du talion, qui a cessé d'être bienfaisante, contre la loi nouvelle, celle de l'amour. Cette religion du Verbe est par excellence celle de Victor Hugo; elle est celle dont le celticisme fut toujours le champion, contre la Rome papale, contre Luther et Calvin, enfin contre les nouvelles idoles créées par le matérialisme. Au cours des civilisations qui suivront la nôtre, elle deviendra universelle en unissant tous les cœurs dans la sagesse de l'amour. Elle s'adresse à la raison, au « logos », à la libre intelligence, — car c'est Rome seule qui en a voulu faire un instrument d'asservissement intellectuel ; — enfin, elle est essentiellement individuelle et mystique.

Les religions de Jéhovah conviennent aux cinq premières civilisations de l'époque aryenne (1) ; la religion du

(1) L'époque aryenne fut précédée de l'époque atlante, au cours de laquelle évoluèrent les premières races véritablement humaines. A cette époque, la religion n'était déjà plus qu'un souvenir confus de la religion originelle, souvenir qui finit même par sombrer dans les tourbillons de la magie noire. Moïse, conducteur de la cinquième race atlante, celle des Sémites primitifs, laquelle devint l'origine des races aryennes, fut le premier à réveiller le souvenir de l'antique révélation en donnant aux hommes l'essence de toutes les religions

Christ fleurira dès la sixième civilisation aryenne et s'épanouira à l'époque suivante. Enfin, la religion du Père, qui fera appel à la volonté pure et agira directement jusque sur le corps physique, s'établira durant la dernière époque de l'évolution sur ce globe terrestre (1).

---

dites « de Jéhovah ». L'époque atlante fut elle-même précédée de trois époques au cours desquelles les âmes humaines se préparèrent à la naissance du moi pensant.

Les religions sémitiques, et principalement le judaïsme, sont par excellence des « religions de Jéhovah ». Mais il serait absurde et peu chrétien d'en conclure que juifs et musulmans sont tous moralement inférieurs aux esprits qui s'étiquettent chrétiens. L'esprit juif est assez répandu dans les sociétés chrétiennes, et, par contre, il n'est pas rare de trouver chez les juifs de véritables vertus évangéliques. Rappelons-nous la parabole de la poutre et du fétu de paille. Une des caractéristiques de la sagesse chrétienne est de ne jamais porter de jugements collectifs : seul, à ses yeux, compte l'individu.

(1) La science et l'art, ces deux autres formes de l'activité humaine, ont également l'une et l'autre trois grands aspects. La science, née de l'activité intellectuelle, comprend la chimie, qui fait appel à la volonté, transformatrice de la matière; les mathématiques avec leur dérivé, la physique, lesquelles sont du ressort de l'intelligence pure; et l'histoire naturelle, qui fait appel à la sensibilité, à l'amour. L'art, né de l'activité sentimentale, comprend les arts plastiques (danse, peinture, sculpture, etc.), qui font appel à la volonté; la littérature, à laquelle il faut rattacher l'architecture, qui fait appel à l'intelligence; et la musique, pour laquelle la sensibilité suffit.

Les six énergies nées de l'énergie primordiale, laquelle complète le septénaire, — énergies qui ont pour points d'appui physiques différents astres de notre système, — sont en rapport avec la sensibilité, l'intelligence et la volonté et ont par suite une influence sur les diverses formes d'art, de science et de religion. Jupiter et Mars sont les puissances de la volonté et de la force objective; leur action s'étend donc à toute religion, à la chimie, aux arts plastiques. Mercure et le Soleil, puissances de l'intelligence et de la divination, agissent sur toute science, sur la religion du Verbe, sur la littérature et l'architecture. Vénus et la Lune, puissances de la sensibilité et de l'imagination, étendent leur influence sur tout art, sur les religions de Jéhovah, sur les sciences naturelles. Saturne, le temps cyclique, l'activité en soi *(karma)*, fils d'Uranus, l'espace incondi-

La pensée de Victor Hugo a donc magnifiquement évolué de la religion catholique officielle, qu'il chantait avec naïveté dans les *Odes et Ballades*, au doute qui remplit les poèmes élégiaques d'avant l'exil, — alors qu'il disait tristement :

> Nous portons dans nos cœurs le cadavre pourri
> De la religion qui vivait dans nos pères (1), —

puis du doute, de plus en plus traversé d'éclairs illuminateurs, jusqu'à l'étonnante révélation de la bouche d'ombre, qui semble être le point de départ de sa montée vers Dieu. Hugo a réalisé dans son âme et dans son œuvre cette union du cœur et de l'esprit si indispensable au bonheur de l'humanité et ardemment cherchée par le génie celtique. La *religion*, n'est-ce pas ce qui *relie* le cœur à l'esprit, la terre au ciel? Tant que cette union n'est pas, l'homme, dès qu'il s'élève au-dessus des tumultes quotidiens, souffre de sentir toujours

> . . . l'esprit qui ricane auprès du cœur qui pleure (1).

Nous l'avons dit, si nul comme Victor Hugo n'a connu le bouillonnement, d'ailleurs salubre et fort, de la vie païenne, nul cependant n'a été plus chrétien. Très différent de ces esprits grossiers qui ne savent condamner qu'en bloc, il a toujours su voir, derrière les cultes officiels, les idées primitives dont ces cultes sont les déformations.

---

tionné, est le lien occulte qui rattache les unes aux autres toutes ces activités dérivées. Nota : Mars et la Lune sont interchangeables, Mars étant la reincarnation, à un niveau plus dense, d'une ancienne planète dont la Lune est un débris.)

(1) *Les Chants du Crépuscule*, XXXVIII.

« J'irai », s'écriait-il,

Jusqu'à ce que, perçant le temple
Et le dogme, ce double mur,
Mon esprit découvre et dévoile
Derrière Jupiter l'étoile,
Derrière Jéhovah l'azur!

...Est-ce que vous croyez que l'ombre
A quelque chose à refuser
Au dompteur du temps et du nombre,
A celui qui veut tout oser,
Au poëte qu'emporte l'âme,
Qui combat dans leur culte infâme
Les payens comme les hébreux,
Et qui, la tête la première,
Plonge, éperdu, dans la lumière,
A travers leur dieu ténébreux (1)!

La figure historique de Jésus a toujours hanté son esprit avide d'admiration et d'adoration; il ne cesse de vénérer en Jésus l'homme suprême par la bouche duquel Dieu lui-même a parlé. Dans *les Voix intérieures* (I), il s'afflige de voir pâlir aux yeux des hommes l'image du grand martyr :

Une chose, ô Jésus, en secret m'épouvante,
C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant.

Dans *William Shakespeare* (troisième partie, III), vision radieuse, il voit s'élever de terre, resplendissant « dans le clair de l'horizon », la « prodigieuse constellation » des grandes âmes, « mêlée à cette immense aurore, Jésus-Christ ». Dans *la Fin de Satan*, poème écrit pendant l'exil,

(1) *L'Art d'être grand-père*, XVIII, 5. Relire aussi, dans *les Contemplations*, le prodigieux poème intitulé *Ibo* (livre sixième, II).

il fait d'un des trois livres consacrés à la terre une sorte de paraphrase, souvent très belle, des *Evangiles* (1). Enfin, dans l'admirable poème intitulé *le Pape*, nous lisons ces vers :

Soudain il me sembla, comme, dans leur souffrance,
Pensif, je regardais les peuples douloureux,
Voir l'ombre d'une main bénissante sur eux;
Il me sembla sentir quelqu'un de secourable,
Et je vis un rayon sur l'homme misérable,
Et je levai les yeux au ciel et j'aperçus,
Là-haut, le grand passant mystérieux, Jésus (2).

Mais, même si Hugo n'avait pas connu la merveilleuse histoire de Judée, il aurait mérité le nom de chrétien, magnifique quand il est ainsi porté, car son œuvre tout entier, avec ses défauts, ses excès, ses énormités, est une immense aspiration vers la sagesse de l'amour, vers ce que les occultistes d'Occident appellent le Verbe Solaire. La personnalité terrestre de Jésus disparait sur l'éblouissante auréole de ce Verbe; elle pourrait, comme d'aucuns l'ont prétendu, n'avoir jamais existé : la sagesse christique, le rayonnement solaire, n'en existerait pas moins. « Qu'est-ce qui existe? répondait le vieux Gœthe à ceux qui pensaient l'étonner par une semblable hypothèse ; qu'est-ce qui existe? c'est ce qui est éternellement beau et vrai! » Hugo eût ajouté : Et ce qui est éternellement bon.

★

C'est dans cette union de la pensée et de l'amour, ces deux ailes de l'âme humaine, comme il les appelait, que

(1) Voir aussi, dans *la Légende des Siècles* (II), *Première rencontre du Christ avec le tombeau.*

(2) *Le Pape, — Malédiction et Bénédiction.*

Victor Hugo trouvait la foi créatrice, la confiance inébranlable, ce magnifique pouvoir d'affirmation qu'il portait en lui. Comme tous les mystiques, se retirant dans le secret sanctuaire de son être, il y touchait le roc de la certitude, et il ressortait profondément tranquille, rassuré.

Ma conscience en moi, c'est Dieu que j'ai pour hôte.
Je puis, par un faux cercle, avec un faux compas,
Le mettre hors du ciel; mais hors de moi, non pas.
Il est mon gouvernail dans l'écume où je vogue.
Si j'écoute mon cœur, j'entends un dialogue.
Nous sommes deux au fond de mon esprit, lui, moi (1).

Il ne doutait pas plus de la justice immanente que de sa propre existence. Le vrai, c'est le juste, répétait-il continuellement.

Marche au vrai. Le réel, c'est le juste, vois-tu (2).

Homme, veux-tu trouver le vrai? Cherche le juste (3).

Homme, ne te crois pas plongé dans l'inconnu;
Tu connais tout, sachant que tu dois être juste (4).

Mais, Ombre, qu'est-il donc de stable sous les cieux?
La justice, dit l'Ombre. Aucun vent ne l'emporte (5).

Nous avons vu comment, pour le songeur, la justice se confondait avec le *karma* même des êtres et comment, en dernière analyse, elle n'était qu'une forme de l'éternel amour, de la « pitié suprême ». L'homme, dit Hugo, doit marcher librement, sans crainte, dans la voie que lui

(1) *L'Année terrible*. — Juillet, XII.
(2) *Les Contemplations*, livre troisième, VIII.
(3) *Religions et Religion*, II.
(4) *Le Pape*. — *Paroles dans le ciel étoilé*.
(5) *Ibidem*, *Pensif devant la nuit*.

montre sa conscience, puisque sa conscience est un rayon divin.

Sans fléchir dans ta confiance,
Sans te rebuter dans ta foi,
Sainte servante, conscience,
Tu vas dans l'ombre devant moi (1).

Et, d'ailleurs,

En faisant ton devoir, tu fais à Dieu sa dette (2);

toutes les injustices ne sont que des apparences; l'homme sage ne s'en alarme point.

Ah! la réalité, c'est un paiement sublime.
Je suis le créancier tranquille de l'abîme...
... La plainte est un vain cri, le mal est un mot creux;
J'ai rempli mon devoir, c'est bien, je souffre heureux,
Car toute la justice est en moi, grain de sable.
Quand on fait ce qu'on peut, on rend Dieu responsable,
Et je vais devant moi, sachant que rien ne ment,
Sûr de l'honnêteté du profond firmament (2).

Qu'importe, disait-il encore,

. . . . . qu'importe ce que souffre
Mon atome au hasard emporté dans le gouffre!
D'autres ont plus souffert, qui valaient mieux que moi (3).

Et :

Ne plaignez pas l'élu qu'on nomme le proscrit.
Mon esprit, que le deuil et que l'aurore attire,
Voit le jour par les trous des mains de Jésus-Christ.
Toute lumière sort ici-bas du martyre (4).

---

(1) *Les Quatre Vents de l'Esprit*, III, 36.

(2) *L'Année terrible*, — Juillet, XII. Relire aussi, dans *les Contemplations*, *les Malheureux* (livre cinquième, XXVI).

(3) *Les Quatre Vents de l'Esprit*, III, 47.

(4) *Ibidem*, III, 33.

S'efforcer d'être juste et bienveillant en toutes circonstances; suivant la parole même de Jésus, chercher avant toute chose le royaume de Dieu et sa justice, le reste devant alors être obtenu par surcroît; pardonner et demander pardon, c'est là toute la loi humaine.

Je demande pardon à ceux que j'offensai,
Voulant traîner ma peine et non mon injustice (1).

Hugo adopte donc sans hésiter la conception mystique de la souffrance. La souffrance, nous dit la science occulte, résulte d'un déséquilibre dans notre être, déséquilibre dû lui-même à nos erreurs passées. Elle est le fruit de notre *karma*. Même les maux qui ont pour origine une hérédité physiologique font partie de la « rétribution karmique », puisque c'est l'ensemble de nos défauts et de nos qualités qui nous entraîne vers tels parents, vers tel milieu. La souffrance nous apprend à connaître nos points faibles, nous ne souffrons jamais que sur de tels points; elle nous purifie de nos égoïsmes et peu à peu nous pousse vers ce qui est universel. Ainsi, Hugo s'écrie :

L'homme est sombre. Qu'il souffre, il brillera (2); . . .

et, s'adressant à Dieu :

Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues
Où la douleur de l'homme entre comme élément (3).

(1) *Les Quatre Vents de l'Esprit*, III, 33.

(2) *Ibidem*, III, 27. Nous lisons aussi dans Alfred de Musset (*Poésies nouvelles*, — *la Nuit d'octobre*) :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

(3) *Les Contemplations*, livre quatrième, XV. Sphère des nues, sphère des vapeurs, sont des expressions qui désignent le « monde astral », royaume des désirs et des émotions.

La douleur et la mort sont les grandes forces qui délivrent l'esprit.

*

Au-dessus de celui qui souffre passivement, il y a le martyr, qui souffre volontairement pour son idéal ou pour les autres. Les « maîtres de compassion », ces êtres sublimes qui ont renoncé à leur propre béatitude pour ne pas abandonner leurs frères moins avancés, enseignent qu'il faut vouloir porter le poids des erreurs collectives, car, comme le dit un texte bouddhiste, « peut-il y avoir de la béatitude quand tout ce qui vit doit souffrir? Seras-tu sauvé pour entendre gémir le monde entier? Tu n'atteindras le septième pas et tu ne franchiras la porte de la connaissance finale que pour te fiancer à la douleur, si tu veux... rester sans égoïsme jusqu'à la fin sans fin (1). » Hugo chante ainsi la gloire du martyre :

O douleur! clef des cieux! L'ironie est fumée.
L'expiation rouvre une porte fermée;
Les souffrances sont des faveurs.
Regardons, au-dessus des multitudes folles,
Monter vers les gibets et vers les auréoles
Les grands sacrifiés rêveurs.

Monter, c'est s'immoler. Toute cime est sévère.
L'olympe lentement se transforme en calvaire;
Partout le martyre est écrit;
Une immense croix gît dans notre nuit profonde;
Et nous voyons saigner aux quatre coins du monde
Les quatre clous de Jésus-Christ (2).

(1) *La Voix du Silence*, troisième partie.
(2) *Les Contemplations*, livre sixième, XVII.

(Ceci ne rappelle-t-il pas la parole de Platon (dans *Timée*) : pour donner à toutes choses la vie, l'âme du monde est étendue dans la matière en forme de croix?)

Dans *les Misérables* (1), à propos des couvents, Hugo revient sur cette question du renoncement en la liant à la question de la prière. Prier, dit-il, c'est « mettre par la pensée l'infini d'en bas [l'âme] en contact avec l'infini d'en haut [Dieu] » (2).

> Quant au mode de prier, ajoute-t-il, tous sont bons, pourvu qu'ils soient sincères. Tournez votre livre à l'envers, et soyez dans l'infini.
>
> Il y a, nous le savons, une philosophie qui nie l'infini. Il y a aussi une philosophie, classée pathologiquement, qui nie le soleil ; cette philosophie s'appelle cécité.
>
> Ériger un sens qui nous manque en source de vérité, c'est un bel aplomb d'aveugle.
>
> Le curieux, ce sont les airs hautains, supérieurs et compatissants que prend, vis-à-vis de la philosophie qui voit Dieu, cette philosophie à tâtons. On croit entendre une taupe s'écrier : Ils me font pitié avec leur soleil (3) !

Nous lisons plus loin :

> Les esprits irréfléchis et rapides disent :
>
> — A quoi bon ces figures immobiles du côté du mystère? à quoi servent-elles? qu'est-ce qu'elles font?
>
> Hélas! en présence de l'obscurité qui nous environne et qui nous attend, ne sachant pas ce que la dispersion immense fera de nous, nous répondons : Il n'y a pas

(1) Dans le chapitre intitulé *Bonté absolue de la prière* (deuxième partie, livre septième, VI).

(2) *Les Misérables*, deuxième partie, livre septième, V.

(3) *Ibidem*, VI.

d'œuvre plus sublime peut-être que celle que font ces âmes. Et nous ajoutons : Il n'y a peut-être pas de travail plus utile.

Il faut bien ceux qui prient toujours pour ceux qui ne prient jamais.

Pour nous, toute la question est dans la quantité de pensée qui se mêle à la prière.

Leibniz priant, cela est grand; Voltaire adorant, cela est beau. *Deo erexit Voltaire.*

Nous sommes pour la religion contre les religions.

Nous sommes de ceux qui croient à la misère des oraisons et à la sublimité de la prière (1).

Dans un poème des *Contemplations*, — un de ces poèmes courts et parfaits de proportions, assez nombreux dans l'œuvre du poète, quoi qu'on en ait dit, pour former plusieurs volumes, — Hugo fait de la prière un ange, le seul ange qui puisse bâtir le pont entre l'âme et son Dieu,

J'avais devant les yeux les ténèbres. L'abîme,
Qui n'a pas de rivage et qui n'a pas de cime,
Était là, morne, immense; et rien n'y remuait.
Je me sentais perdu dans l'infini muet.
Au fond, à travers l'ombre, impénétrable voile,
On apercevait Dieu comme une sombre étoile.
Je m'écriai : — Mon âme, ô mon âme! il faudrait,
Pour traverser ce gouffre où nul bord n'apparaît,
Et pour qu'en cette nuit jusqu'à ton Dieu tu marches,
Bâtir un pont géant sur des millions d'arches.
Qui le pourra jamais? Personne! O deuil! effroi!
Pleure! — Un fantôme blanc se dressa devant moi
Pendant que je jetais sur l'ombre un œil d'alarme,
Et ce fantôme avait la forme d'une larme;

(1) *Les Misérables*, deuxième partie, livre septième, VIII.

C'était un front de vierge avec des mains d'enfant;
Il ressemblait au lys que la blancheur défend;
Ses mains en se joignant faisaient de la lumière.
Il me montra l'abîme où va toute poussière,
Si profond que jamais un écho n'y répond,
Et me dit : — Si tu veux, je bâtirai le pont.
Vers ce pâle inconnu je levai ma paupière.
— Quel est ton nom? lui dis-je. Il me dit : — La prière (1).

Au nombre de ceux qui prient se trouvent, selon Hugo, les penseurs et les « songeurs » inspirés, poètes, artistes, savants, philosophes, tous ceux qui dévoilent un peu du mystère de la divinité. Le Verbe parle par leur bouche, et c'est grâce à eux que,

Comme un fleuve d'âme commune,
Du blanc pylône à l'âpre rune,
Du brahme au flamine romain,
De l'hiérophante au druide,
Une sorte de Dieu fluide
Coule aux veines du genre humain (2).

Hugo se glorifiait à juste titre d'être un de ces « mages », un de ces « prophètes ». Pour lui, comme pour le gnostique, les mots ne sont pas simplement le résultat d'un mécanisme tout extérieur; les mots sont des « êtres vivants », des « types on ne sait d'où venus »; ils sont les « formules des lueurs flottantes du cerveau », les « passants mystérieux de l'âme ».

Chacun d'eux porte une ombre ou secoue une flamme,
Chacun d'eux du cerveau garde une région;
Pourquoi? c'est que le mot s'appelle Légion;

(1) *Les Contemplations*, livre sixième, I *(le Pont)*.
(2) *Ibidem*, livre sixième, XXIII.

C'est que chacun, selon l'éclair qui le traverse,
Dans le labeur commun fait une œuvre diverse;
C'est que de ce troupeau de signes et de sons
Qu'écrivant ou parlant, devant nous nous chassons,
Naissent les cris, les chants, les soupirs, les harangues;
C'est que, présent partout, nain caché sous les langues,
Le mot tient sous ses pieds le globe et l'asservit;
Et, de même que l'homme est l'animal où vit
L'âme, clarté d'en haut par le corps possédée,
C'est que Dieu fait du mot la bête de l'idée (1).

Et le poète ajoute :

Oui, tout-puissant! tel est le mot. Fou qui s'en joue!

L'occultisme nous enseigne de même que chaque mot, tel un objet magique chargé de fluide magnétique, est un réceptacle d'énergie, bienfaisante ou dangereuse, forte ou faible, selon l'idée dont elle émane, et qui se modifie d'ailleurs avec l'usage que font du mot les générations successives. Ainsi, tout grand poète vivifie les mots qu'il emploie et quelquefois même en transforme le sens. Croit-on, par exemple, que le mot *amour* eût eu certains sens élevés que nous lui attribuons s'il n'avait vibré que sur les lèvres sensuelles de nos poètes érotiques?

Nemrod dit : guerre! Alors, du Gange à l'Ilissus,
Le fer luit, le sang coule. Aimez-vous! dit Jésus,
Et ce mot à jamais brille et se réverbère
Dans le vaste univers, sur tous, sur toi, Tibère,
Dans les cieux, sur les fleurs, sur l'homme rajeuni,
Comme le flamboiement d'amour de l'infini (1)!

(1) *Les Contemplations*, livre premier, VIII.

*

Nous voici revenus à la question centrale de l'amour, car il est à peu près impossible de lire plusieurs pages de Victor Hugo sans avoir affaire à elle. Attardons-nous-y une dernière fois.

Nous avons vu comment il fallait résoudre l'apparente antinomie entre la justice universelle et le pardon non moins universel. Nous n'aurons donc pas de peine à concilier dans l'âme humaine le sentiment de la justice et celui de la pitié. Le petit livre sur la sagesse hindoue dont j'ai déjà cité un passage, contient ces lignes remarquables :

> Certaines personnes, qui acceptent la doctrine du Karma, mais ne la comprennent pas, deviennent dures de cœur. « Si cet homme souffre, disent-elles, c'est qu'il a mérité de souffrir. — Pourquoi le secourir? » A cela je pourrais répondre que si cet homme a eu l'occasion d'être aidé par vous, c'est qu'il a mérité d'être aidé; et que si vous avez consciemment laissé passer cette occasion de faire le bien, vous vous êtes rendu coupable. Et toujours il nous est possible d'*aider* notre prochain à changer l'orientation de sa vie. Si nous ne pouvons pas lui porter secours matériellement (et il est parfois préférable de ne pas le faire), du moins nos pensées charitables peuvent-elles lui prêter un appui moral qui, pour être invisible, n'en est pas moins réel. Ne perdez jamais de vue la définition du Bien et du Mal; vous ne secourez *vraiment* vos semblables qu'en aidant à l'évolution *réelle* de leur être *réel*, — quelles que soient d'ailleurs les apparences.
>
> En somme, Karma ne nous dispense nullement

d'aider nos semblables, pas plus qu'il ne nous empêche de nous aider nous-mêmes (1).

Rien de plus juste. Tous les êtres sont frères, et, depuis le chaos originel, l'amour est la grande lumière du monde, en dépit des ombres irréelles, locales et passagères de la haine et de la discorde. La création tout entière n'a-t-elle pas son origine dans un immense acte d'amour au sein du chaos?

Le chaos est un dieu; son geste est l'élément;
Et lui seul a ce nom sacré : Commencement.
C'est lui qui, bien avant la naissance de l'heure,
Surprit l'aube endormie au fond de sa demeure,
Avant le premier jour et le premier moment;
C'est lui qui, formidable, appuya doucement
La gueule de la nuit aux lèvres de l'aurore,
Et c'est de ce baiser qu'on vit l'étoile éclore (2).

Cet amour initial est comme la tonique de l'universelle symphonie; quelque nombreuses que soient les modulations, quelque fréquents que puissent être les accords dissonants, c'est toujours sur cette tonique que repose l'édifice sonore et c'est elle qui doit amener l'accord parfait final (3). Certes, errantes dans le monde astral et reflétées

(1) J.-C. Chatterji, *la Philosophie ésotérique de l'Inde*, VIII.

(2) *La Légende des Siècles*, XXII.

(3) Rabindranath Tagore, s'adressant au dieu intérieur, dit dans un des sublimes poèmes de son *Offrande lyrique* (XII) : « C'est le parcours le plus distant qui m'approche le plus de toi, et la modulation la plus détournée est celle même qui mène à la parfaite simplicité de l'accord. »

Un illustre musicien avait coutume de dire que Dieu était écrit en *ut* majeur. Il eût pu ajouter que le Saint-Esprit, qui est l'amour créateur et qui a pour couleur symbolique le rouge, formait la tonique de cet accord parfait; que le Fils, qui est la sagesse conser-

dans le monde physique, il y a des formes de haine; mais il n'y a pas d'âme en qui soit étouffé le germe incorruptible de l'amour, créateur et régénérateur. Cet amour essentiel, suprême, maintient le rhythme des mondes; il est Dieu.

> S'il n'y avait pas quelqu'un qui aime, le soleil s'éteindrait (1).

Le seul, le profond devoir de l'homme, c'est de toujours rechercher l'amour, c'est de toujours le réveiller dans son cœur, c'est de ne jamais oublier qu'il est l'unique réalité. Nous l'avons vu, Hugo n'admettait point qu'on dissociât l'amour et la pensée; car l'amour soutient la pensée, si la pensée éclaire l'amour. A celui qui pénètre assez avant au cœur des choses, les deux actes n'en font plus qu'un :

> . . . . . Comprendre, c'est aimer (2).

Alors, petit à petit, — c'est là l'histoire même de Victor Hugo, — on se sent porté à tout aimer, à tout plaindre, à pardonner à tout. Dès avant l'exil, il écrit que, pour lui, de la vue des hommes et des choses

> Sort une bienveillance universelle et douce
> Qui dore comme une aube et d'avance attendrit
> Le vers qu'à moitié fait j'emporte en mon esprit
> Pour l'achever aux champs avec l'odeur des plaines,
> Et l'ombre du nuage et le bruit des fontaines (3).

---

vatrice et qui a pour couleur symbolique le jaune, en formait la médiante; et que le Père, qui est la volonté libératrice et qui a pour couleur symbolique le bleu, en formait la dominante. Dans l'univers, animé par Dieu, toutes choses sont liées entre elles en d'harmonieuses correspondances.

(1) *Les Misérables*, quatrième partie, livre cinquième, IV.

(2) *Les Contemplations*, livre troisième, VIII.

(3) *Les Rayons et les Ombres*, XLIV.

Et il termine *les Burgraves* par ces vers sublimes :

Quel qu'ait été le sort, quand l'heure va sonner,
Heureux qui peut bénir! — Grand qui sait pardonner!

Certes, par la suite, il pourra encore s'indigner, — et avec quelle violence! — certes, il pourra écrire *les Châtiments* (« *j'ai dû* faire ce livre » (1), dira-t-il plus tard), mais sans oublier jamais qu'

Au-dessus de la haine immense quelqu'un aime (2).

Les Contemplations, commencées avant l'exil, achevées à Guernesey, sont d'un bout à l'autre animées par le sentiment de l'amour, toujours plus large, toujours plus compréhensif. Il disait alors à sa fille :

Dieu nous éclaire, à chacun de nos pas,
Sur ce qu'il est et sur ce que nous sommes;
Une loi sort des choses d'ici-bas,
Et des hommes.

Cette loi sainte, il faut s'y conformer,
Et la voici, toute âme y peut atteindre :
Ne rien haïr, mon enfant, tout aimer,
Ou tout plaindre (3)!

Il s'écriait à la vue des êtres sombres, afin qu'eux aussi, en leur âme obscure, ils pussent « murmurer : amour » :

J'aime l'araignée et j'aime l'ortie
Parce qu'on les hait... (4)

---

(1) *Les Quatre Vents de l'Esprit*, I, 32.
(2) *L'Année terrible*, — Juillet, II.
(3) *Les Contemplations*, livre premier, I.
(4) *Ibidem*, livre troisième, XXVII.

Il rejetait à la vague un crabe qui venait de le mordre,

Afin qu'il allât dire à l'océan qui gronde
Et qui sert au soleil de vase baptismal
Que l'homme rend le bien au monstre pour le mal (1).

Rendre le bien pour le mal, renoncer à la vieille loi du talion, aimer ses ennemis, nous voici au centre même du christianisme. Et ces notions ne sont pas pour Hugo de simples phrases, pleines de la vaine rhétorique des pharisiens; non, elles sont sa vie, sa nourriture, sa raison d'être et de progresser.

Dès que, s'examinant soi-même, on se résout
A chercher le côté pardonnable de tout,
Dès qu'on a rejeté l'amertume chagrine,
Le réel se dévoile, on sent dans sa poitrine
Un cœur nouveau qui s'ouvre et qui s'épanouit (2).

De là ses appels, ardents, abondants, éperdus, désespérés parfois, à la justice, à la clémence, à l'amour.

Bénir le ciel est bien, bénir l'enfer est mieux,

fait-il dire au « pape »... endormi (3). Qui ne se souvient de ses attaques réitérées, tout au long de sa vie, contre la peine de mort? — peine stupide, en effet, dit la science occulte, puisqu'on ne peut véritablement tuer un être et que l'énergie ainsi libérée, toujours aussi malfaisante, agit dans le monde astral avec une force beaucoup plus grande que lorsqu'elle était limitée par le corps physique. Qui ne se souvient de son attitude lors de la Commune qui suivit

(1) *Les Contemplations*, livre cinquième, XXII.
(2) *La Pitié suprême*, VIII.
(3) *Le Pape, — le Synode d'Orient.*

la guerre de 70? Il faut, s'écriait-il, se pencher sur toutes les misères, ces misères d'où sortent les haines, ne pas craindre de se mêler à elles, de se donner à elles. Au lieu de condamner les misérables, nous devons essayer de les comprendre en leurs erreurs, en leurs révoltes, et sans attendre qu'il soit trop tard. En effet,

> Que leur font nos pitiés tardives? Oh! quelle ombre!
> Que fûmes-nous pour eux avant cette heure sombre?
> Avons-nous protégé ces femmes? Avons-nous
> Pris ces enfants tremblants et nus sur nos genoux?
> ... Hélas! faisons aimer la vie aux misérables.
> Sinon, pas d'équilibre. Ordre vrai, lois durables,
> Fortes mœurs, paix charmante et virile pourtant,
> Tout, vous trouverez tout dans le pauvre content (1).

Oui; mais, s'ils veulent rendre le « pauvre » heureux, ceux à qui la fortune a souri doivent tout d'abord abandonner bien des erreurs, bien des égoïsmes; *ils doivent réformer jusqu'à l'idée qu'ils se font de la vie*, et, *tous*, ils doivent devenir charitables, car, hélas! « il y a toujours plus de misère en bas que de fraternité en haut » (2). C'est le devoir et c'est l'honneur de ceux qui, par leur *karma*, ont droit en cette vie au bien-être, de donner l'exemple de l'amour et de la miséricorde. Répondre à la haine par la haine, qu'il s'agisse de haines entre classes, de haines entre nations, de haines entre individus, c'est forger un nouveau maillon de la chaîne qui retient l'humanité captive, c'est renforcer la puissance de l'illusion, c'est

(1) *L'Année terrible*, — Juin, XII.

(2) *Les Misérables*, première partie, livre premier, II.

« rendre l'avenir furieux » (1), car, par suite du balancement karmique,

Les opprimés refont plus tard les oppresseurs (1),

et la haine est la pire des oppressions. On ne peut par contre s'imaginer ce qu'une pensée d'amour délie de nœuds qui paraissaient indissolubles. La haine est toujours basée sur l'incompréhension, sur l'égoïsme ou sur la routine. Nous ne devons haïr aucun être, pas même les tyrans, bien qu'il soit de notre devoir de les combattre. Nous devons plaindre ces malheureux et, en définitive, les aimer, eux aussi, eux surtout, puisque nul n'ignore comme eux l'essence profonde de l'être :

L'opprimé le plus sombre, hélas! c'est l'oppresseur (2).

Il faut donc

Que nous ayons pitié de ces impitoyables (2);

c'est à nous qu'il incombe de leur enseigner, par notre exemple, la loi d'amour et de pardon, à nous qu'il incombe de les aider à se délivrer de leur erreur. Si nous nous y refusons, nous partageons en quelque sorte la responsabilité de leurs crimes. *La Pitié suprême* résume en ces trois vers toute la question :

Haïssons, poursuivons, sans trêve, sans relâche,
Les ténèbres, mais non, frères, les ténébreux;
Frappés par eux, broyés par eux, pleurons sur eux (3).

---

(1) *L'Année terrible*, — Juin, XIII. On peut ici se rappeler la parole de Bouddha : « La haine ne cédera jamais à la haine, mais la haine cédera à l'amour. »

(2) *La Pitié suprême*, XIV. Nous avons déjà rencontré cette idée dans *Ce que dit la Bouche d'ombre* et dans *les Malheureux*.

(3) *Ibidem*, XV. Nous lisons dans *les Quatre Vents de l'Esprit* (I, 20) :

Si Jesus s'envolait feroce du calvaire,
Et venait à son tour crucifier Satan,
Je dirais à Jésus : Tu n'es pas Dieu. Va-t'en.

J'ai déjà cité le passage des *Misérables* où Victor Hugo s'en prend aux philosophies purement intellectuelles. Voici un petit poème des *Quatre Vents de l'Esprit* III, 38 qui, pur comme certains thèmes de Beethoven, contient toute l'infinie douceur de son cœur :

O mon âme, en cherchant l'azur, ton vol dévie.
Restons dans le devoir; le devoir, c'est la vie.
Rentrons au noir foyer des hommes; essayons
La chaîne des captifs; fais-toi, dans ce lieu sombre,
La servante de l'ombre,
O fille des rayons!

Reprenons le labeur des saintes délivrances;
Faisons la fonction divine des souffrances;
Remettons notre lèvre à l'éponge de fiel;
Continuons les pleurs, les deuils, la lutte austère;
Revenons à la terre
Pour retourner au ciel!

On pourrait multiplier les citations à l'infini, rien n'égalant la généreuse bonté du poète si ce n'est son abondante richesse. Il ne se répète toutefois jamais : il crée perpétuellement, et chacune de ses créations a sa physionomie propre, sa nuance. Qu'on ne vienne pas me dire : la bonté n'a rien à voir avec l'art. La bonté étant le fond même de l'âme et le grand art ayant pour idéal d'exprimer cet abîme intérieur, comment la bonté pourrait-elle être étrangère à l'art? Qu'on ne me dise pas davantage : au lieu de chanter la bonté, il serait mieux de la réaliser. Chanter la bonté, la justice, l'amour, c'est déjà les réaliser. Les paroles d'un poète comme Victor Hugo sont des forces vivantes; elles emplissent l'atmosphère morale où nous vivons; elles font partie de l'air que notre âme respire. Si une statue, un tableau, un édifice, sont pour l'esprit des enseignements,

combien plus les mots et les sons jaillis du cœur des grands inspirés! Exprimés par Hugo, les sentiments les plus familiers prennent je ne sais quoi de sublime qui révèle leur parenté avec le divin; et leur expression n'en reste pas moins simple, infiniment simple, de cette simplicité qui fait divins les vers d'Homère (1). On me permettra de citer ici deux courtes pièces des *Quatre Vents de l'Esprit*, ce recueil peu connu qui renferme maintes pages dignes des plus belles parties des *Contemplations*.

Un hymne harmonieux sort des feuilles du tremble:
Les voyageurs craintifs, qui vont la nuit ensemble,
Haussent la voix dans l'ombre où l'on doit se hâter.
Laissez tout ce qui tremble
Chanter.

Les marins fatigués sommeillent sur le gouffre.
La mer bleue où Vésuve épand ses flots de soufre
Se tait dès qu'il s'éteint et cesse de gémir.
Laissez tout ce qui souffre
Dormir.

Quand la vie est mauvaise, on la rêve meilleure.
Les yeux en pleurs au ciel se lèvent à toute heure;
L'espoir vers Dieu se tourne et Dieu l'entend crier.
Laissez tout ce qui pleure
Prier.

(1) Leconte de Lisle a dit avec raison dans son *Discours sur Victor Hugo* : « Les sentiments tendres, les délicatesses, même subtiles, acquièrent, en passant par une âme forte, une expression définitive; et c'est pour cela que la sensibilité des poètes virils est la seule vraie. Ai-je besoin... de rappeler les preuves sans nombre que Victor Hugo nous a données de cette richesse particulière de son génie? Le vers plein de force et d'éclat du plus grand des Lyriques s'empreint, quand il le veut, d'une grâce et d'un charme irrésistibles. »

C'est pour renaître ailleurs qu'ici-bas on succombe.
Tout ce qui tourbillonne appartient à la tombe.
Il faut dans le grand tout tôt ou tard s'absorber.
Laissez tout ce qui tombe
Tomber!

Les Quatre Vents de l'Esprit, III, 10.)

Proscrit, regarde les roses;
Mai joyeux, de l'aube en pleurs
Les reçoit toutes écloses;
Proscrit, regarde les fleurs.

— Je pense
Aux roses que je semai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

Proscrit, regarde les tombes;
Mai, qui rit aux cieux si beaux,
Sous les baisers des colombes
Fait palpiter les tombeaux.

— Je pense
Aux yeux chers que je fermai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

Proscrit, regarde les branches,
Les branches où sont les nids;
Mai les remplit d'ailes blanches
Et de soupirs infinis.

— Je pense
Aux nids charmants où j'aimai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

(*Les Quatre Vents de l'Esprit*, III, 25 *(Chanson).*)

En relisant ces pièces, — et bien d'autres, comme, par exemple, l'adorable duo d'amour des *Burgraves* (1), — je ne sais pourquoi j'éprouve une émotion analogue à celle que me donnent les adieux d'Hector à Andromaque ou le dernier chant de *l'Iliade*. Peut-être est-ce parce que dans les unes comme dans les autres palpite ce qu'il y a de plus profondément humain, de divin déjà, au fond de notre cœur, bien au delà de cette « humanité » fiévreuse et névrosée dans laquelle, dominés par l'amour du maladif et du puéril, certains esthètes contemporains prétendent enfermer l'homme. Swinburne a dit de Victor Hugo, — et comment ne pas faire siennes les paroles du grand poète anglais? — « Entre tous les apôtres qui nous ont apporté chacun l'heureuse nouvelle de son propre évangile, les libres dons de son imagination personnelle, celui-ci a mérité le plus beau, le plus tendre de tous les titres donnés par l'homme, — celui de fils de la consolation (2). »

★

Dans la préface de *la Legende des Siècles*, Victor Hugo nous a dit qu'il concevait l'évolution de l'humanité comme une immense marche vers la lumière. Il a souvent raillé ceux qui, par une étrange myopie intellectuelle, se refusent à croire en une ère de bonheur universel.

Quoi! ce n'est pas réel parce que c'est lointain!

s'écriait-il (3). Il faut *vouloir*, il faut *imaginer* le bonheur

(1) Ou comme les pièces X, XIII, XXI, du deuxième livre des *Contemplations*.

(2) Swinburne, *A Study of Victor Hugo*.

(3) *Les Quatre Vents de l'Esprit*, III, 54.

et l'amour, si l'on désire qu'ils soient. Toutes choses n'existent-elles pas d'abord dans la pensée? Toutes les créations humaines, villes, œuvres d'art, livres, lois, machines, avant de se manifester objectivement sur terre, n'ont-elles pas été des images mentales? Ce que l'homme pense aujourd'hui, il le sera demain. L'aspect même de la terre, nous dit la science occulte, est en grande partie dû à l'activité consciente ou sub-consciente des hommes, qui, vivants ou morts, agissent par leur pensée sur l'essence mentale des choses (1). En développant ce qui dans son être tend à l'universel, l'amour qui féconde, la sagesse qui choisit, la volonté qui réalise, l'homme recréera en toute conscience positive l'antique âge d'or dont, avant l'éclosion du moi pensant, il connut la béatitude passive. De nos jours, en dépit des réactions, des erreurs, des hésitations, n'assistons-nous pas à un formidable mouvement vers l'universel? depuis la renaissance du génie celtique à la fin du XVIIIe siècle, ne sentons-nous pas craquer, sous la pression de l'âme, les parois des vieilles civilisations factices?

Déjà l'amour, dans l'ère obscure
Qui va finir,
Dessine la vague figure
De l'avenir (2).

(1) L'occultisme va plus loin encore : il nous dit que tout l'univers sensible est l'objectivation, la cristallisation matérielle de l'univers psycho-spirituel. La fonction psycho-spirituelle, par l'intermédiaire d'entités plus ou moins élevées dans l'ordre de l'évolution, se « fabrique » l'organe matériel qui lui est nécessaire pour s'exprimer dans les trois dimensions du monde physique. (Ainsi le cerveau est une production de la pensée, qu'il « exprime » comme la bobine Ruhmkorff « exprime » l'électricité.) Faut-il répéter que les termes « esprit » et « matière » ne désignent rien d'absolu? L'esprit et la matière ne sont que les aspects positif et négatif de l'ineffable « Cela » des sages hindous.

(2) *Les Contemplations*, livre sixième, II.

Dans plusieurs poèmes, mais nulle part sans doute en des vers plus inoubliables que dans *Vingtième Siècle* (1), le poète prophétise la fin de l'ère ancienne, que dans le poème susnommé il représente par un vaisseau coulé entre deux eaux, et l'éclosion de l'ère nouvelle, que ce même poème représente sous la forme d'un navire aérien planant au-dessus des vieilles cloisons abolies.

Nef magique et suprême! elle a, rien qu'en marchant,
Changé le cri terrestre en pur et joyeux chant,
Rajeuni les races flétries,
Établi l'ordre vrai, montré le chemin sûr,
Dieu juste! et fait entrer dans l'homme tant d'azur
Qu'elle a supprimé les patries!

Car, degré par degré, se dégageant des égoïsmes traditionnels et triomphant des réactions inévitables, les idéals particuliers à chaque pays, à chaque race, sans rien perdre de leurs qualités spécifiques, se fondront dans un idéal plus vaste, qui, sans cesse purifié, deviendra un jour l'idéal universel. Ce ne sera pas le nivellement, l'abêtissement général, ni la suppression des individualités qu'amènerait fatalement le socialisme matérialiste, mais l'union, en une harmonie riche et féconde, de tous les rêves nobles de tous les peuples.

Les peuples trouveront de nouveaux équilibres... (2)

La vision prophétique du songeur va plus loin : fidèle disciple de la bouche d'ombre, il entrevoit dans l'avenir l'union fraternelle de tous les astres :

(1) *La Légende des Siècles*, LVIII.
(2) *Ibidem*, XLIV.

Les globes se noueront par des nœuds invisibles;
Ils s'enverront l'amour comme la flèche aux cibles;
Tout sera vie, hymne et réveil;
Et comme des oiseaux vont d'une branche à l'autre,
Le Verbe immense ira, mystérieux apôtre,
D'un soleil à l'autre soleil (1).

Cependant, Hugo veut s'en tenir à l'avenir purement terrestre :

Pas si loin! pas si haut! redescendons. Restons
L'homme, restons Adam; mais non l'homme à tâtons,
Mais non l'Adam tombé! Tout autre rêve altère
L'espèce d'idéal qui convient à la terre.
Contentons-nous du mot : meilleur! écrit partout (2).

En sa généreuse ardeur, Hugo a pu croire très proche l'avènement de l'amour universel, qu'il va jusqu'à situer au XXe siècle. Mais comment lui reprocher son enthousiasme? N'est-ce pas aux utopistes que l'humanité doit les quelques progrès réels qu'elle a pu faire? Et puis, qui nous dit qu'il n'avait pas raison (3)? Comme il faut, en tous cas, l'admirer et l'aimer d'avoir aspiré de toute sa vie à l'ère merveilleuse de l'unité et de la simplicité spirituelles! Son désir de voir se fonder la « République universelle » (4),

(1) *La Légende des Siècles*, XLIV.

(2) *Ibidem*, LVIII.

(3) Depuis Hugo, cette idée de l'avènement plus ou moins prochain d'une ère nouvelle a été exprimée dans tous les pays du monde. Citons ici ces quelques lignes d'Abdoul-Béha-Abbas (1844-1921), fils du grand prophète persan Béha-Oullah (1817-1892) : « Une nouvelle ère de conscience divine est proche. Le monde où vit l'humanité traverse une période de transformation. Une race nouvelle se développe. Les idées de fraternité universelle se font jour en tous lieux. De nouveaux idéals émeuvent les profondeurs du cœur, et tous les hommes sentent au fond d'eux-mêmes l'éclosion d'une conscience universelle. »

(4) *Les Châtiments*, — *Lux*, — un des plus beaux poèmes du maître.

dont la constitution devait suivre, selon lui, celle des « États-Unis d'Europe » (1), se confondait dans son cœur avec l'immémorial désir, dormant au fond de tous les cœurs, de recréer l'union primitive, tant regrettée, tant recherchée. Que nous importe qu'il ait pu croire, dans l'éblouissement de sa vieillesse, que telle forme de gouvernement était un commencement de réalisation de ce rêve! Il désirait tant pour l'humanité que l'ère nouvelle s'ouvrît tout de suite (2)!

Ceci, d'ailleurs, ne l'empêchait point de deviner que des troubles de toutes sortes, guerres, révolutions, cataclysmes, marqueraient inévitablement la fin de l'ancien état de choses; car toujours

La nuit tâche, en sa noire envie,
D'étouffer le germe de vie,
De toute-puissance et de jour (3).

Déjà, dans le passé, à toutes les époques critiques, n'y a-t-il pas eu des bouleversements dont la mémoire humaine

(1) *Les Quatre Vents de l'Esprit*, — *En plantant le chêne des États-Unis d'Europe*.

(2) Dans *l'Art au point de vue sociologique* (deuxième partie, chapitre III), Guyau, cet esprit si noble et si généreux, fait remarquer que « les écrivains sceptiques, comme Voltaire, Stendhal, Mérimée, au style froid, clair, sarcastique, vieillissent moins que les autres. Celui qui affirme un peu trop est sûr que sa foi sera trouvée naïve par ceux qui viendront après lui ; sur certains points, inévitablement, il les choquera ou les fera sourire... S'il est des naïvetés qui font sourire, il en est qui peuvent aussi faire pleurer. L'enthousiasme est une chose sans prix, et si, dans tout enthousiasme humain, il y a toujours une part destinée à se flétrir, il y a aussi, plus qu'en tout le reste, une part de force vive impérissable : ce qui est chaud reste toujours jeune, et, quoique la flamme vacille, nul objet au monde ne vaut une flamme. »

(3) *L'Art d'être grand-père*, XVIII, 5.

a gardé le souvenir? Dans *la Légende des Siècles* (V), le poète nous conte l'histoire de *la Ville disparue*. Le Christ n'a-t-il pas dit qu'il apportait aux hommes non la paix, mais un glaive? n'a-t-il pas prédit « l'abomination de la désolation »? Une grande « guerre » universelle, où seront brisés tous les égoïsmes, précédera nécessairement l'avènement de l'ère véritablement chrétienne. En février 1871, le poète disait tristement :

O genre humain, malgré tant d'âges révolus,
Ta vieille loi de haine est toujours la plus forte;
L'évangile est toujours la grande clarté morte,
Le jour fuit, la paix saigne, et l'amour est proscrit,
Et l'on n'a pas encor décloué Jésus-Christ (1).

La guerre franco-allemande, la Commune, ce n'étaient pourtant encore que de faibles reflux. Dans l'*Épilogue* de *l'Année terrible*, Hugo entrevoit quelque chose de beaucoup plus formidable : le « vieux monde » s'écrie, voyant le flot monter toujours et submerger tour à tour le missel, le code, l'échafaud, le roi, le juge, le prêtre :

Dieu t'a dit : Ne va pas plus loin, ô flot amer!
Mais quoi! tu m'engloutis! au secours, Dieu! la mer
Désobéit! la mer envahit mon refuge!

Et le flot répond :

Tu me crois la marée *et je suis le déluge*.

(1) *L'Année terrible*. — Février, V. Nous lisons dans le même poème :

Ce monde que l'effort douloureux civilise,
... Où rien n'éclôt qu'après avoir été détruit,
... C'est du mal qui travaille et du bien qui se fait.

On lit aussi dans *les Misérables* (première partie, livre cinquième, XI), à propos de la prostitution, cet esclavage de la femme, qui « n'est pas une des moindres hontes de l'homme » : « La sainte loi de Jésus-Christ gouverne notre civilisation, *mais elle ne la pénètre pas encore*. »

Plus loin encore, dans un avenir indéfini,

Hors du monde, au delà de tout ce qui ressemble
A la forme de quoi que ce soit, ...

il apercevait l'image effrayante de la trompette du jugement (1). Il viendra un instant, unique entre tous les instants, l'instant de la mort du monde, qui mettra fin à l'évolution purement terrestre et ouvrira à ceux qui l'auront mérité les chemins du libre espace spirituel. Alors, comme l'ont enseigné toutes les anciennes mythologies, aussi bien celle des *Védas* que celle du *Zend-Avesta*, aussi bien celle d'Orphée que celle des *Eddas*, comme l'ont annoncé les prophètes d'Israël, comme l'a confirmé la grande voix du Christ, ce jour-là les vieux dieux disparaîtront dans le crépuscule et une vie nouvelle régénérera toutes formes. Déjà, dans *la Légende des Siècles* (IV et XXII), le « titan », puis le « satyre » avaient annoncé leur imminente déchéance à ces dieux qui, ombres déformées des dieux véritables, ne sont plus que les images des passions humaines. Toutes ces idées, incarnées en des expressions tour à tour éblouissantes et ténébreuses, s'entrechoquent dans l'esprit du poète-mage avec un bruit d'orage et dans une illumination d'éclairs, — intuitions géniales, porches ouverts sur les abîmes de la gnose. Joignez à tout cela la fierté si légitime du patriote, épris de la pure gloire, légendaire et historique à la fois, des Roland, des Jeanne d'Arc, des Bonaparte, et qui, sans trace d'égoïsme national, — ne chante-t-il pas le Cid, Barberousse, Garibaldi avec autant de lyrique ferveur (2)? — voit dans le génie français, tant calomnié,

1) *La Légende des Siècles*, LX.

(2) Rien de plus noble ni de plus clairvoyant que son attitude envers l'Allemagne en 1870 : ni haine ni fureur; une opposition

le héraut même des splendeurs futures, et dans Paris le foyer des plus nobles idées créatrices.

*

L'attitude du grand poète sur laquelle, pour finir, je désire fixer l'attention pensive du lecteur, sera son attitude contemplative en face de la mort. Nul n'a trouvé d'accents plus calmes, plus majestueux à la fois et plus simples, pour dire l'infinie grandeur et l'immense douceur de la mort. Rappelez-vous ces vers aux sonorités d'orgue :

Ma vie entre déjà dans l'ombre de la mort,
Et je commence à voir le grand côté des choses.

...La mort va m'emmener dans la sérénité;
J'entends ses noirs chevaux qui viennent dans l'espace.
Je suis comme celui qui, s'étant trop hâté,
Attend sur le chemin que la voiture passe.

... Je songe, ô vérité, de toi seule ébloui!
Ai-je des ennemis? j'en ignore le nombre.
Tous les chers souvenirs, tout s'est évanoui.
Je sens monter en moi le vaste oubli de l'ombre (1).

calme, inébranlable, et, devant les pires excès des armées ennemies, un appel indigné aux vertus des vieux héros germains, ignoblement trahis par leurs descendants. Voir, dans *l'Année terrible*, les poèmes d'août à février. Remarquons que si, après l'abominable Sedan, Hugo jugeait inévitable et même souhaitable une nouvelle guerre entre les deux nations, — sans doute sentait-il la nécessité de ce « reflux karmique », — il n'en maudissait pas moins la guerre, avec une grande véhémence, dès 1878, engageant les peuples, *surtout les nations de l'Europe centrale*, à se méfier de leurs « rois » voir *le Pape*, — *Un champ de bataille*. Pour le grand mythologue, le terme « roi » devait avoir, sans peut-être qu'il s'en rendît bien compte, une sorte de valeur mythique; car, assurément, les véritables rois de notre civilisation ploutocratique et industrielle, depuis plus d'un siècle déjà, ne sont pas toujours les hommes qui portent ce titre!

(1) *Les Quatre Vents de l'Esprit*, III, 33.

L'océan devant lui se prolongeait, immense
Comme l'espoir du juste aux portes du tombeau.

...Dieu! que les monts sont beaux avec ces taches d'ombre
Que la mer a de grâce et le ciel de clarté!
De mes jours passagers que m'importe le nombre!
Je touche l'infini, je vois l'éternité.

Orages! passions! taisez-vous dans mon âme!
Jamais si près de Dieu mon cœur n'a pénétré.
Le couchant me regarde avec ses yeux de flamme,
La vaste mer me parle, et je me sens sacré (1).

Et, par-dessus tout peut-être, rappelez-vous ces trois strophes divines, intitulées *Chanson* :

Il est un peu tard pour faire la belle,
Reine marguerite; aux champs défleuris
Bientôt vont souffler le givre et la grêle.
— Passant, l'hiver vient, et je lui souris.

Il est un peu tard pour faire la belle,
Étoile du soir; les rayons taris
Sont tous retournés à l'aube éternelle.
— Passant, la nuit vient, et je lui souris.

Il est un peu tard pour faire la belle,
Mon âme; joyeuse en mes noirs débris,
Tu m'éblouis, fière et rouvrant ton aile.
— Passant, la mort vient, et je lui souris (2).

---

(1) *Les Quatre Vents de l'Esprit*, III, 48.

(2) *Ibidem*, III, 50. Relire aussi, dans *les Contemplations* (livre sixième, VIII), les dernières strophes de *Claire*, si profondément caressantes.

★

Dans le jardin du Palais-Royal, ce jardin si calme, plein de jeux et de rires d'enfants et, mêlé au bruit frais d'un jet d'eau, du gazouillement des oiseaux peu farouches, il y a, parmi les fleurs, œuvre géniale de Rodin, un vieillard nu, couché sur un roc difforme, — Victor Hugo. Le poète, accoudé sur le bras droit, le bras gauche étendu vers des flots imaginaires en un grand geste d'apaisement et comme pour leur imposer silence, écoute, le front penché, les innombrables voix de la vie,

> . . . l'universelle fanfare
> Dans le silence universel (1).

Déjà la mort, qui est la grande vie définitive, l'environne (2). Déjà sont loin les premières chansons, le soleil des *Orientales*, la mélancolie virgilienne des élégies, *Feuilles d'automne* et *Chants du Crépuscule*, et les beaux drames étincelants; déjà sont loin même les fulgurants *Châtiments*, et *la Légende des Siècles*, et *les Misérables*... Seule reste la contemplation du divin. Qu'importe au vieux mage l'illusoire diversité des choses? Il n'y a que Dieu.

> Il songe, l'âme et l'œil là-haut,
> A l'imbécillité des bouches
> Qui prononcent un autre mot (1).

Il savoure l'unité première et dernière, cette unité qui fait

(1) *Les Contemplations*, livre troisième, XXX.

(2) « Le définitif, songez à ce mot. Les vivants voient l'*infini*; le *définitif* ne se laisse voir qu'aux morts. » (*Les Misérables*, quatrième partie, livre cinquième, IV.)

que la fleur a, comme l'astre, des rayons (1) ; et, toujours plus apaisé, toujours plus ébloui d'amour et de pardon, le seul lien qui le retienne encore à la terre, c'est son immense fraternité pour tous les êtres. Perdu dans le sein de Dieu, il ne les oublie pas ; il fixe sur eux ses yeux d'ombre qu'emplit le rêve de l'infini, et semble murmurer, mais si doucement, si tendrement que ses paroles n'ont plus même besoin de l'appui d'un sourire :

O tous ! vivez, marchez, croyez ! soyez tranquilles (2).

---

(1) *Unité*, dans *les Contemplations* (livre premier, XXV) :

Par-dessus l'horizon aux collines brunies,
Le soleil, cette fleur des splendeurs infinies,
Se penchait sur la terre à l'heure du couchant ;
Une humble marguerite, éclose au bord d'un champ,
Sur un mur gris, croulant parmi l'avoine folle,
Blanche, épanouissait sa candide auréole ;
Et la petite fleur, par-dessus le vieux mur,
Regardait fixement dans l'éternel azur
Le grand astre épanchant sa lumière immortelle.
— Et moi, j'ai des rayons aussi ! lui disait-elle.

Rapprocher de ce parfait petit poème la courte pièce de *la Légende des Siècles* (LV) où

Le géant Soleil parle à la naine Étincelle.

(2) *L'Art d'être grand-père*, XVIII, 2.

APPENDICE

Guyau, combattant les opinions malveillantes de Renan, fait remarquer que « jamais Hugo ne fut matérialiste ». « Le panthéisme même n'est chez lui, dit-il, qu'une expression de la Nature, qui n'exclut pas le *moi* de Dieu. Au reste, un poète qui peint la Nature et l'anime est toujours plus ou moins panthéiste. Le dieu de Victor Hugo n'est « l'abime des gnostiques » qu'en tant qu'il est l'inconnaissable; mais, en réalité, il est le Dieu de la conscience, le Dieu bon et juste [1]. » Ceci est exact. Nous l'avons vu, Dieu est avant tout pour Hugo « le moi de l'infini », dont les innombrables moi en apparence séparés sont les « mythes ». Cependant, Dieu est aussi pour lui l'Inconnaissable, le grand Tout, l'Ombre. Ici encore la pensée de Hugo est sœur de l'antique pensée des sages hindous. En effet, aux yeux des philosophes védiques et brahmanistes, — aux yeux, d'ailleurs, de tous les véritables gnostiques, — chacun des innombrables soleils est le trône ou le corps d'un Dieu qui a pour domaine une région déterminée de l'Espace infini, du

---

1) Guyau, *l'Art au point de vue sociologique*, deuxième partie, III 2.

Chaos [1]. L'Ishvara hindou, le Seigneur, — avec ses trois aspects, Brahmâ (l'Esprit-Saint), l'imagination qui crée les mondes objectifs, Vishnou (le Fils), la sagesse préservatrice qui unit le sujet à l'objet et les cycles aux cycles, Shiva (le Père), la volonté qui libère les esprits du lien des formes, — est le Dieu de notre système solaire et n'est ainsi qu'une expression d'une unité plus haute, laquelle nous est inconnaissable. Ce Dieu, dont les divers Génies Planétaires sont en quelque sorte des manifestations secondaires, est la source de notre existence, le soutien, la nourriture de notre vie, l'idéal de notre être, — en un mot notre Moi central et suprême. Mais toutes les unités séparées sont nécessairement relatives, en conséquence illusoires, et, englobant et pénétrant les Dieux sans nombre, à la fois manifestés et manifestants, les créateurs et les créations, qui, tous et toutes, sont des expressions partielles du Tout, des « choix » dans cet infini trésor, il y a « Cela », l'Être Universel, qui est le parfait Non-Être, puisque Cela est la synthèse des apparences contraires. Les Hindous prononcent Brahman (neutre de Brahmâ ; les Hébreux prononcent Ain-Soph (« Ce qui existe négativement »); mais Cela est vraiment ineffable. Hugo a profondément *senti* ces choses. « Bête, peut-être, mais à la façon de l'Himalaya », suivant la belle réponse de Leconte de Lisle aux détracteurs du maître, il n'analysait pas : il savait par intuition ; et quiconque a tant soit peu développé ce mode de conscience, supérieur à l'intelligence logique, doit comprendre sans peine le grand visionnaire du XIXe siècle.

Comme il a été dit au cours de cette étude, les nombres,

---

(1) Voir à ce propos *Explication* (*les Contemplations*, livre troisième, XII).

tous issus de l'Unité abstraite primitive, laquelle n'est elle-même que la manifestation illusoire (Mâyâ) de l'universel Zéro, expriment seulement des relations. C'est pourquoi il est vain de parler, d'une manière positive, de grandeurs et de petitesses. Dans leur effort pour définir Brahman, les *Oupanishads* disent constamment que Cela est « plus grand que grand, cependant plus petit que petit ». Rappelons-nous aussi le vers de Victor Hugo déjà cité (*Dieu*, II, 7), si beau par son rhythme qui nous fait toucher le petit, puis le grand, pour les anéantir ensuite dans le son immense et dominateur de l'ultime syllabe :

L'infiniment petit, l'infiniment grand, songes!

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 4834 6-22. — Encre Lorilleux.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Otta
Date Due

23 SEP. 1996
SEP 1 0 1996

CE

a39003 011739066b